Abbé Augustin CEUNEAU

Curé de Torcé-en Charnie
(La Mayenne)

Un Compagnon de Mgr Grandin

Le R.P. Alphonse-Hippolyte LEDUC

O. M. I

(1842-1918)



1942

IMPRIMERIE DU NOUVELLISTE DE BRETAGNE
31, Avenue Janvier — RENNES

Abbé Augustin CEUNEAU
Curé de Torcé-en-Charnie
(La Mayenne)



Un Compagnon de Mgr Grandin

Le
R. P. Alphonse-Hippolyte LEDUC

O. M. I.

(1842-1918)



IMPRIMATUR

Valle-Guidonis, 5 mai 1941

L. BOSSUET,
Vic. gén., cens.

DECLARATION DE L'AUTEUR

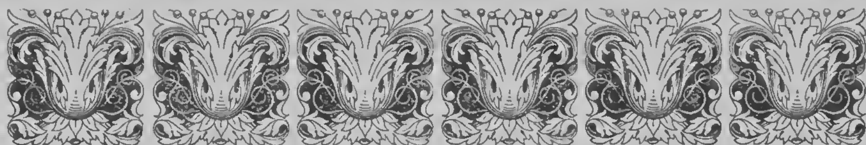
Filialement soumis aux lois et décrets du Saint-Siège Apostolique et spécialement à ceux du Pape Urbain VIII, en date du 13 *mars* 1625 *et du* 5 *juillet* 1634, *l'auteur déclare n'avoir voulu donner qu'une valeur historique aux faits et aux termes de* martyrs, *de* saints *ou* autres semblables *contenus dans ce livre sans vouloir préjudicier en rien aux décisions de* **la Sainte Eglise**, *dans l'obéissance de laquelle il veut vivre et mourir, avec la grâce de Dieu.*

Torcé-en-Charnie, le 19 *Mars* 1941.

Augustin CEUNEAU,
Curé de Torcé-en-Charnie.



A ma Mère vénérée,
Affectueux et filial hommage.
A. C.



AVANT-PROPOS

Il y a de cela bien longtemps, c'était le 8 septembre 1899, le Souverain Pontife Léon XIII adressait à l'épiscopat et au clergé de France une encyclique en français. Dès les premières lignes de ce document magistral, le Pape rappelait le rôle prépondérant de la France dans l'évangélisation du monde. « C'est chez elle, écrivait Léon XIII, que dans le cours des siècles, mû par les insondables desseins de sa miséricorde sur le monde, Dieu a choisi de préférence les hommes apostoliques destinés à prêcher la vraie foi jusqu'aux confins du globe, et à porter l'Evangile aux nations encore plongées dans les ténèbres du paganisme » (1).

Ce bel hommage rendu à notre chère Patrie est tout à l'honneur de ceux de ses fils et de ses filles qui ne craignent pas de s'expatrier et d'accepter tous les hasards d'une vie différente de la leur, pour aller travailler à l'extension du règne de Jésus-Christ jusqu'aux extrémités de la terre.

A l'exemple des Mages répondant à l'appel mystérieux de l'étoile, ils sont partis quand le Sauveur les a appelés ; ils ne Le trouveront plus dans la crèche, mais rencontreront des âmes que le paganisme a tellement déformées, qu'elles ne portent plus guère en elles la ressemblance du Dieu qui les a créées. Grâce à ces propagateurs de l'Evangile, les peuples qui « étaient assis dans les ténèbres et à l'ombre de la mort » (2), s'éveillent à la connaissance de la Foi et par elle font leur entrée dans la civilisation chrétienne aussi bienfaisante pour les corps que pour les âmes.

Entreprise admirable qui continue celle des Apôtres partis à la conquête du monde. Elle ne finira qu'avec les siècles et n'aura son plein épanouissement que dans « l'apparition de la gloire de Dieu » (3) aux âmes crées par Lui et rachetées par le sang de son divin Fils Jésus.

---

(1) Encyclique : Depuis le jour, 8 septembre 1899. Cf. Canoniste contemporain, t. XXII, p. 547.

(2) Psal. 106, v. 10.

(3) Psal. 16, v. 15.

Aussi avons-nous pensé qu'il était bon de conserver pour notre propre exemple et l'édification des générations futures, le nom et le souvenir de ceux de nos compatriotes Mayennais, enrôlés dans l'armée missionnaire de l'Eglise. Cette idée que « l'Union missionnaire du Clergé de France » a émise, propagée et recommandée, il y a quelques années, répondait trop à notre propre dessein pour ne pas essayer de la réaliser au profit du diocèse de Laval.

Sans illusion aucune, nous pensions que cette œuvre d'érudition nous demanderait beaucoup de temps, un travail laborieux et une persévérante application. Par ailleurs, les événements internationaux de 1938 et la guerre de 1939-1940, sont venus ralentir nos recherches, jusqu'à les arrêter complètement dans les pays étrangers sollicités. Toutefois notre fichier missionnaire se complète peu à peu et permet d'entrevoir la belle part qui pourra être assignée au cher diocèse de Laval, dans l'œuvre d'évangélisation des Infidèles si vigoureusement recommandée à nouveau, ces dernières années par les Papes Benoît XV, Pie XI et Pie XII.

Certaines de ces figures Mayennaises: les Rabeau et les Taillandier, les Sohier et les Pichon, les Colombert, les Grandin, les Gerboin et les Lechaptois, les Pères Fouquet, Gasté, Lemaître sont bien attachantes. Pour en retracer les laborieuses et saintes carrières nous n'épargnerons ni le temps, ni les recherches. Cependant, si déjà nous avons pu nous arrêter plus longuement à la biographie d'un de ces missionnaires, le R. P. Leduc, Oblat de Marie-Immaculée, c'est que ce vénérable religieux était notre compatriote et que nous avions à notre portée une belle documentation capable d'assurer la trame, l'intérêt et la vie de notre récit.

Missionnaire pendant toute son existence religieuse d'Oblat, dans le Nord-Ouest Canadien, soit pendant 54 ans, « le Père Leduc, a écrit le R. P. Jonquet dans sa belle vie de Mgr Grandin, fut avec le P. Lacombe, un des hommes qui ont le mieux servi et aimé Mgr Grandin... ; il eût l'affection de son évêque qui fut payé par une inaltérable fidélité de tendresse et d'admiration ». Arrivé en 1864, dans ces pays d'En-Haut, sans grande civilisation, il assista au merveilleux développement de la vie religieuse, sociale et nationale de ces immenses territoires. On verra comment avec ses frères en religion, il fut un bon et ardent moissonneur d'âmes dans le champ du Père de Famille. Sans relâche, « après avoir tout quitté » (3) comme les Apôtres, il a

(3) S. Luc, v, 11.

jeté à leur exemple, sur l'ordre du Divin Maître, le filet du pêcheur et cela pendant plus d'un demi-siècle. Ses efforts, sans doute, ne furent pas toujours couronnés de succès: qui peut s'en étonner ? D'ailleurs la pêche miraculeuse et symbolique du Lac de Tibériade ne se renouvela pas non plus pour les Apôtres ! N'oublions pas qu'après le Thabor pour Jésus, il y eut Gethsémani et le Golgotha! et le disciple ne peut pas être mieux traité que le Maître !

Vie admirable de dévouement et précieuse, nous en avons la conviction profonde, aux yeux de Dieu, car elle se consuma pour que, comme nous le lisons dans la belle antienne de la communion à l'Epiphanie « les extrémités de la terre voient le salut de Dieu » (4)... En vérité cette Epiphanie, cette Manifestation de Dieu aux nations par les hommes, pauvres et faibles créatures, est quelque chose de si étrange qu'il ne faut rien moins que la grâce toute-puissante pour la réaliser sur terre. Et c'est là l'œuvre prodigieuse et journalière de tous les missionnaires de l'Eglise Catholique.

Parmi ces ouvriers de l'Evangile, le R. P. Leduc a été, pensons-nous, un bon témoin du Christ dans ces contrées inhospitalières et barbares et en un temps où toute civilisation s'arrêtait à des milliers de kilomètres de son champ d'apostolat. Il a profondément creusé son sillon de vérité et planté la croix partout où il le fallait, s'identifiant avec ses missions, avec ses fidèles, avec cet immense Nord-Ouest Canadien qu'il a parcouru en tous sens et qu'il aima tant.

Le récit de sa longue et laborieuse existence nous apprend qu'il ne se souciait que d'une chose: aller aux âmes, et la seule ambition qui remua son cœur apparemment insensible et froid était celle de l'Apôtre des Gentils : « Dum omni modo Christus annuntietur » (5). Annoncer le Christ... le reste pour lui ne semblait être que vent et fumée ! Et c'est cet écho du message divin que ces modestes pages, ont voulu recueillir pour s'intégrer dans la grande œuvre missionnaire de l'Eglise; puissent-elles avoir atteint leur but, et servir ainsi d'hommage à la Congrégation des Oblats de Marie-Immaculée qui fut celle de notre vénéré compatriote, le R. P. Alphonse-Hippolyte Leduc.

Abbé Augustin CEUNEAU,
ancien vicaire à Evron,
Curé de Torcé-en-Charnie.

---

(4) Psal, 97, 3.
(5) Philip, I, 18.



Alphonse-Hippolyte **LEDUC**

Missionnaire Oblat de Marie Immaculée
et Vicaire Général de l'Archidiocèse d'Edmonton.
Né à Evron (La Mayenne), le 30 Avril 1842 ;
Ordonné Prêtre à Ottawa (Canada), le 8 Décembre 1864 ;
Mort à Edmonton (Canada), le 29 Juin 1918.

Fils de Joseph Leduc, cloutier et d'Elisabeth Fleury, Alphonse Leduc après avoir reçu les premières leçons de latin de l'abbé Bellay (1), vicaire à Evron, et fait une année d'études au Petit Séminaire de Précigné (Sarthe), entra à celui de Mayenne qui venait d'être ouvert le 2 octobre 1857, pour le diocèse de Laval nouvellement érigé (8 décembre 1855).

I. — *PROFIL DE MISSIONNAIRE*

Un jour, vers 1860, que les élèves de cet établissement entouraient Mgr Grandin, l'évêque de Saint-Albert, recueillant avec avidité ses récits, M. l'abbé Louis Fillion (2), alors Supérieur du Petit Séminaire dit à Sa Grandeur : « Qui emmenez-vous, Monseigneur ? » — « Ceux sur la tête desquels je poserai les mains ». — Ce disant l'évêque posa les mains sur les jeunes

---

(1) Benjamin Bellay, né à Cossé-le-Vivien (La Mayenne) en 1828. Prêtre en 1851. Vicaire à Evron de 1858 à 1865. Curé de Laigné de 1865, à sa mort, le 6 décembre 1876.

(2) Louis-Pierre Fillion, né à Saint-Denis d'Anjou (La Mayenne), le 8 avril 1819. Prêtre en 1842; directeur au Grand Séminaire du Mans en 1843; sous-supérieur et économe du collège de Château-Gontier en 1849; supérieur du Petit Séminaire de Mayenne en 1857, où il n'eut pas moins d'ascendant sur les maîtres que sur les élèves. Il est mort à Mayenne, le 23 février 1871. Il était le frère de Mgr Charles Fillion, évêque de Saint-Claude, puis du Mans.

Leduc et Legeard (3)... C'était l'appel à l'apostolat missionnaire. Tous deux y répondraient. Le dernier, né à Montsûrs en 1843, ordonné prêtre en 1866, parti pour le Nord-Ouest Canadien en 1867, y mourut à la mission Saint-Jean-Baptiste, de l'Ile-à-la-Crosse, le 1er juin 1879, regretté de ses frères en religion et de son évêque.

Le premier devait fournir une longue carrière et dans les lignes qui suivent, nous essaierons de tracer un portrait aussi fidèle que possible de notre vénéré compatriote, en montrant son activité considérable et variée comme missionnaire.

A 18 ans, Alphonse Leduc, plus souvent appelé de son second prénom, Hippolyte, quitta le Petit Séminaire de Mayenne et s'en alla terminer ses études classiques chez les Oblats de Marie à Montolivet, près de Marseille. C'est là qu'il fit profession le 17 février 1862, avant de se rendre au noviciat d'Autun en Bourgogne. Deux ans après, par conséquent en 1864, le Père Leduc, n'étant encore que diacre reçut son obédience pour l'Ouest-Canadien. Il était heureux de voir ses désirs réalisés. Cependant l'inconnu, tout en l'attirant, l'effrayait quelque peu. Le long voyage surtout le souciait beaucoup. La Providence vint à son aide et lui donna, dans Mgr Faraud qui rentrait en Amérique, un guide et un initiateur précieux dont il serait bientôt l'auxiliaire. D'ailleurs il n'était pas seul à gagner les plaines glacées du Canada, puisque l'évêque emmenait avec lui les Pères Génin et Tissier ainsi que les frères Lalican, Hand et Mooney. La caravane quittant Boulogne-sur-Mer le 25 août, touchait Québec le 30 septembre. Elle y laissa le Père Leduc qui se rendit à l'Université d'Ottawa, où pendant deux mois, il se prépara au sacerdoce qu'il reçut des mains de Mgr Guigues (4), évêque du diocèse, le 8 décembre 1864.

---

(3) Prosper-François-Marie LEGEARD, né à Montsûrs (La Mayenne), le 25 août 1843. Profès O. M. I, le 21 juin 1864, à N.-D. de l'Osier (Isère); prêtre, le 22 septembre 1866 à Autun; avait étudié au petit séminaire de Mayenne puis au Grand Séminaire de Laval. Le 13 septembre 1867 il partait pour le Nord-Ouest canadien. Attaché à la mission de Saint-Joseph de Pembina, près de Saint-Boniface, il fut envoyé à l'Ile-à-la-Crosse en 1868, dont il prit la direction en 1870. Il y est mort le 1er juin 1879. Sa vie a été écrite par le R. P. Soulier, (Paris, 1886).

(4) Mgr Eugène-Bruno-Joseph GUIGUES, né à Gap (Hautes-Alpes), le 27 août 1805, supérieur des premiers Oblats de Marie répandus dans le Canada dès leur arrivée à Montréal, le 2 décembre 1841 ; sacré le 30 juillet 1848 à Bytown (Canada), 1er évêque résidentiel de cette ville, dont le titre passa en 1860, à Ottawa, érigé en métropole en 1886. Mort à Ottawa, le 8 février 1874.

Après un hiver consacré aux missions des chantiers de bûcherons de l'Est, le long de la rivière Gatineau, il partit le 25 avril 1865 pour les grandes plaines de l'Ouest-Canadien.

Le voyage d'Ottawa à Winnipeg qui, maintenant se fait en deux jours dans de confortables Pullmans, offrait alors matière à sérieuse considération. On avait recours à des moyens de transport aussi variés qu'incommodes. Pour effectuer ce trajet jusqu'au fort Garry, actuellement Winnipeg, il fallut au P. Leduc un mois, dont quinze jours passés dans les grinçantes et historiques charrettes de la Rivière Rouge.

Le premier poste confié au dévouement apostolique du jeune missionnaire fut l'ancienne mission de M. Belcourt (5), Pembina, juste sur la frontière américano-manitobaine, près de Saint-Boniface. Il y resta un peu plus de deux ans. Le 5 juin 1867, désigné par Mgr Taché, comme compagnon du P. Lacombe, pour guider les Sœurs Grises se rendant au lac la Biche, il partait pour le fort d'Edmonton et Saint-Albert qui devaient surtout être son centre et semblaient alors des missions perdues. Il y passa sept ans stationna ensuite au lac la Biche, durant quatre ans, comme auxiliaire de Mgr Faraud, puis en qualité de résident à partir du 16 octobre 1874; revint ensuite à Saint-Albert où il resta jusqu'à la fin de 1884. De 1885 à 1893 il demeure à Calgary; reprend de nouveau le chemin de Saint-Albert pour la quatrième fois, y passe trois ans, après quoi il séjournera neuf ans à Edmonton et retournera en 1906 à Saint-Albert qu'il ne quittera plus guère.

Missionnaire, il sera l'auxiliaire précieux de notre compatriote mayennais Mgr Vital Grandin (6). Il assista au merveil-

---

(5) Georges-Antoine BELCOURT, né le 22 avril 1803, à Baie-du-Febvre (Bas-Canada). Fit ses études au collège de Nicolet. Prêtre le 19 mars 1827 ; curé de Saint-François-du-Lac, transféré à Sainte-Martine en 1830; retourne dans l'Est, en 1859, où il fut curé de Rustico dans l'île Prince-Edouard ; puis en octobre 1865, curé de Sainte-Claire, au comté de Dorchester. Il est mort à Shédiac, le 31 mai 1874. Son nom a été donné à une ville du Dakota septentrional et à un bureau de poste du Manitoba. C'était un homme actif, intelligent et entreprenant.

(6) Mgr Vital-Justin GRANDIN, né à Saint-Pierre-sur-Orthe (La Mayenne), le 8 février 1829 ; fit ses études au Petit Séminaire de Précigné et au Grand Séminaire du Mans. Entra au noviciat des O. M. I. à Notre-Dame de l'Osier (Isère), le 21 décembre 1851 ; profès O. M. I. le 1er janvier 1853 ; prêtre à Marseille, par Mgr de Mazenod, le 23 avril 1854 ; débarque au Canada, le 28 juin 1854 ; élu évêque titulaire de Satala et coadjuteur de Saint-Boniface, le 11 décembre 1857; sacré le 30 novembre 1859, par Mgr de Mazenod, dans l'église Saint-Martin, cathédrale temporaire de Marseille. Premier évêque de Saint-Albert (Canada), le 22 septembre 1871 ; sacre comme coadjuteur, le

leux développement de l'Ouest-Canadien et y prit une part très active et très importante. Ouvrier de la première heure, il y dépensera pendant 54 ans, les trésors de son intelligence et de son cœur, pour faire briller la lumière de l'Evangile dans ce vaste pays. Avec les Grandin, les Gasté, les Grouard (7), les Fourmond, les Végreville (voir sa biographie à la fin du volume) pour ne citer que nos missionnaires mayennais et manceaux, il prend place parmi les bons et bienfaisants ouvriers de la civilisation, dans ces solitudes glacées du Canada et devient un des fils les plus méritants de sa Congrégation.

Qu'était donc ce religieux dont nous voulons retracer la vie ? Le fils d'un modeste artisan-cloutier d'Evron, à la foi robuste et sincère. De sa jeunesse, entourée de soins vigilants par une mère très chrétienne, nous ne savons rien, sans doute parce qu'elle fut simple et sans histoire, comme celle de l'immense majorité des hommes. Elève au Petit-Séminaire de Précigné, puis à celui de Mayenne, Hippolyte Leduc s'y montra

---

17 juin 1897, le R. P. Emile Legal, qui lui succédera. Mort à Saint-Albert, le 3 juin 1902. Missionnaire incomparable, apôtre merveilleux du Nord-Ouest canadien. — Sa cause de béatification est introduite à Rome depuis le 24 février 1937. — Biographie, par le R. P. Jonquet : « Monseigneur Grandin, 1er évêque de Saint-Albert », Montréal, 1904, in-8° ill. de 525 pages.

(7) Mgr Emile-Jean-Baptiste-Marie GROUARD, né à Brûlon (Sarthe), le 2 février 1840, petit-cousin de Mgr Grandin, qui l'emmène au Canada en 1860. Ordonné prêtre par Mgr Taché, à Boucherville (Bas-Canada), le 3 mai 1862. Profès O. M. I. le 7 juin 1862. Elu évêque d'Ibora le 18 octobre 1890, et vicaire apostolique de l'Athabaska-Mackensie ; sacré par Mgr Taché, à Saint-Boniface, le 1er août 1891. Mort à Grouard en 1932, à 92 ans. Il faut lire les « Souvenirs de soixante ans de missions », pour se rendre compte de ce que fut l'évangélisation du Nord-Ouest canadien. C'est une lecture des plus captivantes qui emporte l'âme et montre l'action merveilleuse de la grâce répandue par ces vaillants missionnaires. Le gouvernement français avait voulu honorer le bon évêque, en le nommant Chevalier de la Légion d'honneur.

Mgr Grouard, grand missionnaire au Canada, racontait volontiers ses souvenirs d'enfant : « J'avais dix ans. Ma turbulence et mon indiscipline causaient la désolation de mon père. Tout gendarme qu'il était, il ne pouvait pas me « ranger ». Un jour que je faisais l'école buissonnière, il m'attrape par le bras et me conduit à l'église. D'un geste brusque, il m'agenouille devant l'autel de la Très Sainte Vierge : « Bonne Mère, je vous le donne. Tâchez d'en faire quelque chose. Pour moi, j'y renonce : c'est un vrai diable ! »

Dix ans plus tard, ce diable-là lui demandait à partir missionnaire. Le vieux gendarme ne put s'empêcher de dire dans un sanglot : « Bonne Mère, je vous l'avais donné : tout de même je ne pensais pas que vous m'auriez pris au mot à ce point-là ! »

excellent travailleur, toujours gai, plein d'entrain, d'une ardeur faisant parfois quelques accrocs au règlement ! Avec cela, doué d'un caractère actif, entreprenant d'où la témérité n'était pas toujours absente, il annonçait inconsciemment ce qu'il serait plus tard comme missionnaire. Quelques professeurs s'émurent : ces allures décidées, quoique alliées à une piété solide et à un grand amour du travail, les étonnaient dans un séminariste ; toutefois, le vénéré supérieur, M. Louis Fillion, ne douta jamais de la vocation du jeune Leduc, vocation qu'avait découverte, encouragée, dirigée, un de ces prêtres pieux de la Mayenne, M. l'abbé Bellay, vicaire à Evron et qui, devenu curé de Laigné fera de son presbytère, avec l'aide de son vicaire, M. Leroyer (8), qui devait lui succéder, une vivante école cléricale où se formeront une quinzaine de prêtres, dont le futur évêque d'Evreux, Mgr. Chauvin. (9)

Sous des dehors énergiques, H. Leduc avait une âme très aimante et le sacrifice de ses affections familiales ne fut pas le moindre mérite de son apostolat missionnaire. Esprit alerte, intelligence grande ouverte, d'une franchise et d'une loyauté extrêmes, inébranlable dans ses idées, pieux d'une piété raisonnée et sans expansion inutile, le Père Leduc était le digne descendant de ces paysans bas-manceaux, généreux jusqu'au sacrifice, comme beaucoup l'avaient montré durant les jours sombres de la Révolution, parfois francs jusqu'à la rudesse ; gens de devoir qui plaçaient le devoir avant tout, parce que le devoir est l'ordre de Dieu.

Les difficultés ne l'effrayaient point et l'on verra combien il en rencontrera durant sa vie apostolique ; mais il était homme à les forcer, à les vaincre aussi grâce à une persévérance méthodique et tenace et à une finesse très adroite. En tant que Manceaux, nous tenons à la fois du Normand avisé et du

---

(8) Julien LEROYER, né à Châtelain (La Mayenne), le 15 novembre 1837 ; ordonné prêtre le 28 février 1863 ; successivement vicaire à Torçé-en-Charnie, à Laigné, février 1866 ; curé de Laigné, le 6 décembre 1876 ; chanoine honoraire de Laval, le 4 septembre 1913 ; mort à Laigné le 27 janvier 1917.

(9) Mgr Constantin-Marie-Joseph CHAUVIN, né à Cossé-le-Vivien (La Mayenne), le 15 septembre 1859 ; ordonné prêtre à Saint-Sulpice, le 3 juin 1882 ; professeur au Grand Séminaire de Laval, supérieur du Petit-Séminaire de Mayenne du 8 octobre 1897 au 20 décembre 1906 ; chanoine honoraire le 13 février 1900 ; membre de la commission Biblique le 31 janvier 1903 ; chanoine titulaire le 27 septembre 1907 ; vicaire général de Mgr Grellier, le 28 novembre 1907 ; élu évêque d'Evreux le 30 juillet 1920 ; sacré à Laval par Mgr Grellier, le 28 octobre 1920 ; intronisé à Evreux, le 17 novembre 1920, mort à Evreux, le 17 mars 1930.

Breton obstiné, puisque notre province est le point de jonction de nos deux grandes voisines ; cependant nous ne méritons pas la définition caustique donnée par un irrespectueux brocard disant : « Manceau, mélange de Breton et de Normand, ayant hérité des défauts des deux peuples et d'aucune de leurs qualités » ! Nous valons mieux que cela et le géographe Expilly écrivant que « les habitants du Maine sont spirituels, adroits, vaillants et passent pour bien entendre les affaires d'intérêt » est plus dans la note que le facétieux dicton, œuvre de quelque Normand heureux d'avoir sorti une bonne malice sur ses voisins qui s'en amusaient... ! L'action de notre missionnaire sera donc conforme à son tempéramment ancestral lorsqu'il traitera les affaires de ses missions, achètera des terrains, bâtira des églises, ou parlementera avec les gouvernants d'Ottawa ou les Autorités de la Compagnie de la baie d'Hudson.

A ces qualités naturelles, Hippolyte Leduc ajoutera celles qu'il tiendra de sa formation religieuse : esprit de foi, dévouement pour les âmes et grande sensibilité pour ses confrères et surtout son évêque Mgr Grandin. Ses goûts le portaient vers les missions proprement dites ; il y fut employé quelques années durant, mais pas assez à son gré. De bonne heure, en effet, sa compétence en affaires, son habileté à manier les hommes, son tempéramment de chef, sa résistance physique lui permettant de supporter de longs voyages à cheval ou dans les « barges » sur les fleuves, le firent choisir pour diriger les entreprises de routes et constructions de toutes sortes nécessaires aux stations naissantes.

Ses confrères avaient recours à lui pour les défendre contre les attaques des journaux hostiles à leurs œuvres et pour les aider dans leurs difficultés matérielles ; il répondait volontiers à leur appel, heureux en même temps de les suppléer, de prêcher des retraites ou d'évangéliser leurs ouailles.

Auxiliaire de Mgr Grandin, il l'accompagnera dans ses voyages à travers son immense vicariat ou en Europe ; il le servira par la parole qu'il avait facile, par la plume aussi, en défendant avec fougue les écoles menacées par une loi mauvaise et en plaidant avec autorité la cause des colons tracassés par le pouvoir civil. C'est dire l'activité multiple et débordante de notre missionnaire évronnais.

Pas une seule année, cette activité ne se ralentira et si, sur la fin de sa vie, le Père Leduc voit sa haute taille se courber, il ne perdra pas pour cela sa vivacité d'esprit, son ardente jeunesse que reflèteront ses grands yeux tour à tour vifs et

malicieux ou parfois sévères. Il a tant marché à travers l'immense Nord-Ouest Canadien que ses jambes n'obéissent plus comme autrefois; mais son cœur d'apôtre est toujours débordant de zèle pour les âmes, dilaté à l'exemple de celui de Saint Paul; il travaille alors à la formation des novices O. M. I., les ouvriers de demain, s'efforçant de les faire profiter au maximum de sa riche expérience des hommes et des choses.

En écrivant la vie de notre vénéré compatriote, nous n'avons pas essayé de grandir son rôle, d'embellir son caractère, d'augmenter ses succès, d'amplifier ses vertus, de poétiser son existence, non; nous nous sommes simplement efforcé de le montrer tel que ses paroles, ses actes et ses lettres nous l'ont révélé.

Le Père Leduc nous a laissé une correspondance si intéressante, qu'avec elle nous reconstituerons facilement la trame de sa vie et celle de ses confrères. Elle se lira avec profit, avec attrait aussi et nous livrera des tableaux d'évangélisation, les uns pittoresques et vivants, d'autres étranges ou dramatiques. Quel intérêt pour nous, que de connaître le Nord-Ouest Canadien au moment où les Oblats y arrivaient ! Le P. Leduc, observateur judicieux et averti nous donnera satisfaction, dans une lettre du 5 janvier 1872, adressée à l'un de ses condisciples de Laval. (10)

« Si votre bonne lettre du 3 septembre 1869 ne m'avait été remise que lorsque je me serais rencontré avec le Père Drouet (11), je l'attendrais encore, car ce cher Père est resté au Canada et je suis environ mille lieues plus au nord-ouest que lui. Mais enfin votre bonne lettre m'est parvenue et j'y réponds par le présent courrier. J'espère qu'à l'avenir notre correspondance sera plus régulière; nous aussi nous faisons des progrès dans la civilisation, et nos communications qui ne sont encore que semi-annuelles vont devenir mensuelles dans un avenir prochain. Mais j'entre de suite en matière; vous désirez des nouvelles des Sauvages et des Métis au milieu desquels je me trouve, je vais tâcher de vous satisfaire.

---

(10) Sem. Rel. de Laval, 21 septembre 1872, p. 792.

(11) Pierre-Marie DROUET, né à Saint-Denis d'Anjou, (La Mayenne), le 29 septembre 1844 ; Profès O. M. I. le 8 septembre 1867, à Autun; prêtre, le 21 mai 1869 à Autun ; missionnaire dans le Haut-Canada ; devint curé-archiprêtre de Montréal et le resta pendant plus de 30 ans. Le 25e anniversaire de son entrée en fonctions, fut l'occasion d'une fête pour toute la ville ; un numéro spécial du « Journal de Montréal », de plus de 30 pages, rappelait ses œuvres. Absolument détaché du monde, il ne voulut conserver aucune relation avec les amis qu'il laissait en France. Il est mort à Hull (Canada), le 17 février 1909.

II. — *QU'APPELLE-T-ON SAUVAGES ?*

« Sous le nom de Sauvages on désigne toutes les tribus aborigènes de ces contrées. On les appelle aussi Indiens et Peaux-Rouges. Il n'y a encore qu'une quarantaine d'années, nos sauvages n'avaient aucune notion du christianisme, ils n'avaient pas même de culte défini. A l'exception des Pieds-Noirs qui rendent un culte plus spécial au soleil une fois par an, les autres sauvages se contentaient, il y a cinquante ans, d'offrir la première bouffée de leur calumet au Grand-Esprit.

« La chasse et la pêche constituent l'unique ressource des Peaux-Rouges comme leur occupation exclusive. Les Sauvages sont essentiellement nomades, sans maison, sans habitation fixe, Ils vivent dans des tentes couvertes de peaux de buffles, souvent dans des cabanes faites d'écorces ou de branches d'arbres, souvent aussi ils n'ont d'autre cabane que la grande maison du bon Dieu. Telle est l'habitation du sauvage, qu'il déplace quand bon lui semble. Quelques familles vivent isolées dans les bois, d'autres se réunissent par camps plus ou moins considérables, selon les chances de la pêche ou de la chasse. Chaque tribu a toujours un ou plusieurs chefs. Ces chefs jouissent d'une plus ou moins grande autorité. Plus un chef, surtout dans les tribus guerroyantes, plus un chef, dis-je, aura montré d'audace, de bravoure,plus il aura tué d'ennemis, plus il aura levé de chevelures, plus aussi son autorité sera reconnue et respectée. Dans les déserts immenses qui nous environnent, déserts connus ici sous le nom de Prairies, les Sauvages possèdent des chevaux et des chiens qui leur servent à les traverser et à les parcourir. En hiver, les chiens sont attelés au traîneau ; en été, ils sont chargés à dos et aident le cheval pour le transport des bagages et des provisions.

LEUR ETAT SOCIAL. — « Les « Sauvages » sont pauvres, bien pauvres ; le cœur saigne en étant témoin de tant de misère, de tant d'infortune. Heureusement, le sauvage ne se rend pas compte de son état ; malgré tout, il trouve qu'il n'est pas trop malheureux, parfois même il se trouve le plus heureux des mortels. Assez souvent la femme, sans être le moins du monde aidée de son mari, peut porter sur son dos tout l'avoir de la famille. L'argent est inconnu du sauvage, il en ignore et la valeur et l'usage. Des peaux de bêtes, une bonne chasse, voilà ce qui peut l'enrichir. En échange de leurs fourrures et de leurs vivres, ils reçoivent des vêtements et du tabac, du thé, des fusils, de la poudre, etc..., et c'est ce qui constitue tout leur avoir. Des tri-

bus entières sont habituellement dans un état de demi-jeûne et de souffrances continuelles. Etre trois et quatre jours sans prendre aucun aliment paraît tout naturel à ces pauvres « Indiens », et souvent ces privations extrêmes se prolongent jusqu'à sept ou huit jours.

LEUR ETAT PHYSIQUE. — «Les «Sauvages» ont, au goût des blancs, les pommettes trop saillantes, un teint trop foncé ou cuivré ; en outre ils n'ont point de barbe. Plusieurs sont pourtant de beaux types d'hommes; leur taille est beaucoup au-dessus de la moyenne. Tous les sauvages, on peut le dire, ont l'œil noir, et la vue chez eux, comme le sens de l'ouïe, acquièrent par l'habitude une très grande capacité. Ils distingueront des objets à d'énormes distances ; ils entendront le plus léger bruit causé à une distance considérable par quelque animal sauvage auquel ils font la chasse. Le sauvage est un homme qui mange énormément quand il a de quoi satisfaire son appétit vorace. Il passera quatre et cinq jours à faire bombance, à manger en quelque sorte continuellement, comme il restera aussi longtemps sans rien prendre lorsqu'il n'aura rien à se mettre sous la dent, ce qui ne l'empêchera pourtant pas de chanter et de danser comme s'il avait le ventre plein. Le sauvage dort et le jour et la nuit quand il est dans l'abondance et qu'il n'a rien à faire, comme aussi il passe des nuits entières sans sommeil lorsque ce sera nécessaire. Il marche et court comme un vrai chien de chasse, et ce au point d'atteindre des cerfs dans les déserts ou au milieu des forêts.

LEUR ETAT INTELLECTUEL. — « Le « Sauvage » a une dose d'intelligence naturelle qui surprend quelquefois. Il se moque, se rit, s'amuse à nos dépens, et ses occupations comme ses reparties prouvent son intelligence. — Un ministre protestant se trouvait un jour au milieu d'une tribu guère disposée à l'écouter ; s'apercevant que ses exhortations faisaient peu d'effet, il saisit sa montre et, la présentant aux sauvages, il les exhorta à en admirer le mécanisme et à reconnaître par là la supériorité des hommes civilisés, capables de faire semblables choses. Après un instant de silence, le chef prit la parole : « C'est vrai, c'est vrai, dit-il, vous avez de l'esprit, vous autres civilisés, nous, nous sommes bêtes ; tu nous montres ton « soleil artificiel », est-ce toi qui l'as fait ? — Non, dit le ministre. — Oh ! oh ! ce n'est pas toi qui l'a fait et tu nous le montres pour nous prouver que tu as de l'esprit ! Je suis bête, cependant écoute-moi, je ne parlerai pas longtemps parce que tu pourrais nous mépriser trop ; voici

mon arc et mes flèches, c'est moi qui les ai faits ; voici mon fusil qui, comme ton soleil artificiel, a été fait par les hommes de ton pays ; vous autres vous avez de l'esprit, vous savez tout faire et vous devez au moins savoir vous en servir ; prends ce fusil et cette poudre, moi je garderai mon arc et mes flèches ; partons tous deux pour la forêt, nous reviendrons tous deux à la prochaine lune, et tu nous diras alors si tu as beaucoup plus d'esprit que les sauvages. » Cet argument arracha un violent éclat de rire à toute la bande ; le ministre comprit que les sauvages ne sont pas encore si bêtes et se retira confus.

« Un autre, paraît-il, et celui-là c'est mon voisin, reprochait à des sauvages catholiques de s'attacher à des prêtres habillés comme des femmes, portant une robe comme une femme. Un sauvage lui répondit : « C'est vrai, mais tu n'as pas besoin de porter une robe, ta femme la porte pour toi ! »

« Les « Sauvages » apprennent avec une extrême facilité ce que nous leur montrons. Ainsi en rien de temps un sauvage apprendra à lire et à écrire en caractères syllabiques tels qu'ils ont été inventés pour écrire leur langage. — Les sauvages, avant l'arrivée des missionnaires parmi eux, avaient pourtant quelques notions religieuses. Tous reconnaissaient un être quelconque, supérieur aux autres, auquel ils donnaient différents noms. Les infidèles ont parmi eux ce qu'ils appellent des jongleurs, des sorciers, qui leur servent de prêtres. Ces jongleurs ou sorciers qui sont d'ordinaire leurs médecins s'attribuent une puissance, une force surnaturelle qui leur permet d'exercer un grand ascendant sur leurs compatriotes; ils nuisent beaucoup aussi à l'extension du catholicisme parmi les sauvages leurs frères; ils ont du reste tout intérêt à ce que leur jonglerie ne soit point abandonnée, vu qu'ils trouvent par là les moyens de satisfaire leurs sordides passions. Dans ces jongleries, il y a le plus souvent tour d'adresse, mais dans différentes circonstances, il doit y avoir bien certainement intervention du démon.

LES TRIBUS A EVANGELISER. — « Les tribus que nous avons à évangéliser dans le vicariat apostolique de la Saskatchewan, sont au nombre de cinq. Ce sont les Cris, les Montagnais, les Pieds-Noirs, les Esquimaux et les Assiniboines. Les Cris sont très bien disposés pour recevoir la religion catholique. La moitié d'entre eux déjà ont reçu la grâce du baptême. C'est de cette tribu que nous avons à nous occuper dans la partie de l'immense vicariat dans laquelle je me trouve. Les Pieds-Noirs, sauvages très nombreux, voisins et ennemis des Cris, sont encore

presque tous infidèles. Pourtant ils sont bien disposés, mais hélas! nous sommes trop peu nombreux et nous manquons de moyens pécuniaires pour fonder chez ces pauvres infidèles une mission fixe et permanente. Longtmps en guerre avec les Cris, l'année dernière (1871), ils ont fait la paix. Ce serait le temps d'aller maintenant faire briller aux yeux de ces pauvres Pieds-Noirs la lumière de l'Evangile. Hélas! les ressources nous font défaut au moment où, humainement parlant, nous en aurions un besoin plus pressant. L'œuvre admirable de la Propagation de la Foi, œuvre sans laquelle nous ne pouvons rien, ne peut tout nous donner, mais puisque nous sommes ici pour faire l'œuvre de Dieu, il nous viendra, en aide d'une façon ou d'une autre, nous n'en doutons pas...

III. — *QU'APPELLE-T-ON MÉTIS? QUALITES PHYSIQUES ET INTELLECTUELLES*

« Outre les Sauvages, nous avons à donner nos soins à un autre genre de personnes désignées sous le nom de Métis. On donne, dans le pays, ce nom spécialement à ceux qui sont nés d'un blanc et d'une sauvagesse. Nous avons aussi deux classes bien distinctes de métis. Les métis anglais et les métis français ou canadiens. Les premiers sont en général protestants. Les seconds sont catholiques. Je ne parlerai que de ces derniers.

« Les Métis sont intrépides et infatigables voyageurs; ils courent habituellement et paraissent rarement en éprouver même de la fatigue. Les métis semblent posséder naturellement une faculté propre aux *Sauvages,* et que les autres peuples n'acquièrent presque jamais: c'est la facilité de se guider à travers les déserts et les prairies, sans autre donnée qu'une connaissance d'ensemble, qui est insuffisante à tout autre. Ils observent tout: une branche d'arbre, une petite élévation de terre, un rien en un mot; ils voient tout, prennent note de tout et dix ans après ils se remémoreront dans la forêt telle ou telle branche, etc. Un coup d'œil leur suffit pour reconnaître tous les chevaux d'une bande nombreuse. Ils se rappelleront plus facilement la forme, la couleur d'un cheval qu'ils n'ont vu qu'une seule fois, au milieu d'une foule d'autres, que nous ne nous rappellerions telle ou telle personne que nous aurions vue dans un temps ou dans un autre. Les Métis ont en grand honneur la vertu d'hospitalité. Leur façon d'offrir à manger à tout visiteur quel qu'il soit, est cordiale. Il leur est impossible, disent-ils, de manger auprès de quelqu'un sans lui offrir de partager ce qu'ils ont, ne serait-ce

qu'une bouchée. Une heureuse disposition encore chez nos métis, c'est leur calme, leur patience dans les moments de contrariété, d'épreuves. Là où d'autres comme bien de nos Français, s'emporteraient, jureraient, blasphèmeraient, eux, rient, s'amusent et prennent le contre-temps de la meilleure grâce du monde. Nos métis sont en général bons chrétiens; ils veulent sincèrement observer les commandements de Dieu et de l'Eglise, mais ils sont encore bien jeunes dans la Foi, et ne connaissent point du tout ce que l'on nomme la piété. Ils font leur devoir, communient aux principales fêtes et même plus souvent; mais avec cela ils ne sont point ce qu'on appelle pieux, aussi n'avons-nous pu trouver encore parmi eux une seule vocation pour le sacerdoce. Pourtant il y a quelques Sœurs métis.

« Allons, bien cher Ami, j'abrège cette lettre déjà trop longue. Je vous aime toujours de toute l'affection de mon cœur. Ecrivez-moi le plus souvent possible et je promets fidélité scrupuleuse à répondre à toutes vos bonnes lettres. Je suis toujours heureux et content dans ma vocation. Malgré les peines, les épreuves et les fatigues, je n'ai jamais regretté un instant d'avoir tout quitté pour me faire missionnaire. Je vous prie de me rappeler à l'occasion au bon souvenir de mes anciens condisciples; souvent je regarde les photographies que nous avait faites le bon M. Gendry (12) et c'est pour moi, une jouissance de me reporter ainsi par la pensée à l'heureux temps de notre Petit Séminaire.

« Saint-Albert étant la résidence de Mgr Grandin, j'ai ainsi l'avantage d'être souvent avec cet excellent et digne évêque. Pour être bon missionnaire, pour être bon religieux, je n'ai qu'à mettre en pratique les exemples de zèle, d'abnégation, de dévouement que me donne continuellement Monseigneur.

« Adieu, bien cher ami, priez et faites prier pour moi et pour nos missions sauvages et métis. — Votre tout dévoué et affectionné ami. »

H. LEDUC.

---

(12) Louis-Désiré-René Gendry, né à la Selle-Craonnaise (La Mayenne, prêtre et professeur au collège de Mamers, vint professer les mathématiques au Petit Séminaire de Mayenne, dès l'année de son ouverture, en 1857, et se dépensa dans ce ministère où il mit toute son âme pendant plus de 10 ans. Un pèlerinage qu'il fit en Terre Sainte, en 1863, lui inspira un livre très pieux, intitulé « La Voie douloureuse ». Bientôt épuisé, il consacra le reste de ses jours à la construction de la chapelle du Petit Séminaire pour laquelle il réunit des fonds considérables. Il mourut poitrinaire, le 20 avril 1869.

IV. — *LE PÈRE LEDUC, MISSIONNAIRE ET ADMINISTRATEUR*

Si l'on a pu dire avec raison que le style faisait connaître l'homme, il faut convenir que cette intéressante lettre, véritable introduction à un traité d'ethnographie canadienne, nous découvre un missionnaire dont le clair génie français sait observer les gens, classer des idées ct présenter le résultat de ses recherches, dans une excellente langue qui ne se sent pas du tout du milieu sauvage où vit son auteur.

Mais répandre l'Evangile est le but de son existence et pour s'encourager il pense à sa patrie qu'il a laissée; il est humain, très humain, et le souvenir de ses amis est encore ce qui l'émeut, le soutient aussi dans son rude labeur. Voyez le réconfort que lui apporte la vue de la photographie de ses condisciples du Petit Séminaire! Et pourtant, nous apprend M. l'abbé Angot (13), le savant historien, qui étudiait avec le Père Leduc à Mayenne, comme c'était le début de la photographie, les productions de cet art, même traitées par le bon M. Gendry, étaient « invraisemblables »! Qu'importe le flou de l'image; pour le missionnaire, c'est l'âme des amis qui se réveille, se communique là-bas dans les solitudes glacées de l'immense Nord-Ouest Canadien.

Aussi bien le moment arrive où il devra se dépenser sans compter pour les fidèles de la mission de Saint-Albert à la tête de laquelle il vient d'être placé. Nous sommes en 1870. Une épidémie de petite vérole s'abat brusquement et sévèrement sur la population. Les cas sont nombreux et graves. Aidé du Père Bourgine son compagnon, le Père Leduc soigne avec un apostolique dévouement les indiens et métis de Saint-Albert atteints par l'épidémie. Mais malgré le zèle et le savoir-faire des missionnaires et de leurs bonnes auxiliaires, les Sœurs Grises, 320 personnes meurent, non sans avoir été réconfortées, au moment du sacrifice suprême, par la réception des sacrements.

---

(13) Alphonse-Victor ANGOT, né à Montsûrs (La Mayenne) le 10 février 1844 ; prêtre, le 6 juin 1868 ; successivement vicaire à Pré-en-Pail, Saint-Martin-de-Mayenne, Saint Vénérand de Laval ; curé du Buret; se retira du ministère en 1885, afin de pouvoir réunir les documents dont il avait besoin pour la rédaction de son grand « Dictionnaire historique, topographique et biographique de la Mayenne » (4 volumes), ouvrage d'une érudition profonde et remarquable, actuellement introuvable et qui n'a pas d'égal en France. Complété par l' « Epigraphie » et l' « Armorial de la Mayenne », il fait honneur à ce prêtre aussi modeste que savant, comme au clergé du diocèse de Laval.

Toutefois le fléau exerce ses ravages un peu partout. C'est ainsi qu'au pied des Montagnes Rocheuses, au fort Jasper, une quinzaine de familles atteintes aussi de la petite vérole demandent secours à Saint-Albert. Le Père Leduc quitte alors son troupeau pourtant bien éprouvé et va en hâte vers ces nouveaux malades qu'il soigne, réconforte et peut sauver presque tous. Sa mission de charité terminée, il regagne Saint-Albert, lorsqu'il est obligé de s'arrêter au lac Sainte-Anne, vaincu par la fatigue et atteint aussi de la petite vérole. Il est si malade que le Père Lacombe prévient Mgr Grandin: « Je suis obligé de m'éloigner de ma mission, lui mande-t-il, en y laissant vingt malades que j'ai préparés à la mort. Le P. Leduc est mourant au lac Sainte-Anne, je me rends auprès de lui. Le P. Bourgine qui a passé l'été avec les chasseurs est revenu gravement malade. La maladie a aussi atteint le P. Dupin au milieu des sauvages; il a pu se rendre au lac la Biche où l'on dit que ses jours sont en danger... » (14).

Fort heureusement les trois missionnaires purent guérir et s'ils restèrent longtemps affaiblis, ils n'en continuèrent pas moins leur tâche que Dieu bénissait visiblement parce qu'ils avaient risqué leur vie pour sauver celle de leurs fidèles. Ajoutons que leur dévouement leur valut l'appréciation chaleureuse du Révérend Georges Grant, ministre presbytérien de Kingston qui en avait recueilli l'expression près des indiens et des métis de Saint-Albert.

Les missionnaires, a-t-on écrit, sont les soldats des postes avancés de l'Eglise militante. Mais combien diffèrent leurs champs de batailles, des sables de l'Equateur aux neiges du pôle; des antropophages océaniques aux Peaux-Rouges arctiques.

L'effort soutenu par les missionnaires de l'Athabaska-Mackensie ne peut se comparer, tant il est spécial, à celui des autres messagers de l'Evangile. Ce n'est pas dans la lutte corps à corps avec le paganisme qu'ils eurent à s'épuiser; le paganisme des « Dénés » s'avoua vaincu d'avance. Ce n'est pas contre la persécution violente: ces timides peuplades n'ont point de mandarins sanguinaires. Ce n'est pas contre l'inertie des néophytes: la ferveur des convertis confondrait souvent la nôtre. Les âmes à conquérir dans cette immense contrée n'étaient que des captives, soupirant du fond de leur exil. La vie des missionnaires s'est usée à les atteindre par delà deux barrières qui paraissaient d'abord infranchissables: les distances et la pauvreté.

---

(14) A. Morice. — Histoire, t. II, pages 222, 224, 252.

Les distances reculées jusqu'aux confins du globe: périlleuses dans les sentes des forêts ou sur les pistes de la Prairie quand la « poudrerie » de neige vous aveugle et vous fait perdre tout point et tout sens d'orientation; périlleuses aussi sur les grands lacs des Esclaves, Athabaska, de l'Ours, de la Martre, Caribou, sujets aux brusques et sauvages tempêtes, ou ridés de collines de glaces durant les sept mois de l'hiver arctique; périlleuses encore sur les rivières de la Saskatchewan, de la Paix, des Castors, des Liards, ou sur le fleuve géant du Mackensie que coupent des rapides, des tourbillons, des rochers ou que barrent les glaces et les arêtes des « bordillons » pouvant céder sous vos attelages de chiens; périlleuses enfin ces distances quand pour atteindre la « Terre stérile », au bord de l'Océan Glacial, il faut marcher toujours dans la solitude sans rien rencontrer pour sa subsistance, tout en souffrant d'un froid terrible que ne peuvent compenser la satisfaction de voir la nuit polaire et son soleil de minuit, ou celle d'admirer les magnificences de lumières et de couleurs des aurores boréales dans le ciel arctique (15).

La pauvreté née de la quasi-impossibilité de faire pénétrer au loin dans le pays, faute de transports et en quantité suffisante, les objets indispensables à la vie: fer des outils, objets de campement, vivres de réserve, médicaments, etc. Cette pauvreté entretenant une disproportion entre les immensités à visiter et les moyens de les parcourir. Ainsi donc les longs voyages, les durs ouvrages matériels devront accompagner, comme partout ailleurs, les travaux apostoliques dans l'Extrême-Nord de l'Amérique.

S'assurer l'existence matérielle dans ces contrées neuves, mais dépourvues des moyens élémentaires de ravitaillement est un problème ardu qui rend plus rude encore la vie du missionnaire. Le jeune Père Leduc en fait chaque jour l'expérience. Son compagnon, le Père André, parti avec les chasseurs de la « prairie », raconte-t-il dans une lettre du 20 décembre 1869: « craignant pour nous les rigueurs d'un jeûne forcé avait eu la « bonne pensée de profiter de la première occasion pour envoyer « des vivres à la mission. Et de fait, il était temps. Je n'avais « plus dans le hangar que quelques livres de « pemikan » et je « songeais déjà à assommer quelqu'un de nos bœufs de travail... « Quelques jours plus tard, j'apprenais avec joie l'arrivée du « Père André lui-même... »

---

(15) Voir à la fin de l'ouvrage : Notions historiques, géographiques et autres sur le Nord-Ouest Canadien, page 98 et suivantes.

L'hiver passé, le bon Père André, quittait Saint-Albert en compagnie d'un autre religieux. Ils allaient entreprendre la fondation d'une mission, laissant le Père Leduc, qui les enviait, à ses charges multiples de constructeur ou d'économe qui lui allaient si bien aux dires de ses confrères. N'empêche qu'il écrit les lignes suivantes: « Tandis que mes Frères entreprenaient « ainsi de longs et pénibles voyages pour la gloire de Dieu et le « salut des âmes, j'étais resté à Saint-Albert. Heureusement, « l'ouvrage ne me manquait pas non plus. J'avais à desservir « la mission de Saint-Albert, à visiter de temps en temps celle « de Sainte-Anne dépourvue de missionnaire, à environ quinze « lieues d'ici et celle de Saint-Joachim au fort d'Edmonton, à « trois lieues. Outre cela la direction du noviciat et la classe « des scolastiques me demandaient chaque jour un temps plus « ou moins considérable. Puis sont venus les travaux des « champs, le labourage, les semences, les récoltes, le foin. Aidé « des Pères novices, des scolastiques et des frères convers, nous « avons fait par nous-même une grande partie de la besogne afin « de diminuer d'autant les dépenses...

« J'ai du extraire une quinzaine de toises de pierre pour les « fondations de la future cathédrale. Pour ce travail on me « demandait 300 francs. Les Pères novices et les Frères se sont « immédiatement offerts pour faire eux-mêmes ce pénible « ouvrage et ont ainsi épargné cette somme à la mission... »

Comme on le voit, la tâche du Père Leduc était variée et semblable à celle de tous les Oblats qui évangélisaient alors l'Ouest-Canadien ; il était homme à s'y adapter, certain de faire l'œuvre de Dieu dans les besognes les plus infimes comme dans les prédications ou les courses apostoliques.

Veut-on avoir maintenant, un autre aspect de l'activité de notre compatriote, parcourons, si vous le voulez, cet extrait d'une de ses lettres en date du 22 décembre 1870:

« Tout en exerçant, dit-il, le saint ministère au milieu de « notre population blanche, métisse et sauvage de Saint-Albert, « j'ai chaque jour à m'occuper de comptes, de marchés, d'entre- « prises et surtout à aviser au moyen de nous procurer des vi- « vres. En comptant les deux communautés, la nôtre et celle « des Sœurs, les orphelins et les orphelines, nous sommes une « cinquantaine de personnes à Saint-Albert. Mon grand souci, « chaque année, est de trouver des provisions de bouche en « quantité suffisante pour nourrir tout ce monde.

« Pendant l'été, l'automne et l'hiver, il me faut engager des « chasseurs pour la prairie. Au printemps, nous devons nous-

« mêmes cultiver la terre, et après avoir beaucoup travaillé, il « nous arrive souvent de voir nos petites récoltes détruites dans « une seule nuit par une forte gelée d'été. Cette année, nous « avions été assez heureux pour recueillir 280 boisseaux de pom- « mes de terre ; mais nous n'en avons pas assez pour la dépense « de la maison, car vous savez que ce tubercule nous tient lieu « de pain ; nous pouvons cependant en manger chaque jour. »

Tant d'efforts ne restent pas sans récompense et les âmes s'éveillent à la clarté de l'Evangile, en même temps que les bienfaits de la civilisation chrétienne sont apportés à ces peuples qui étaient assis à l'ombre de la mort.

Est-il besoin d'ajouter que le zèle du Père Leduc est bien celui de tous les apôtres de l'Extrême-Nord ; il a dépassé toujours, devancé démesurément ses moyens d'action et voilà comment la multiplicité des œuvres : écoles, orphelinats, maisons de vieillards, hôpitaux, a toujours compliqué le problème de la subsistance matérielle et créé de graves soucis à ceux qui en étaient chargés. Sans leur foi absolue en la Providence divine toujours si bonne pour ceux qui se confient à elle, ils n'auraient pu suffire à leur lourde tâche et réaliser les prodiges de charité qui leur ont permis la conquête d'âmes nombreuses et belles, dans les froides contrées du grand Nord canadien.

On a dit familièrement que le missionnaire était le « commis-voyageur du bon Dieu ». Son Excellence Mgr Breynat, vicaire apostolique du Mackensie a même choisi la devise de Saint Paul : « Peregrinari pro Christo », voyager pour le Christ. Voyageur, notre compatriote le sera comme ses frères. Sur ces voies fluviales grandioses et multiples ; sur ces lacs incommensurables auxquels l'été arctique n'accorde guère que trois mois de mouvement, il aura vogué sans mesure pour la conquête et le bien des âmes, en même temps que pour l'avancement de la civilisation chrétienne parmi ces peuplades déshéritées.

Le P. Leduc, travailla spécialement à l'évangélisation des tribus d'Assiniboines et d'Iroquois, se trouvant à l'ouest du diocèse de Saint-Albert. Elles vivaient de la chasse dans les défilés des Montagnes Rocheuses. A elles aussi, Mgr Grandin voulait porter la bonne nouvelle de l'Evangile. Voyant son Evêque souffrant, épuisé, le Père Leduc s'opposa de toutes ses forces à cette dure mission qu'il voulut entreprendre lui-même.

Deux fois, en trois ans, en 1870 et 1872, il se rendit au fort Jasper et, durant vingt jours, il dut chevaucher par des sentiers souvent inextricables, à travers d'immenses épinettières. « Je me souviendrai toute ma vie de ce voyage, écrivait-il. J'ai manqué

plusieurs fois mourir comme Absalon. Ma mule me passait entre les jambes, me laissant suspendu aux arbres demi renversés qui barraient le chemin, si on peut donner ce nom à un sentier invisible, perdu dans la forêt, dans des bourbiers sans fond, dans des marais sans fin... »

Les Assiniboines et les Iroquois ouvrirent largement leur cœur à la parole du missionnaire et le dédommagèrent amplement de ses fatigues et de ses souffrances.

V. — *LE BATISSEUR*

En 1872, le Père Leduc a la joie de voir la mission de Saint-Albert, fondée en 1861, érigée en siège épiscopal par le Souverain Pontife Pie IX. Mgr Grandin, naguère coadjuteur de Saint-Boniface est devenu titulaire du nouveau diocèse. Notre missionnaire qui dirigeait depuis 1868 la résidence épiscopale et les missions adjacentes, bâtissait, depuis quelque temps aux quartiers généraux, une nouvelle église qu'il désigne avec une complaisance voulue sous le nom de cathédrale et comme un véritable monument dû à l'excellent frère coadjuteur Bowes, à la fois architecte et bâtisseur. Il n'était pas dupe de son appellation, mais à la vérité, cette construction en bois de 30 mètres sur 10, était, à cette époque, pour l'Extrême-Ouest, une véritable merveille. Elle s'achevait, écrivait-il le 2 septembre 1872 (16) à un de ses amis de Laval et poursuivant, il ajoute: « C'est un magnifique édifice pour le pays; nous le devons tout entier à la générosité des pieux associés de la Propagation de la Foi. Oh ! cher abbé, quelles obligations n'avons-nous point, nous, pauvres missionnaires, envers ces âmes généreuses, qui bien souvent prennent sur leur nécessaire pour donner leur aumône de chaque semaine, aumône destinée à faire vivre les missionnaires chez les peuples infidèles, ou bien seulement à demi civilisés. Que de bien s'est fait dans cette partie de l'Amérique du Nord, depuis 40 ans seulement, et ce bien ne se serait pas opéré sans l'aumône de la Propagation de la Foi. Il y a 40 ans à peine, tout cet immense territoire du Nord-Ouest d'une superficie presque égale à celle de l'Europe, ne connaissait pas le vrai Dieu: il n'y avait pas un seul prêtre catholique; aujourd'hui le catholicisme est implanté à tout jamais... »

On voit que le Père Leduc n'oublie pas les bienfaiteurs des missions. Il a cette mémoire du cœur qu'on appelle reconnais-

---

(16) Sem. Rel. de Laval, 28 septembre 1872, p. 810.

sance et plusieurs fois dans sa nombreuse correspondance, il éprouvera le besoin de dire merci aux associés de la Propagation de la Foi.

Il eut été bien étonné ce missionnaire à taille de géant que nous avons quelque peu connu, du grand cas que nous faisons actuellement de ses lettres ! C'est qu'alors il écrivait au jour le jour avec la vie de ses missions, la sienne propre. Maintenant que la mort a posé le point final à ses nombreux écrits, nous pouvons, avec le recul du temps, juger mieux l'ensemble et saisir la physionomie vraie de leur auteur.

Si au physique, le Père Leduc avait un visage plus énergique que beau, — encore que la photo que nous ayions de lui, ne soit pas vraiment bonne et le désavantage, — il n'en reste pas moins vrai qu'elle montre une intelligence solide, toujours en éveil, et qui ne se laissera pas trop impressionner par les rudes travaux du missionnaire en pays neuf.

Ce religieux Oblat de Marie-Immaculée, avait reçu de Dieu d'admirables qualités d'esprit et de cœur qui en firent un missionnaire actif, hardi et entreprenant, surtout dans les premières années, alors qu'il jouissait d'une robuste santé. Il fut aussi un excellent administrateur s'entendant fort bien à mener une affaire avec les agents de la compagnie de la Baie d'Hudson, comme avec les gouverneurs des provinces où travaillaient ses frères en religion. Partout, ainsi que nous avons pu l'apprendre, il sut gagner l'estime et l'affection de tous et s'imposer au respect des ministres protestants eux-mêmes, alors nombreux quand l'évangélisation s'établissait vers 1860.

VI. — *LE RECRUTEUR DE MISSIONNAIRES*

Sa mission de Saint-Albert, le Père Leduc l'aime d'un cœur généreux et la voudrait voir prospère. Ecoutez-le, lui le froid missionnaire, dire comment et par qui elle est administrée et apprenez quel souci il a de trouver des auxiliaires laïques pour suppléer les Oblats trop peu nombreux pour « la moisson ». Il fait part de ses projets à M. Gourdelier (17), curé-doyen

(17) Florent-Bonaventure GOURDELIER, né à Gorron (La Mayenne), le 2 avril 1820, prêtre le 10 juin 1843, professeur au Petit Séminaire de Précigné, puis sous-supérieur du Petit Séminaire de Mayenne et Préfet des études, en octobre 1857. Curé de Saint-Clément de Craon, le 5 février 1861 ; curé-doyen d'Evron, le 1er janvier 1865 ; chanoine honoraire, le 7 juillet 1875. Mort à Evron, le 21 mai 1878. Est l'auteur de « Monographie religieuse et pèlerinage de Notre-Dame de l'Epine d'Evron », Laval, Mary-Beauchêne, 1876, in-8°, 158 pages.

d'Evron, lorsqu'il lui écrit le 30 décembre 1872, de l'évêché de Saint-Albert (18) :

Mon cher Monsieur le Curé,

« Vers la fin de juin dernier, je prenais la liberté de vous adresser une assez longue lettre sur ces missions sauvages de l'Amérique du Nord, missions en grande partie desservies par vos anciens élèves ou condisciples. C'est une chose assez remarquable que ce nouveau diocèse soit administré par un clergé, en majorité mayennais et manceau. Nous avons Mgr Grandin à notre tête ; le P. Gasté dessert la mission Montagnaise du lac Caribou ; le P. Legeard, celle de l'île à la Crosse ; le P. Végreville, celle du lac Labiche ; le P. Rémas (19) celle du petit lac des Esclaves ; le P. Fourmond celle de Sainte-Anne ; le P. Leduc celle de Saint-Albert. Nous avons à part cela deux autres jeunes Pères manceaux, les RR. PP. Blanchet (20) et Bourgine qui desservent en second deux autres missions de ce diocèse. Ainsi, sur 15 prêtres qui forment le clergé du diocèse de Saint-Albert, huit sont manceaux, sans compter notre évêque, si bon, si zélé à qui a été confiée la sollicitude de cette nouvelle Eglise. Aujourd'hui, c'est au nom de Monseigneur que je vous écris. C'est un service que je viens vous demander, bien persuadé d'avance que vous ferez ce que vous pourrez pour nous le rendre.

« A part nous, pauvres missionnaires, chargés spécialement de l'instruction des peuples sauvages, nos missions possèdent quelques frères convers. Ce sont tout simplement de bons et pieux laïques qui se sont consacrés au bon Dieu dans le service des missions. Ils sont admis après un assez long noviciat à prononcer comme nous les trois vœux de religion. Leur emploi est d'aider les missionnaires dans les travaux manuels qu'exige notre position dans ces pays sauvages. Ces bons frères coupent et charrient le bois de construction nécessaire pour bâtir églises, presbytères, maisons d'école ; ils cultivent un coin de terre qui

(18) Sem. Rel. de Laval, 26 avril 1873, p. 461.

(19) René RÉMAS, né à Fontenay, doyenné de Brûlon (Sarthe), le 1er juin 1823. Fit ses études à Précigné et au Grand Séminaire du Mans. Vœux d'O. M. I. le 23 avril 1851 ; Prêtre, le 27 mars 1852 ; parti la même année pour l'Athabaska et l'Alberta. Mort à Saint-Albert (Canada), le 10 juillet 1901, après 49 ans de missions.

(20) Alexandre BLANCHET, né au Mans, le 26 septembre 1846, fit ses études à Blois et à Précigné. Parti en 1870 pour l'Alberta-Saskatchewan ; prêtre le 6 janvier 1871 ; profès O. M. I. le 1er novembre 1871 ; mort à Saint-Albert, le 28 octobre 1929, après 59 ans de missions.

fournit à la mission de l'orge et des pommes de terre; ils soignent nos bêtes à cornes; ils font à l'été le foin nécessaire pour nourrir nos animaux pendant nos interminables et rigoureux hivers. Sans ces braves frères, nous ne pourrions pas soutenir autant de missions que nous le faisons et si nous en avions davantage, certainement nous pourrions aussi faire plus de bien auprès des Métis et des Indiens. Voici donc ce dont il s'agit? Ne pourriez-vous, mon cher Monsieur le Curé, trouver par vous ou par vos vicaires, dans votre paroisse, quelques bons jeunes gens, pieux et bien déterminés, consentant à venir prendre part à notre apostolat, à nos peines, à nos consolations...

« Ces jeunes gens devraient souscrire un engagement de travailler au moins 10 ans au service des missions... une fois arrivés dans le pays, s'ils voulaient se consacrer au bon Dieu par les vœux de religion et se faire Oblats de Marie-Immaculée, en qualité de frère convers, ils feraient leur noviciat à Saint-Albert...

« En terminant, je me recommande fortement à vos bonnes prières et saints sacrifices. Demandez pour moi au bon Dieu toutes les vertus d'un bon religieux et d'un homme apostolique. »

VII. — *EN OBEDIENCE AU LAC LABICHE*

Pour le P. Leduc, la vie de missionnaire il la désire active et préfère l'évangélisation des sauvages à celle des civilisés déchus qui commencent à trafiquer dans le pays autour des stations des différentes missions. D'esprit très délié et un tant soit peu caustique, il sait donner des leçons méritées à ces déchristianisés sans scrupules et ne s'en prive pas.

Un jour, c'était durant l'été de 1869, Mgr Grandin visitait ses paroissiens de Saint-Albert. Il va chez ses voisins, des marchands de boissons; ceux-ci le reçoivent sans grands égards et le font asseoir sur un baril de whisky! L'Evêque met son bonnet à poil à côté de lui et engage la conversation avec ses peu délicats voisins. Le P. Leduc l'accompagnait. Mais laissons Mgr Grandin raconter la scène dans une lettre du 30 novembre 1869 à sa famille (21) :

« Je m'aperçus, écrit-il, que le P. Leduc mettait sur sa tête son bonnet avec une certaine affectation, et quand nous fûmes sortis, ce cher Père, me fit passablement rire en me communiquant ses impressions; vous ne sauriez croire, Monseigneur,

(21) Sem. Rel. de Laval, 10 septembre 1870, p. 759.

combien j'étais choqué de vous voir la tête nue, pendant que ces misérables étaient couverts comme des porcs-épics, aussi ai-je bien pris mon bonnet quand j'ai vu comment ils répondaient à votre politesse... »

Evidemment on ne pouvait demander beaucoup à ces trafiquants pour qui l'argent tient lieu de conscience et de premier souci ! Quoiqu'il en soit, notre compatriote est heureux de faire part de ses travaux apostoliques, à celui qui fut toujours si bon pour lui, à M. le Curé de Laigné, l'abbé Bellay, qui lui avait donné les premières leçons de latin, pendant son vicariat à Evron.

« En barge sur la Saskatchewan, 14 mai 1875 (22).

« C'est dans une tente, assis sur mon sac de voyage, sur les bords de la Saskatchewan, que je vous adresse ces mots en signe de reconnaissance et de respectueuse affection. Depuis l'automne dernier, je ne fais pour ainsi dire que voyager. A la fin du mois d'août 1874, Mgr Grandin revenait de France avec une nombreuse caravane d'ouvriers évangéliques. J'étais alors en charge de la mission Saint-Albert. Inutile de vous dire avec quel bonheur je me jetai dans les bras de notre saint évêque à son retour de France. Je remis joyeusement entre ses mains l'administration de son diocèse qu'il m'avait confiée pendant son absence. J'embrassai avec joie les chers nouveaux venus, entre autres les chers Pères Brunet (23) et Chapellière (24) du diocèse de Laval. Dès le lendemain, je recevais mon obédience pour la mission de Notre-Dame des Victoires au Lac Labiche. Je partis quelques jours plus tard avec le P. Fourmond (25), d'Aron, pour

(22) Sem. Rel. de Laval, 31 juillet 1875, p. 678.

(23) Alexis Brunet, né à Ernée (La Mayenne), le 26 novembre 1842); prêtre le 4 juin 1867 à Laval; vicaire à Saint-Denis-de-Gastines, puis à Cossé-le-Vivien ; s'embarque à Brest, avec Mgr Grandin, le 9 mai 1874; profès O. M. I., le 7 mai 1876 à Saint-Albert; mort à Mattawa, le 4 août 1882.

(24) Gérasime Chapellière, né à la Bouille (Seine-Inférieure), le 17 août 1843; prêtre à Laval, le 22 mai 1869; professeur au Collège de Château-Gontier, puis parti pour le Nord-Ouest canadien, le 25 avril 1874; profès O. M. I. à Saint-Albert, le 8 septembre 1875; directeur de la mission de N.-D. de Pontmain au N.-O. canadien; s'est noyé dans le lac Salé, avec trois sauvages, le 11 juillet 1882.

(25) Laurent Fourmond, né à Aron (La Mayenne), le 17 mars 1828; prêtre au Mans, le 5 juin 1852; vicaire à Soulgé-le-Ganelon, à Auvers-le-Hamon (Sarthe); curé du Luart (Sarthe); parti de Brest, le 25 avril 1868 pour le Nord-Ouest canadien; novice O. M. I. à Saint-Albert, le 31 octobre 1868, puis profès O. M. I. le 1er novembre 1869. Fut missionnaire dans le N.-O. canadien et en Colombie britannique. Mort à Saint-Boniface, le 24 février 1892.

remplacer au Lac Labiche le P. Végreville, d'Evron, dont la santé réclamait impérieusement un peu de repos. Ma nouvelle mission est située sur les bords d'un grand lac qui nous fournit des poissons en abondance. La population est métisse et sauvage.. Nous avons au Lac Labiche, comme à Saint-Albert, l'avantage de posséder une maison de Sœurs. Au nombre de quatre, elles se dévouent, elles aussi, au salut des âmes, au bien des missions, à l'instruction des enfants.

« Je recueille à la mission autant d'orphelins que nos ressources le permettent. Ces pauvres enfants, habillés, nourris aux frais de la mission bien entendu, ont l'avantage de recevoir une éducation plus soignée. Devenus grands, ils font de bons chefs de famille, et c'est ainsi que le catholicisme, joint à la civilisation, prend de plus en plus racine chez les nombreuses tribus que nous avons à évangéliser. En arrivant au Lac Labiche, je dus faire connaissance avec mes gens et me mettre au courant des besoins spirituels et temporels de la mission. Le P. Végreville prit bientôt le chemin de Saint-Albert où il devait se reposer pendant l'hiver. Je restais avec les PP. Rémas et Fourmond ; nous nous trouvions ainsi trois Manceaux exerçant ensemble le saint ministère dans ces missions du nord-ouest de l'Amérique. A la fin de décembre, je dus entreprendre de nouveau le voyage de Saint-Albert. Je partis avec le P. Rémas. Nous voyageâmes par un froid de 40 degrés Réaumur, et nous n'étions ni à pied ni à cheval, ni en chemin de fer, ni en bateau, ni même en voiture... nous étions en carriole à chiens ; huit vigoureux chiens attelés quatre par quatre à la file les uns des autres, sur deux planches jointes ensemble et recourbées en avant, traînaient nos personnes, nos vivres et nos lits composés chacun d'une robe de buffalo, et d'une épaisse couverture de laine. Ces pauvres chiens traînaient aussi leurs vivres à eux-mêmes, c'est-à-dire un poisson et demi par chien chaque soir ; car ces bonnes bêtes déjeunent, dînent et soupent tout à la fois ; ils ne font qu'un seul repas par jour. Souvent nous eûmes peine à nous défendre tant bien que mal de la rigueur de la température ; la nuit surtout, lorsque le feu du campement était éteint, nous nous réveillions grelottants sous nos peaux de buffles. Enfin, le 1er janvier 1875 à midi, nous arrivions à Saint-Albert, juste à temps pour souhaiter la bonne année à Monseigneur et aux Pères et Frères de l'évêché. Pendant les deux semaines que nous restâmes à Saint-Albert, je fus chargé de prêcher la retraite annuelle des bonnes Sœurs de la mission, puis nous nous remîmes en route.

«Un nouveau Père, un Mayennais, venait avec nous, le R. P. Brunet, que j'emmenais au Lac Labiche pour y terminer son noviciat. Je m'étais procuré pour lui quatre autres chiens et une carriole; il allait goûter pour la première fois les charmes d'un voyage d'hiver en train à chiens. La première journée ne fut pas des plus agréables. Un gros froid joint à un vent violent qui nous lançait la neige à la figure, n'avait rien de bien poétique. Le soir à 5 heures, nous arrêtions dans un bois pour y passer la nuit. Le feu allumé, je demandai à mon cher novice comment il trouvait le métier: « Très poétique pendant la première heure, me répondit-il, mais la poésie a bien vite disparu ». Les jours suivants, nos chiens fatigués ne pouvaient plus nous traîner. Le P. Brunet, peu habitué à courir dans la neige, prit plusieurs bonnes culbutes dont je ne pouvais m'empêcher de rire. Enfin, après huit jours de froid, de fatigue et de misère, nous étions en vue de la mission de Notre-Dame des Victoires. Mon novice trouva de suite que la prose de notre pauvre maison valait bien la poésie du voyage.

«Pendant le Carême qui commença bientôt, nous préparâmes de notre mieux nos gens au grand devoir de la communion pascale; nous eûmes la consolation de faire faire vingt-deux premières Communions, dont six d'adultes. Je pus instruire, baptiser, admettre à la Sainte Table trois vieilles sauvagesses, etc.

« Le 7 avril, il me fallut reprendre la route de St-Albert et je laissai la Mission sous la direction du P. Rémas. J'avais pensé pouvoir partir à cheval, mais il me fut inutile d'y songer. Trois pieds de neige... et un froid de 25 degrés. J'attelai donc de nouveau Passe-Partout, Bafé, Planc et Lélie, mes fidèles et bons chiens et j'arrivai sain et sauf à Saint-Albert le 13 avril. J'en repartais le 4 mai avec Mgr Grandin lui-même et un autre Père. Monseigneur va visiter la partie Est de son immense diocèse. Le P. Bonald s'en va au lac Caribou, comme compagnon du bon P. Gasté (26), ancien vicaire de Bais. Nous voyageons en barge,

---

(26) Alphonse-Marie-Joseph-Eugène GASTÉ, né à Andouillé (La Mayenne), le 13 octobre 1830; prêtre à Laval, le 24 mars 1855; fut successivement trois ans professeur au Collège de Château-Gontier, puis deux ans vicaire à Bais, d'où il partit pour le Nord-Ouest canadien en 1860, il y fit profession d'Oblat de Marie Immaculée le 8 juin 1861. Fut envoyé chez les Montagnais du lac Caribou où il resta 40 ans. De lui le P. Bonald a écrit « Ce bon P. Gasté, je l'ai toujours appelé le Moïse des Montagnais. Il a fallu sa patience, sa longanimité, sa persévérance inébranlable pour venir à bout de l'indifférence que témoignaient les Mangeurs de caribou ». — Le P. Gasté, vénérable prêtre à barbe blanche, d'une humilité très grande et profondément édifiant

espèce de long bateau à rame. Aujourd'hui le vent nous retient au rivage. Demain, nous célèbrerons la grande fête de la Pentecôte dans notre tente ; (nous avons ce qu'il nous faut pour célébrer la Sainte Messe). Monseigneur assis, lui aussi, sur sa cassette de voyage, n'a pas d'autre table épiscopale que ses genoux, sur lesquels il fait présentement son courrier d'été. Deux énormes murs de glace bordent encore la rivière. Il y a quelques jours, un bel ours noir nous regardait tranquillement passer sur la Saskatchewan.

« Allons, cher Monsieur le Curé, un petit souvenir dans vos saints Sacrifices, et faites prier beaucoup pour notre Mission.

« Croyez-moi toujours votre tout dévoué et très affectionné en Jésus, Marie, Joseph. »

H. LEDUC,

Oblat de Marie-Immaculée.

---

dans sa vie, se retira à Laval, usé par ses missions. Il y est mort, le 27 novembre 1919.

Le P. Turquetil rapporte ainsi une scène qui se passa à la messe du P. Gasté, servie par le F. Guillet, date et événement qui marquèrent le commencement du mouvement de conversion. C'était le 5 novembre 1870. Le P. Gasté célébrait le service anniversaire de ses confrères Oblats défunts : « Il revêt les ornements sacrés et s'avance à l'autel. Aussitôt les assistants aperçoivent à quelques pieds de l'autel, audessus de la crédence, de légers nuages de fumée au travers desquels se dessine une figure humaine, noircie par le feu. Les traits accusent la souffrance résignée. Sur la poitrine la croix d'Oblat, et sur le col de la soutane, un petit collier de perles blanches imitant le col romain. Seuls, le P. Gasté et le F. Guillet n'ont rien aperçu. La figure devient blanche et radieuse à l'élévation ; autour de la tête, un nimbe lumineux qui fait briller les nuages environnants. La vision suit tous les mouvements du prêtre à l'autel. A l'absoute elle se tourne vers le catafalque, faisant face aux assistants, et, après la dernière prière disparaît légèrement et avec grâce, laissant aux spectateurs, l'impression d'une âme grandement réconfortée et joyeuse. Chacun s'empresse de faire mille questions au P. Gasté qui ne soupçonnait rien. Le Père fait une enquête, tous les assistants, sous la foi du serment, témoignent de la vérité de leurs dires. Interrogés séparément, leurs assertions concordent parfaitement, le doute n'est plus permis. Or, le visage, les traits, le collier de perles, tels que décrits par les témoins, tout indiquait qu'il s'agissait du Père Mestre, ancien maître des novices à Saint-Boniface. C'est sous sa direction que le Père Gasté avait fait son noviciat, mais on ne savait pas qu'il fût mort. On devine l'émotion du P. Gasté, quand le courrier de février lui apporta la nouvelle de la mort du P. Mestre, décédé à Paris, le mois d'avril précédent. »

VIII. — *EPREUVES ET DANGERS DU MISSIONNAIRE*

On lit dans l'histoire que le général Kléber, commandant en Egypte disait à ses soldats: « Etre soldat, c'est être fatigué et marcher, c'est avoir faim et ne pas manger, c'est avoir soif et ne pas boire, c'est ne pouvoir se porter et porter les autres ». Mettons Oblat, au lieu de soldat, ajoutons à la faim, à la fatigue, les travaux du ministère et nous aurons une idée de la vie de nos missionnaires dans le Nord-Ouest américain; ainsi parlait un publiciste canadien contemporain de Mgr Grandin.

Mais dans quelles situations terribles se trouvent parfois les missionnaires! Le P. Leduc écrivait à M. le Curé de Laigné en mars 1876 (27), le récit de la mort tragique du frère Alexis Raynard (28), convers Oblat, longtemps compagnon de Mgr Grandin. Après quelques lignes de préambule qui racontent ses anxiétés, il poursuit:

« Dès le lendemain, nous apprenons par un jeune homme, Julien Cardinal, qu'un de nos frères, parti du lac d'Athabaska pour venir au lac Labiche s'était égaré avec son guide et une petite orpheline de douze ans, envoyée à nos Sœurs par les Sœurs d'Athabaska. Dans l'immense forêt qui nous environne, on nous apprend qu'on a vu ses traces et celles de ses deux compagnons sur le rivage de la petite rivière Athabaska, à une dizaine de jours de marche; mais ces traces indiquent des personnes extrêmement fatiguées et marchant à peine. On a vu aussi la place où ils ont campé, mais là, ils n'ont évidemment rien mangé; pas un ossement, pas une plume de gibier. De plus, les effets du frère, son surtout, sa couverture, son fusil, sa hache sont jetés là, abandonnés sur le rivage. Il n'avait probablement plus la force de les porter. Ces nouvelles nous accablent; nous ne pouvons nous faire à l'idée qu'un de nos frères se trouve abandonné, perdu, mourant de faim dans la forêt. J'engage immédiatement deux métis, qui partent à cheval, avec provision de vivres pour les pauvres affamés. Il faut qu'ils trouvent notre cher frère, mort ou vif. Douze jours plus tard, à 2 h. 1/2 du matin, ces hommes sont de retour à la mission. Ils frappent à la porte de ma cellule, je me lève en toute hâte, je les interroge en tremblant. « J'ai trouvé ton frère mort, me répond l'un d'eux, Julien Cardinal. Je l'ai trouvé là où il avait jeté ses effets, sa

---

(27) Sem. Rel. de Laval, 8 avril 1876, p. 414.

(28) Alexis Reynard, né à Castillon, diocèse de Nîmes, le 28 septembre 1828; profès o. m. i., le 9 mai 1852; missionnaire en Athabaska-Mackensie. Mort dans les premiers jours de juillet 1875.

couverture, son fusil, sa hache. Il est recouvert d'un peu de sable, mais chose extraordinaire, les chairs sont déjà toutes consumées. Je l'ai pourtant bien reconnu à sa barbe et à ses cheveux. Dans un feu qui a été allumé à quelques pas de là, nous avons trouvé des ossements calcinés, mais des ossements semblables nous n'en avons encore jamais vus». Je pensais alors que mon pauvre frère était mort de faim, et que son guide avait tué l'orpheline pour se nourrir de sa chair. Je ne pouvais faire que mille conjectures plus pénibles les unes que les autres. Je fus aussitôt offrir le Saint Sacrifice pour notre cher défunt. Ce ne fut qu'au lever de la communauté que j'annonçai la triste nouvelle à Mgr Faraud. Sa Grandeur sanglotait comme un enfant. Elle avait perdu le meilleur de ses frères du Nord, un homme vraiment zélé, qui depuis plus de 20 ans, travaillait avec un dévouement sans bornes au bien des missions. J'envoyai immédiatement le frère Lambert, du lac Labiche, avec quatre hommes pour aller chercher le corps. En arrivant à la place où il était, le frère et ses hommes se mirent en devoir d'enlever la mince couche de sable qui le recouvrait. Quelle n'est pas leur stupéfaction de ne voir que des ossements placés pêle-mêle, sans ordre !

« Ils les examinent attentivement ; plusieurs ont été coupés avec la hache qu'on retrouve là, encore toute ensanglantée. On examine le crâne, il est brisé, percé de part en part. Nul doute, notre pauvre frère, après avoir enduré toutes les horreurs de la faim sans pourtant y succomber encore, a été tué d'un coup de feu tiré à bout portant. Son cadavre a été dépecé. Le malheureux guide, métis de la nation des Iroquois, a pris toute la chair et l'a emportée avec lui, après l'avoir fait sécher comme on fait sécher la viande du buffle dans les prairies. Plusieurs côtes et les deux omoplates font défaut. On les cherche dans le feu du campement, on trouve encore ces ossements calcinés. L'Iroquois a assouvi là sa faim avec l'orpheline. Ils ont fait un repas de chair humaine. Cette pauvre enfant a dû plus tard subir le sort de notre frère, et tomber sous les coups du sauvage que la faim a rendu fou. Les ossements de notre défunt furent religieusement recueillis et apportés à la mission. Je les ai moi-même examinés. Les deux poignets ont été hachés ainsi que les os des hanches et de l'épine dorsale. A l'une des omoplates à moitié brûlée pendait encore un lambeau de chair calcinée ; l'autre a été trouvée dans le bois par des sauvages montagnais à une journée de marche du lieu où le meurtre a été commis. La mort du frère que nous pleurons a été bien effrayante aux yeux de la nature, mais elle a été certainement précieuse aux yeux de Dieu. « Pre-

tiosa in conspectu Domini mors sanctorum ejus. Novissima mea fiant horum similia. » Sur ces entrefaites, je me rendis à Saint-Albert, où je portai à Mgr Grandin cette triste nouvelle. Je trouvai ce saint évêque bien souffrant. Depuis, il a été gravement malade. Il va un peu mieux maintenant. Je pars dans trois jours pour aller le voir. »

Cette mort tragique du frère Alexis fut une grande épreuve pour Mgr Grandin et Mgr Faraud (29) qui aimaient ce religieux si bon et si dévoué. Avec tous leurs frères en religion, ils le pleurèrent tout en pensant que du haut du ciel il les servirait encore mieux dans leur œuvre d'évangélisation qui s'annonçait belle et faisait déjà l'admiration des protestants eux-mêmes.

Dans une conférence sur les possessions anglaises de l'Amérique du Nord, M. J. M. Mackay, protestant, traçait cette silhouette du missionnaire Oblat (30).

« Dans les prairies inexplorées à travers le labyrinthe de la forêt, par les marais et les torrents, sous les rayons d'un soleil brûlant, par la pluie, ou par un froid arctique, ici à cheval, là à pied, tantôt portant son frêle canot d'écorce, tantôt marchant à la raquette sur la neige, tirant après lui de hutte en hutte le traîneau qui porte sa maigre nourriture et les symboles de sa foi, visitant les malades atteints des fièvres ou de la petite vérole, le missionnaire Oblat porte la bannière de son maître et les lumières de la civilisation chrétienne dans les régions les plus reculées de l'Ouest. Pour lui, il n'y a pas d'applaudissements d'auditeurs pour ses paroles, il n'y a pas d'éloges de la presse pour ses travaux: seuls la conscience de son devoir et le dévouement à ses semblables l'animent. Digne successeur de ces illustres apôtres et martyrs de la foi, les Brébœuf, les Hennequin et les Marquette, il ne craint ni le froid, ni la faim, ni la flèche du

---

(29) Mgr Henri-Joseph Faraud, né à Gigondas (Vaucluse), le 17 juin 1823. Entra au juniorat de N.-D. de Lumière en 1840. Profès o. m. i. à N.-D. de l'Osier (Isère), le 14 septembre 1844, et envoyé aussitôt aux missions de la Rivière Rouge, le 8 novembre 1846; ordonné prêtre par Mgr Provencher, évêque de Saint-Boniface, le 8 mai 1847. Nommé à l'île à la Crosse, en 1848, il fonda la mission de la Nativité le 8 décem- 1851 ; fut le premier prêtre à visiter le Grand Lac des Esclaves (600 km. de long, sur 100 km. de large) en 1852. Le 13 mai 1862 fut nommé évêque d'Anemour et vicaire apostolique de l'Athabaska-Mackensie; sacré à Tours, sur le tombeau de Saint-Martin par Mgr Guibert, o. m. i., plus tard cardinal-archevêque de Paris, le 30 novembre 1863. Démissionnaire après le concile de Saint-Boniface, en juillet 1889 ; mort à Saint-Boniface, le 29 septembre 1890. — Sa devise : « Non recuso laborem ».

(30) Sem. Rel. de Laval, 2 juin 1877, p. 542.

sauvage ; il semble, au contraire, rechercher la palme du martyr, que tant d'autres de son ordre ont cueillie. Assurément, ce siècle ne peut montrer rien de plus noble, de plus grand que la figure du missionnaire Oblat. Nous pouvons différer avec lui de doctrine, mais nous ne devons pas lui refuser le tribut de notre sympathie et de notre respect. »

Bel éloge certes, et combien mérité, car souvent le missionnaire payait de sa santé, quand ce n'était pas de sa vie la rude conquête des âmes.

IX. — *VICAIRE GENERAL DE L'EVEQUE DE SAINT-ALBERT*

Mgr Grandin qui n'avait jamais joui d'une robuste santé souffrit tout particulièrement, durant sa vie, d'intolérables maux d'oreilles, causés par les froids excessifs du Nord-Ouest canadien. Cependant, en 1875 et 1876 son cas s'aggravant, d'ordre du R. P. Fabre (31), Supérieur général des O.M.I., il dut se résigner à quitter sa mission et venir en France pour se faire traiter par des spécialistes. Il partit donc de Saint-Albert le 15 août 1876, laissant l'administration du diocèse au R. P. Leduc, constitué son vicaire général. C'était le début d'une charge qu'il devait conserver jusqu'à sa mort, c'est-à-dire pendant 43 ans. Cette confiance si longue des évêques de Saint-Albert et d'Edmonton est tout à l'éloge de notre cher compatriote et prouve la valeur de ses services et la grandeur de son caractère. Nous ignorons à quel moment il rejoignit Mgr Grandin en France, ce dut être dans la seconde moitié de 1878.

En tout cas, les chroniques de M. Gourdelier, curé-doyen d'Evron, nous apprennent que le dimanche 29 juin 1879, il célébrait la grand'messe paroissiale, qui se trouvait être sa première messe à Evron, puisqu'il n'était que diacre au moment de son départ pour les missions du Canada. On peut penser qu'il fut heureux de revoir son pays natal laissé il y avait presque 15 ans et de prier N.-D. de l'Epine, la mère si bonne de sa vocation.

Le P. Leduc était venu en France pour prendre part au Chapitre général des Oblats de Marie en qualité de délégué, spécialement mandaté par ses confrères de la mission de St-Albert. Avec

---

(31) Le T. R. P. Fabre, né à Cuges-les-Pins (Bouches-du-Rhône), le 14 novembre 1824; profès O. M. I., le 17 février 1845; prêtre le 29 mai 1847; supérieur général des O. M. I. en 1862, à la mort de Mgr de Mazenod. Il mourut le 26 octobre 1892.

son évêque, Mgr Grandin, il quittait à nouveau la patrie, s'embarquant le 16 août 1879 au Havre (32) pour regagner son poste d'évangélisation. Les péripéties de ce lointain voyage ne manquèrent pas, comme on peut le penser et les missionnaires après avoir atteint Winnipeg, (Rivière Rouge), le 15 septembre, ne touchèrent Saint-Albert que le 20 novembre. Des démonstrations de joie : coups de fusils, salves par le canon d'un fort anglais, galopades de cavaliers, arcs de triomphe et guirlandes, fêtèrent le retour des voyageurs et leur prouvèrent combien la population métisse et sauvage les aimait (33).

La tâche reprit aussitôt. Le P. Leduc qui venait de terminer un important achat de terrain à Prince-Albert, pour y établir église, presbytère, écoles, hôpital, dut, à peine arrivé, partir pour le fort de la Saskatchewan, afin d'y préparer à la mort un sauvage coupable d'avoir fait disparaître toute sa famille, soit sept personnes. Le crime avait eu un énorme retentissement dans la région. Le coupable découvert et condamné à mort, devait être pendu le 20 décembre 1879, à 10 heures du matin.

X. — *LE CONDAMNE A MORT DU FORT*

Il faut lire dans les « Annales de la Propagation de la Foi », novembre 1880, l'émouvant récit que le P. Leduc, rédigea sur cet événement, le 29 décembre 1879.

Après avoir instruit le malheureux sauvage qui avait été baptisé sous condition, deux mois auparavant, par le P. Rémas, le P. Leduc lui fit faire sa première Communion et le présenta à Mgr Grandin pour la Confirmation.

Touché par la grâce, le pauvre coupable demanda au Père de rester avec lui jusqu'au dernier moment : « Avec moi tu veux monter sur l'échafaud, disait-il, et prier jusqu'au dernier soupir. Je sens que tu m'aimes et que tu m'aimes pour ton Dieu. Je te remercie de tout mon cœur. Mais dis bien à tout le pays que je me repens du fond de mon âme. »

Et le P. Leduc ajoute : « Je lui lus en langue crise une partie de l'histoire de la Passion de notre divin Sauveur ; je lui parlai du bon larron, de la promesse qu'il reçut de Dieu même sur la croix. Il m'écoutait avec le plus vif intérêt. Je voyais l'espérance du pardon se peindre sur son visage. J'ai touché du doigt,

(32) Sem. Rel. de Laval, 23 août 1879, p. 918.
(33) Sem. Rel. de Laval, 7 février 1880, p. 260.

dans cette circonstance, la puissance de la grâce agissant visiblement, sensiblement, sur une nature sauvage et dure... »

Le jour de la pendaison, le P. Leduc célébra la messe dans la chambre du colonel Jarvis, commandant le fort ; le condamné y assista, faisant la sainte communion et priant de son mieux. Vers neuf heures, tous deux essayèrent de déjeuner, mais l'émotion les paralysait. Bientôt d'ailleurs, le colonel, le capitaine et le shérif entrèrent dans la prison et signifièrent au condamné que l'heure était arrivée ; soumis, il présenta ses mains pour être liées, demanda pardon et remercia ses geôliers. Accompagné du Père, il marcha d'un pas ferme vers le lieu du supplice.

« Tous les soldats, continue le P. Leduc, étaient sous les armes ; le drapeau noir flottait sur le fort, une cinquantaine de Canadiens et de Métis, avec quelques sauvages, étaient rangés autour de la potence. Je gravis, le premier, les dix ou douze degrés de l'échafaud ; Jean-Baptiste Kakisikutchin (le coupable), monta derrière moi, en répétant à haute voix ces paroles : « Mère de Dieu, prie pour moi maintenant que je vais mourir ».

« Arrivé sur la plate-forme, je le fis mettre à genoux ; de nouveau il fit amende honorable à Dieu et aux hommes et reçut une suprême absolution. Alors sans discontinuer de prier avec moi, il se mit debout sur la trappe fatale, le bourreau lui passa la corde au cou et lui couvrit le visage. J'étais à côté du malheureux patient : « Courage, lui dis-je, courage, redis avec moi : Sainte Marie, Mère de Dieu... », il n'eut pas le temps d'achever ; déjà la trappe s'était ouverte sous ses pas. Je tombai à genoux en disant : « Partez, âme chrétienne...

« Je vis alors, un peu au-dessous de moi, son corps se balancer entre le ciel et la terre ; je continuai les prières de l'agonie. Il faisait un froid de 40 degrés, et, malgré cela, on m'a dit depuis que j'étais tout en transpiration... Pauvre sauvage, la justice humaine a dû le condamner, j'ai la douce confiance qu'il a trouvé miséricorde au tribunal du bon Dieu ».

XI. — *L'ARPENTAGE DU NORD-OUEST CANADIEN ; LES DIFFICULTES QU'IL SOULEVE*

Vers 1881, une certaine effervescence se manifesta dans la colonie de Saint-Albert. Des experts envoyés par le gouvernement fédéral du Canada, étaient arrivés dans la mission afin d'arpenter ces immenses territoires. Deux sortes d'arpentages étaient reconnus : l'un général à tout le Canada, et l'autre particulier à certaines localités. Le premier consistait à diviser tous

les territoires en sections rectilignes dont les côtés iraient du Nord au Sud et de l'Est à l'Ouest. Le second devait consister dans la mesure des terres en rapport avec les premières prises de possessions, avec la topographie du pays, avec les droits péniblement et courageusement acquis par les colons et les missionnaires.

Les arpenteurs gouvernementaux comprenant de suite que la colonie de Saint-Albert ne pourrait admettre un système général d'arpentage rectiligne, prièrent le R. P. Leduc, de donner avis à la population de Saint-Albert qu'ils ne voulaient nullement, par leur travail, méconnaître ses droits à un arpentage spécial lequel ratifirait leurs possessions actuelles. Ils demandaient, par son entremise que la population ne s'inquiètât nullement de les voir tirer leurs lignes du Nord au Sud et de l'Est à l'Ouest, à travers ses champs et ses propriétés. C'était, selon eux, uniquement affaire de formalité et le moyen de continuer plus facilement leur arpentage rectiligne une fois en dehors de la colonie. Après eux, un arpenteur spécial viendrait à Edmonton. Effectivement, quelques semaines plus tard, cet arpenteur établissait ses premiers jalons. Les gens étaient contents, les choses allaient pour le mieux, lorsqu'arriva d'Ottawa l'ordre de cesser ce travail, avec avis à la colonie de Saint-Albert de se contenter de l'arpentage général.

Cet ordre injuste ne fut pas plutôt connu que le mécontentement monta à son comble. Les habitants ne parlaient rien moins que de repousser l'injustice par les armes. La plupart de ces terrains étaient possédés même avant l'annexion des territoires au Canada en 1867. Qui défendra leurs droits ? Qui empêchera la ruine de leur colonie ? Deux délégués : le Père Leduc et M. B. Maloney. Le 27 janvier 1883, ils furent envoyés au gouvernement d'Ottawa pour plaider la cause des colons. En même temps une souscription était ouverte, et la population, malgré sa pauvreté réelle, versa généreusement une somme de six cents piastres, soit environ 3.000 francs, pour les frais du voyage. De leur côté, les gens du fort de la Saskatchewan, avaient également mandaté les deux représentants de Saint-Albert, qui arrivèrent dans la capitale le 15 mai 1883 (34).

Mgr Grandin appuya de toute son influence les réclamations des délégués, donnant tout pouvoir à son vicaire général qui déploierait dans cette affaire autant de souplesse que de fermeté tenace, et serait récompensé de ses efforts, par l'octroi de l'ar-

(34) A. Morice - Histoire, t. II, p. 353.

pentage spécial pour la colonie de Saint-Albert, qui ne devait plus être troublée.

Comme on le voit, le missionnaire, en dehors de sa tâche principale de prédicateur de l'Evangile, joue souvent un rôle social ou économique de grande importance. Et cela se comprend, car les peuples neufs qu'il instruit lui font confiance pour tout, aussi bien pour leur vie spirituelle, que pour leur existence matérielle. Il est leur défenseur-né contre les trafiquants sans scrupules, contre le zèle indiscret ou maladroit aussi, de certains fonctionnaires coloniaux qui tard venus dans les pays qu'ils ont à administrer, ne peuvent saisir de suite la mentalité des indigènes, ni leurs coutumes variées et compliquées souvent à souhait. Belle et noble tâche qui prouve qu'à la suite de la croix, peut s'avancer sans crainte, l'œuvre de la civilisation matérielle d'un peuple. — Entre temps, le P. Leduc, a acheté à Edmonton qui se transforme, un bloc ou carré de quatre rues pour un siège de mission avec chapelle. Il voyait juste, car le 30 novembre 1912, l'évêché de Saint-Albert devait être transféré dans cette nouvelle ville (35).

XII. — *LES NOCES D'ARGENT EPISCOPALES DE Mgr GRANDIN*

Nous sommes arrivés à l'année 1882, et voici bientôt 25 ans que Mgr Grandin, a reçu la consécration épiscopale. Le P. Leduc qui entoure son évêque d'une affection de fils pour un père, veut célébrer et marquer dignement cet anniversaire.

Dans une lettre du 25 août 1882 (36)), il annonce l'événement à ses amis du diocèse de Laval et sollicite leur concours. Sa confiance ne sera point déçue et l'évêque missionnaire recevra de France pour cette fête, des ornements pontificaux et de généreuses aumônes pour ses œuvres multiples et si pauvres. Le zélé vicaire général fera plus: il convoque les Missionnaires Oblats du Nord-Ouest canadien, pour la retraite annuelle qui se clôturera par la fête des noces d'argent de leur Père très aimé. Quarante pères ou frères seront présents. Le samedi 15 septembre 1882, dans la soirée, il les réunit dans la plus grande salle de l'Evêché de Saint-Albert. Il introduit alors Mgr Gran-

(35) A. Morice - Histoire, t. III, p. 39.
(36) Sem. Rel. de Laval, 28 octobre 1882, p. 24.

din qu'accompagne le R. P. Soulier (37), visiteur O.M.I. Le prélat, très ému en voyant ses religieux à genoux s'arrête, puis passant au milieu d'eux, les bénit avec une affection encore plus grande que de coutume, s'il est possible.

Dominant son émotion, lisons-nous dans la belle vie de Mgr Grandin, par le R. P. Jonquet (38), le Père Leduc lui offrit les vœux de tous, dans une délicate adresse:

Monseigneur et bien-aimé Père,

« Je ne cherche ni phrases, ni périodes, je vais droit au but avec mon cœur et le cœur de toute la communauté ici réunie. Gloire à Dieu, actions de grâces à son infinie bonté qui nous accorde de célébrer aujourd'hui le 25e anniversaire d'épiscopat de notre Pontife vénéré, de notre Evêque et Père bien-aimé.

« Oui, Monseigneur, celui qui sonde les reins et les cœurs promena un jour son regard divin sur ces vastes déserts où nous avons vécu. Là quelques rares Oblats de Marie-Immaculée se partageaient alors les fonctions sublimes d'un glorieux et pénible apostolat. Le regard de Dieu s'arrêta sur le plus humble de tous, et se reposa sur lui avec une complaisance pleine de miséricorde et d'amour. Le Tout-Puissant le marqua de son doigt pour recevoir la plénitude du sacerdoce, fonder une Eglise aujourd'hui pleine d'avenir et d'espérance et porter partout la bonne odeur de Jésus-Christ.

« Infirma mundi elegit Deus : Dieu a choisi l'humilité, la douceur, la bonté, la mansuétude, et puis il a opéré des prodiges : Prodiges de zèle, de dévouement, d'abnégation; prodiges de confiance et d'abandon sans bornes à sa divine Providence; prodiges de fondations nombreuses, de missions multipliées, d'œuvres religieuses sans nombre; rien n'a manqué à votre apostolat, à votre épiscopat, pendant cette période de 25 ans.

---

(37) T. R. P. SOULIER, né à Meyniac (Corrèze), le 27 mars 1826, fit ses études au Petit Séminaire de Servières, puis au Grand Séminaire de Tulle et son noviciat d'O. M. I. à Notre-Dame de l'Osier (Isère). Prêtre le 25 mai 1850; supérieur à Nancy, Autun, Angers. En 1863, il devient pro-directeur de l'association de la Sainte-Famille à Bordeaux; il est nommé, en 1867, assistant général du T. R. P. Fabre auquel il succédera comme 3e supérieur général des O. M. I. en 1893. Il est mort le 3 octobre 1897.

(38) R. P. Jonquet - Mgr Grandin, p. 365.

*** Noces d'argent de Mgr Vital-Justin Grandin, évêque de Saint-Albert, O. M. I., Le Mans, Monnoyer, 1884 in-8°, 68 p.

« Aujourd'hui un clergé nombreux, accouru de tous les points de votre immense diocèse, se presse autour de votre personne vénérée. Prêtres et frères, religieux Oblats de Marie-Immaculée, prêtre séculier, jeunes lévites et scolastiques, tous nous nous serrons auprès de vous, pour vous offrir nos cœurs et nos vœux, notre filiale, respectueuse et fraternelle affection, et nous vous disons tous: Ad multos annos!

Et après avoir salué le R. P. visiteur, le Père Leduc terminait ainsi:

« Cette fête est notre joie, notre gloire à nous: la gloire du Père rejaillit si bien sur les enfants! Mais ces enfants, qu'offrent-ils à leur Père dans ce jour à jamais béni que nous donne le Seigneur: « Haec dies quam fecit Dominus? »

« Nous vous offrons, Monseigneur, nos cœurs avec toute l'affection dont ils sont capables; nous mettons à vos pieds notre dévouement le plus complet à l'œuvre qui vous est confiée et qui est l'œuvre de Dieu par excellence, et nous vous remettons l'obole que nous avons pu recueillir de nos parents, de nos bienfaiteurs, de nos amis. »

C'est alors l'offrande des cadeaux venus d'Europe et la présentation des travaux exécutés par les frères convers oblats. — La fête qui comprenait grand'messe pontificale d'actions de grâces, visite des œuvres missionnaires, réceptions de toutes sortes, fut une joie pour tous ces bons ouvriers de l'Evangile. La part qu'y avait prise notre compatriote, comme organisateur, lui valut, sur la proposition du R. P. Lacombe (39), un vote unanime de remerciement par tous les missionnaires. Mais il ne voulut y souscrire, lisons-nous dans le compte rendu de cette fête, qu'à condition que tous les Pères et Frères en eussent leur part et que fussent applaudis les noms du P. Grandin, ceux de sa famille et qu'on n'oubliât point leurs si bonnes auxiliaires, les Sœurs Fidèles compagnes de Jésus.

Ces détails de simple histoire montrent combien fut belle et bienfaisante l'activité du R. P. Leduc. Ainsi que nous le disions au début de cette biographie, ses lettres, si exactement informées sont pour nous d'excellents jalons qui, bien que placés de loin en loin, sur le cours intense de sa vie, nous permettent cependant de la recomposer d'une manière aussi vivante que précise.

---

(39) Albert Lacombe, né à Saint-Sulpice (Montréal), le 28 février 1827. Prêtre le 13 juin 1849, à Saint-Hyacinthe; vicaire dans le diocèse de Montréal; profès O. M. I. le 28 septembre 1856; missionnaire incomparable et dont l'influence fut immense dans le Nord-Ouest canadien; mort après 60 ans de mission, le 12 décembre 1916, à Midnapore.

XIII. — *LE SOULEVEMENT DES METIS MASSACRE DE DEUX RELIGIEUX OBLATS*

Mais l'Evangile n'a jamais triomphé sans difficultés. Il a eu ses martyrs des premiers siècles, et dans tous les temps, il s'en est trouvé qui ont donné leur vie pour le défendre et le propager. Le moment est arrivé pour la jeune église canadienne du Nord-Ouest.

Vers la fin de 1884, un vif mécontentement se fait jour chez les métis de l'immense diocèse de Saint-Albert; ils se plaignent hautement et murmurent sans cesse contre le retard apporté par le gouvernement d'Ottawa dans la répartition des terres auxquelles ils ont droit en vertu de l'accord de 1883, pour l'arpentage. C'est en vain que les Pères Végreville, Moulin, Leduc, Fourmond, Le Goff essayent de leur faire entendre raison, leur demandent de patienter, et leur conseillent une démarche pacifique près des autorités fédérales; ils ne veulent rien admettre.

Soulevés par un homme de leur race, Louis Riel (40), l'ancien agitateur et chef de la révolte du Manitoba, en 1869, ils constituent un conseil provisoire de défense le 18 mars 1885 et attaquent les troupes canadiennes du major Crozier, près du lac aux Canards. C'est l'insurrection.

Une lettre du P. Leduc va nous donner un résumé très clair de cette triste affaire (41). « Des événements bien graves, écrit-il à un prêtre du diocèse de Laval, le 15 août 1885, sont venus bouleverser le pauvre diocèse de Saint-Albert et éprouver rudement nos missions. En mars dernier, une poignée de métis mécontents levaient l'étendard de la révolte et la guerre civile éclatait. Le chef des révoltés, un certain Riel, homme exalté et am-

---

(40) Louis RIEL, né à Fort-Garry, maintenant Saint-Boniface, le 2 octobre 1844, du métis Louis-Joseph Riel et de Julie Lagimodière, fille d'un canadien français et de la première femme blanche qui eut le courage de s'établir en 1807, dans ce qu'on appelait alors « la sauvagerie » de l'Ouest canadien. Il était le fils aîné du tribun de 1849, mort le 21 janvier 1864. Louis Riel avait fait ses études classiques à Montréal, en l'année 1858 et suivantes. Homme audacieux, ne manquant pas de courage et de valeur personnelle, il avait acquis une forte influence sur ses compatriotes, mais il gâta ses qualités par son orgueil d'homme civilisé de trop fraîche date. Le 25 décembre 1869, il s'était proclamé Président du gouvernement provisoire de la Terre de Rupert, lors de la révolte du Manitoba; amnistié après cette affaire, il soulevait à nouveau les métis en 1885, et le 18 mars, constituait un conseil provisoire de défense. Vaincu et emprisonné, il était jugé et condamné à mort. Il fut pendu dans la prison de Régina, le 16 novembre 1885.

(41) Sem. Rel. de Laval, 3 octobre 1885, p. 813.

bitieux, se mettait à la tête des insurgés, formait un gouvernement provisoire et appelait les sauvages à se soulever contre un gouvernement que Riel leur représentait habilement comme leur oppresseur. En un clin d'œil les tribus se révoltaient et la guerre commençait sur six ou sept différents points à la fois.

« Bientôt nous apprîmes par des transfuges que notre mission de Saint Antoine de Padoue, à Batoche, sur la branche sud de la Saskatchewan était au pouvoir des rebelles ; que quatre de nos Pères (Fourmond, Moulin, Touzé et Végreville) et cinq Sœurs Fidèles compagnes de Jésus étaient prisonniers ; que les missionnaires de Battleford avaient dû se réfugier dans le fort militaire de cette place.

« Hélas ! une nouvelle bien plus grave nous était bientôt communiquée. Une bande de sauvages, païens, massacraient deux de nos pères au lac Grenouille... Le bon Dieu ne nous avait point encore demandé le martyre du sang ; cette grâce insigne nous est accordée aujourd'hui : les RR. PP. Fafard (42) et Marchand (43), le premier, canadien, le second du diocèse de Rennes, sont tombés sous les balles des infidèles, qui, dans un accès de rage et de cruauté, ont mutilé les cadavres de leurs victimes et leur ont arraché le cœur pour le dévorer. Leur mission tout entière, église, presbytère, maison d'école, a été livrée aux flammes par les sauvages, au salut desquels ces chers martyrs se dévouaient corps et âme. Tous les deux ont versé leur sang le Vendredi-Saint après la messe des présanctifiés. L'office n'était pas fini que leurs bourreaux entraient armés dans l'église, s'emparaient de leurs victimes et les immolaient ensuite sans pitié à leur haine et à leur vengeance.

« Les Sœurs de charité du lac Labiche ont dû se réfugier sur une île au milieu du lac ; celle de l'île à la Crosse ont dû en faire autant et ces deux communautés ont passé bien des jours dans une agonie mentale impossible à dépeindre. Elles craignaient de devenir, comme plusieurs autres femmes blanches, les prisonnières et les victimes des sauvages.

---

(42) Léon Fafard, né à Saint-Cuthbert (diocèse de Montréal), le 8 juin 1850 ; profès o. m. i., le 29 juin 1874 ; prêtre à Saint-Albert, le 8 décembre 1875 ; missionnaire à Saint-Albert. Mort le 2 avril 1885 (Vendredi-Saint), tué d'une balle au cœur, par les sauvages du Gros Ours, chef des Cris de la prairie, près de l'église N.-D. du Bon-Conseil, au Lac aux Grenouilles.

(43) Félix Marchand, né à Châteaugiron (Ille-et-Vilaine), le 8 avril 1858 ; profès o. m. i., le 8 décembre 1882 ; Prêtre, septembre 1883 ; missionnaire au lac d'Oignon. Mort le 2 avril 1885, tué d'une balle à la tête, en même temps que le P. Fafard.

« La guerre a duré trois mois, sept de nos missions sont ou détruites de fond en comble ou ruinées en partie. Nous avons éprouvé une perte matérielle de plus de cent mille francs, et pourtant ce n'est pas là ce que nous déplorons le plus, ce n'est même pas la mort de nos bien-aimés martyrs, mais c'est l'apostasie momentanée d'une partie de nos métis chrétiens. Le chef de la révolte voyant qu'il ne pouvait avoir le support de l'autorité religieuse, s'est érigé en prophète, s'est arrogé une mission divine et a poussé la folie jusqu'à vouloir fonder une religion nouvelle. Il a nié la Trinité, la divinité de Jésus-Christ; la maternité divine de la Sainte Vierge, la présence réelle, etc... ; a rejeté le dimanche pour observer le samedi à la façon des Juifs, et entraîné avec lui un certain nombre de nos métis ignorants. — Aujourd'hui, le chef de l'insurrection est prisonnier, jugé et condamné. Il doit être pendu le 18 du mois prochain. Jusqu'à présent il persévère dans sa révolte contre l'Eglise et contre Dieu. Prions pour lui afin qu'il reconnaisse ses crimes et meure repentant, absout du mal qu'il a fait et des crimes dont il a été la cause et l'instigateur. Quarante de ses partisans sont dans les fers ; eux aussi vont être condamnés, quelques-uns à mort peut-être, d'autres aux travaux forcés et le reste à la prison. Tous, à l'exception d'un seul, ont abjuré leur erreur et sont revenus à la Foi catholique que, dans un moment de faiblesse ignorante, ils avaient abandonnée.

« Il y a quelques semaines seulement, Mgr Grandin et moi arrivions dans le district de Carlton, centre et foyer de la révolte. Que de désastres, que de ruines dont nous avons été les témoins oculaires ! Que de larmes Monseigneur a versées en voyant cette magnifique colonie naguère si pleine d'avenir et aujourd'hui ruinée et presque détruite. Des veuves, des orphelins nombreux n'ayant plus d'abris, à peine vêtus, sans pain, sans nourriture ; des métis vaincus, honteux de leur défaite et de leur apostasie momentanée, voilà le navrant spectacle qui nous était donné. Mardi dernier j'arrivais à Saint-Albert, Mgr Grandin venait d'en repartir pour aller prier et pleurer sur la tombe de nos chers martyrs.

« Veuillez prier et faire prier pour nous, bien cher abbé et ami ; priez pour les bourreaux de nos missionnaires, pour nos pauvres chrétiens abusés et trompés, pour nos néophytes, nos catéchumènes et nos infidèles.

« Votre tout dévoué et bien affectueux confrère et ami en J. M. J. »

H. Leduc, prêtre O.M.I.

Non seulement les missionnaires eurent à supporter les mauvais traitements, les pillages et les destructions des révoltés, mais ils furent encore victimes d'une odieuse et tenace calomnie. Colportée par quelques ministres protestants particulièrement malveillants, elle les accusait d'avoir eux-mêmes provoqué la rébellion de Riel. Une mise au point était nécessaire pour l'honneur des religieux O.M.I. Le P. Leduc s'en chargea et publia dans « le Mail », journal de Toronto, une lettre relatant les causes, le développement et les effets de la révolte. Ecrite avec vigueur et clarté, elle atteignit son but et lava les missionnaires de l'affreux soupçon que la jalousie avait fait peser sur eux. « Le Manitoba », autre journal canadien prit part à cette campagne de vérité en reproduisant dans son numéro du 25 juin 1885, le plaidoyer de notre compatriote qui obtenait ainsi un véritable succès près de l'opinion et des autorités fédérales du Canada (44).

L'insurrection était matée, les chefs punis et le calme revenu dans l'immense diocèse de Saint-Albert. Mais que de ruines à relever, d'œuvres à recommencer, de courages chez les métis chrétiens à réconforter ! Mgr Grandin s'y emploiera avec un zèle admirable, durant un long voyage de cinq mois. Le Père Leduc l'accompagnera au début, devra s'arrêter cinq ou six semaines, retenu par de cruels rhumatismes, puis le rejoindra en mai 1885. Ce ne sera que pour quelques jours seulement, car devant la détresse de ses missions, Mgr Grandin l'enverra, le 1er juin, à Winnipeg-Saint-Boniface, afin de chercher aide et protection près du gouvernement fédéral. Le messager de la misère sera assez heureux pour réussir dans sa mission et préparer l'arrivée prochaine de son chef, venu implorer, lui aussi, secours pour son diocèse et une miséricorde pour les coupables qu'il n'obtiendra pas entière, hélas ! (45)

XIV. — *LE CONCILE DE L'EGLISE DU NORD-OUEST A SAINT-BONIFACE*

Les années 1886 et 1887 furent employées par notre compatriote, dans les travaux d'évangélisation. Son évêque s'étant rendu à Rome en 1887, pour le Chapitre général des Oblats, il exerça durant son absence, la charge d'administrateur du diocèse.

---

(44) Missions des O. M. I., vol. XXIII, p. 434. - A. Morice, t. II, p. 380.
(45) Sem. Rel. de Laval, 15 mai 1886, p. 495.

En juillet 1889, il le rejoignit à Saint-Boniface, où devait se tenir le premier Concile provincial de l'Eglise du Nord-Ouest canadien (46). Evénement bien significatif qu'une telle réunion dans un pays où, 80 ans auparavant, il n'y avait pas un seul prêtre! Les cinq évêques qui y prenaient part, étaient tous Oblats de Marie-Immaculée: Mgr Taché (47), archevêque de Saint-Boniface; Mgr Grandin, évêque de Saint-Albert; Mgr Durieu (48), coadjuteur de Mgr d'Herbomez (49), Mgr Faraud, vicaire apostolique d'Athabaska-Mackensie; Mgr Clut (50), auxiliaire de Mgr Faraud.

---

(46) Sem. Rel. de Laval, 14 septembre 1889, p. 781.

(47) Mgr Alexandre-Antonin TACHÉ, né à Fraserville, en aval de Québec, sur la rive droite du Saint-Laurent, le 23 juillet 1823. Descendant de Joliette, le découvreur du Mississipi et arrière-neveu de Varennes de la Vérandrye, l'explorateur du N.-O. canadien, de 1731 à 1745, il fit ses études classiques et philosophiques au Collège de Saint-Hyacinthe, puis entra au Grand Séminaire de Montréal le 1er septembre 1841. Voyant les Oblats de Marie Immaculée arrivés à Québec, il demande à entrer dans leur congrégation, fait son noviciat à Longueil en 1844 puis n'étant encore que diacre, il part pour le Nord-Ouest canadien, à la Rivière-Rouge, le 31 août 1845, avec le P. Aubert, premier missionnaire. Le 12 octobre 1845, il y était ordonné prêtre et faisait, le lendemain, sa profession d'Oblat. Elu évêque d'Arath. et coadjuteur de Mgr Provencher, évêque de Saint-Boniface, le 24 juin 1850, il était consacré en France dans la cathédrale de Viviers, par Mgr de Mazenod, le 23 novembre 1851. En 1853, il succédait à Mgr Provencher, démissionnaire qui mourra en 1855. L'évêché de Saint-Boniface ayant été élevé au rang de Métropole, en 1871, Mgr Taché en devint le premier titulaire; il y est mort le 22 juin 1894.

(48) Mgr Pierre-Paul DURIEU, né à Saint-Pol de Mons près du Puy (Haute-Loire), le 4 décembre 1830. Profès O. M. I. le 1er novembre 1849; prêtre le 11 mars 1854, affecté aux missions du Pacifique, le 12 décembre 1859. Préconisé évêque titulaire de Marcopolis et coadjuteur de Mgr d'Herbomez, évêque de New-Westminster, (Colombie Britannique), en juin 1875, il fut sacré le 24 octobre 1875. Le 2 septembre 1880, il succédait à Mgr d'Herbomez sur le siège de New-Westminster, où il mourut le 1er juin 1899.

(49) Mgr Louis-Joseph D'HERBOMEZ, né à Brillon, Cambrai (Nord), le 17 janvier 1822. Profès O. M. I., le 21 novembre 1848; prêtre par Mgr de Mazenod, le 14 octobre 1849. Elu évêque titulaire de Milétopolis et vicaire apostolique de la Colombie Britannique (Amérique du Nord), le 22 décembre 1863 et sacré le 9 octobre 1864; fit son entrée dans sa résidence de New-Westminster, le 16 octobre 1864. Il avait été sacré par Mgr Blanchet, archevêque d'Orégon-City, assisté de Mgr Demers et du Père Léon Fouquet d'Argentré, O. M. I. Mgr d'Herbomez est mort à New-Westminster, le 3 juin 1890.

(50) Mgr Isidore CLUT, né à Saint-Rambert-sur-Rhône (Drôme), le 11 février 1832. N'étant encore que sous-diacre, il fut envoyé dans les missions glaciales du Nord-Ouest. Profès O. M. I. le 8 décembre 1854, il fut ordonné prêtre à Saint-Boniface, par Mgr Taché, le 20 décembre

Quel chemin parcouru de 1845 à 1886 ! Il n'y avait, en 1845, dans toute la région du Nord-Ouest qu'un évêque, six prêtres, desservant cinq résidences, trois écoles fréquentées par 120 enfants ; en 1886, on comptait 6 évêques, 127 prêtres, 178 églises, 132 écoles fréquentées par 4.618 enfants. Les énormes sacrifices des missionnaires n'avaient donc pas été inféconds.

XV. — *LE PÈRE LEDUC PROPOSÉ COMME ÉVÊQUE*

Entre temps, le R. P. Leduc, grand constructeur d'églises, voyait ses travaux récompensés par une manifestation cordiale et reconnaissante de la part de ses fidèles de Calgary. Ce fut le dimanche 8 décembre 1889. Pour la première fois, les missionnaires oblats purent célébrer la messe dans la nouvelle église Sainte-Marie, qu'ils venaient de bâtir, à Calgary, au prix de sacrifices de toutes sortes. C'était aussi le 25e anniversaire de la première messe du P. Leduc et les catholiques en profitèrent pour organiser une belle et touchante manifestation. Jamais encore la jeune ville de Calgary n'avait eu une fête religieuse aussi solennelle. Au dîner qui fut généreusement offert au P. Leduc, un brave canadien chanta une poésie composée par lui en l'honneur du missionnaire. C'était le témoignage de cœurs reconnaissants pour les bienfaits de toutes sortes que leur avaient apporté les hérauts de l'Evangile (51).

Un des vœux du Concile de Saint-Boniface avait été la division du diocèse de Saint-Albert, que Mgr Grandin réclamait depuis longtemps, en raison de son immensité et de sa colonisation intensive. Il fut approuvé par Rome qui détacha la partie Est du diocèse de Saint-Albert, et l'érigea au vicariat apostolique de la Saskatchewan.

Restait à nommer le nouveau vicaire apostolique. Les religieux missionnaires furent priés de choisir parmi eux trois candidats et de donner sur leur liste le premier rang à celui qu'ils croyaient le plus digne et le plus apte à remplir ces hautes fonctions. A l'unanimité ils désignèrent comme premier candidat, le R. P. Alphonse Leduc. Le métropolitain de Saint-Boniface, Mgr Taché, approuvant leur délibération, la transmit au

---

1857. Auxiliaire du P. Faraud, au lac Athabaska, le 7 octobre 1858 ; visiteur des Indiens, il était élu évêque d'Arindèle, le 3 janvier 1866 (bulles blanches du 3 août 1864), comme auxiliaire de Mgr Faraud, qui le sacra à la mission de la Nativité, le 15 août 1867. Mort à la mission Saint-Bernard du Petit lac des Esclaves, le 31 juillet 1903.

(51) Sem. Rel. 5 avril 1890, p. 409.

Supérieur Général des Oblats de Marie le T. R. P. Fabre, le 21 octobre 1890, lui demandant, s'il le jugeait à propos, de la faire parvenir telle quelle à la Congrégation de la Propagande à Rome.

Cette proposition ne fut pas agréée par l'administration centrale de la Congrégation des O. M. I. et cela pour des raisons qui ne pouvaient que rehausser le mérite du sujet qui en était l'objet. En cette circonstance, on subit à Paris l'influence du propre évêque du R. P. Leduc, Mgr Grandin, qui ne pouvait se faire à l'idée d'être privé des services de celui qu'il regardait avec raison, comme son bras droit; sans compter que la santé de notre compatriote missionnaire, alors fortement ébranlée par des crises périodiques de rhumatismes inflammatoires, ne paraissait pas devoir donner de garanties suffisantes en face de la tâche considérable qui allait incomber au vicaire apostolique de la Saskatchewan (52).

Le R. P. Albert Pascal (53) fut donc désigné par Léon XIII, comme chef du nouveau vicariat et nommé le 4 juin 1891, évêque de Mosinopolis, in partibus infidelium.

Même ainsi démembré, le diocèse de Saint-Albert restait encore plus grand que la France. Il fallut l'organiser; remanier certains postes et fournir au nouveau vicariat, sujets, archives, renseignements divers. Le P. Leduc, auxiliaire dévoué et averti de Mgr Grandin, exerça, une fois de plus, ses talents d'habile administrateur et d'organisateur plein de ressources.

Cependant ce travail était peu de choses, en comparaison de la lutte qui allait bientôt s'instaurer autour des écoles des missionnaires. Celle-ci apparaissait déjà en ces années 1890 et 1891. L'évêque mis au courant par son vicaire général, redou-

---

(52) A. Morice. - Histoire., t. III, p. 34-36.

(53) Mgr Albert PASCAL, né à Saint-Genest-de-Beauzon (Ardèche), le 3 août 1848. N'étant que tonsuré, il quitta le Grand Séminaire de Viviers en 1870 pour suivre Mgr Clut au Canada. Afin de terminer ses études, il resta à Montréal, où il fut ordonné prêtre par Mgr Fabre, le 1er novembre 1873. Il avait fait sa profession d'O. M. I. à Lachine, le 27 septembre 1873. Affecté à la mission de la Nativité, en juillet 1874, il fut missionnaire à N.-D. des Sept-Douleurs, de 1875 à 1881; puis directeur à la Nativité, en 1882. Préconisé évêque de Mosinopolis et vicaire apostolique de la Saskatchewan le 4 juin 1891, il fut sacré à Viviers, par Mgr Bonnet, le 29 juin 1891. Le 16 décembre 1907 le vicariat de la Saskatchewan était érigé en diocèse sous le nom de Prince-Albert, avec Mgr Pascal comme titulaire. Il est mort en France, le 12 juillet 1920, et a été inhumé à Aix-en-Provence.

tant l'épreuve tâchait de l'éviter par ses lettres et ses avertissements au gouvernement fédéral.

Par ailleurs, Mgr Grandin souffrait depuis novembre 1890, de la douloureuse maladie de la pierre. Les traitements en mission, n'avaient pu le soulager. Il résolut donc, sur les instances de ses missionnaires et de ses supérieurs, de gagner la France. La mort du T. R. P. Fabre, supérieur général des O.M.I., survenant sur ces entrefaites et nécessitant la réunion du chapitre général pour l'élection de son successeur, mit fin à ses hésitations.

XVI. — *VOYAGE EN FRANCE ET A ROME*

Accompagné du P. Leduc et de son neveu le P. Henri Grandin (54), l'évêque de Saint-Albert quitta son diocèse le 19 janvier 1893. Les soins reçus à Paris lui procurèrent sinon la guérison complète, du moins une grande amélioration. Il participa alors à Rome, avec son vicaire général, à l'élection du R. P. Soulier, comme supérieur général et fut reçu d'une manière touchante par Sa Sainteté Léon XIII (55).

Mgr Grandin prolongea son séjour en France jusqu'en avril 1894, afin d'achever sa guérison et de pouvoir quêter pour ses missions. Quant au Père Leduc, après cinq mois d'absence, il regagnait Saint-Albert, heureux d'avoir revu la France. Mais laissons-le nous raconter son voyage, il est vraiment bon chroniqueur et l'on aura plaisir à le lire (56).

L.J.C. et M.I. Saint-Albert (Alberta — Canada).
1er décembre 1893.

Mon bien cher Monsieur le curé et ami (57),

Ils sont déjà loin les deux beaux jours que j'ai passés chez vous, au milieu de votre bon peuple, de vos bons chrétiens de

---

(54) Henri GRANDIN, né à Sillé-le-Guillaume (Sarthe), le 19 mai 1853. Fit ses études à Précigné, puis au Grand Séminaire du Mans. Neveu de Mgr Grandin, il partit avec lui, en 1874, pour l'Alberta-Saskatchewan; profès O. M. I. à Lachine, le 27 mai 1875; prêtre à Saint-Albert, le 30 juillet 1875. Fut longtemps provincial O. M. I., à Saint-Albert. Il est mort à Paris, le 16 février 1923.

(55) Sem. Rel. de Laval, 10 juin 1893, p. 547.

(56) Sem. Rel. de Laval, 20 janvier 1894, p. 234.

(57) François-André FLÉCHAIS, né à Astillé (La Mayenne) le 7 septembre 1836. Prêtre le 20 février 1864; vicaire à Saint-Denis-d'Anjou le 21 mai 1864, où il resta pendant 22 ans. Curé de Courbeveille, le 2 décembre 1886, il y est mort le 12 juin 1899.

Courbeveille. Combien j'aime à repasser dans ma mémoire les moindres circonstances de la si cordiale, si intime hospitalité que vous m'avez donnée! Dites bien à vos excellents paroissiens que je ne les oublie point, que je me recommande et moi et nos chères missions à leurs bonnes et ferventes prières. Qu'ils combattent toujours le bon combat et ils attireront de plus en plus sur eux et sur tous ceux qui leur sont chers, les bénédictions du bon Dieu. Un souvenir spécial à votre cher vicaire et au bon Frère.

Il y a aujourd'hui cinq mois je disais de nouveau adieu à la France. Embarqué au Havre le 1er juillet, j'arrivais à Saint-Albert le 4 du mois d'août suivant. La traversée a été excellente, temps calme, à part une petite tempête en vue de la terre d'Amérique, point ou très peu de mal de mer. En somme, je ne pouvais espérer mieux. Puis, emporté par la vapeur, j'ai traversé tout le continent américain dans sa plus grande largeur. Le 1er septembre j'arrivais au pied des Montagnes-Rocheuses et, quatre jours plus tard, j'embrassais à Saint-Albert mes vieux compagnons de missions. Combien j'étais heureux de revoir ces bons Pères, ces bons Frères, si dévoués ! A combien de questions j'avais à répondre! — Avez-vous été dans ma famille? Avez-vous vu mon père, ma mère, mes frères, mes sœurs? Combien j'étais heureux alors d'avoir consacré une partie de mon temps pour aller visiter les parents de nos chers missionnaires qui ne les reverront jamais ici-bas! — Les deux dimanches suivants, au lieu de sermon, je racontais à nos chers chrétiens mon voyage dans la Ville Eternelle. Avec quelle religieuse attention ils écoutèrent alors le récit de mes pèlerinages au tombeau des Apôtres, à la prison Mamertine, à Saint-Pierre-aux-Liens, à la « Sancta Scala », etc., etc. Mais, combien fut profonde leur émotion lorsque je leur donnai en détail toutes les circonstances de l'audience privée que daigna nous accorder le Souverain Pontife, à Mgr Grandin et à ses missionnaires, les paroles d'encouragement, les sages avis, les bénédictions qu'il leur donnait! — Le saint jour de la Toussaint, à l'issue de la grand'-messe, j'avais le bonheur de donner à ce bon peuple la bénédiction Papale avec indulgence plénière. Anglais, Irlandais, Canadiens, Français, Métis et Sauvages, se pressaient au pied des saints autels et recevaient, avec une joie bien légitime, cette faveur de Léon XIII.

Depuis mon retour j'ai déjà fait plusieurs longs voyages et parcouru près de 4.000 kilomètres pour le bien de nos chères missions. Demain je vais de nouveau me mettre en route pour le nord du diocèse. Ici, il me faut dire adieu au chemin de fer

qui n'a pas encore pénétré plus avant dans la direction que je vais prendre. Il va me falloir voyager à petites journées, en traîneau d'hiver, glissant péniblement et surtout bien froidement sur la neige. Notre rigoureux hiver est commencé depuis longtemps déjà et aujourd'hui même, le thermomètre descendait au-dessous de 40 degrés centigrades. C'est vous dire que nos lacs nos fleuves et nos rivières sont gelés à une profondeur telle qu'ils pourraient porter des armées tout entières. Et nous avons encore pour quatre grands mois de cet hiver devant nous ! — Je pars pour aller visiter quatre missions sauvages; c'est un voyage de quatre semaines environ ; je tâcherai d'être de retour pour le jour de l'an. Je tiens à faire ce voyage avant le retour de notre saint évêque, Mgr Grandin, afin qu'à son arrivée, je puisse lui rendre un compte exact de cette partie de son vaste diocèse.

Il y a quelques jours, je visitais une autre mission sauvage aux environs de Saint-Albert. Le missionnaire de ces chers Indiens, le R. P. Perrault, O.M.I., me présenta cinq catéchumènes que j'eus le bonheur de baptiser et de recevoir dans le vrai bercail de Jésus-Christ. Ces pauvres sauvages avaient été trompés par les ministres protestants; éclairés de la lumière du véritable évangile, touchés du zèle, du dévouement et de la charité du prêtre catholique, ils abjuraient l'hérésie pour embrasser la foi catholique.

Avant de finir, bien cher ami, j'oserai vous prier d'être mon intermédiaire auprès de nos anciens condisciples. Dites bien à tous et à chacun, combien j'ai été heureux de les revoir, de les embrasser, de nous réunir tous au sanctuaire de Pontmain. Merci à tous de leur affection: nous sommes le cours de la « Charité fraternelle », je l'ai bien senti de nouveau et j'ai été heureux de le proclamer à Pontmain, sous le regard de Marie, de Notre-Dame de l'Espérance.

Bonne et heureuse année. Priez bien pour moi et croyez-moi toujours, votre très affectionné condisciple et ami.

H. Leduc, O. M. I.

C'est donc avec conscience que notre vénéré compatriote exerce sa charge d'administrateur du diocèse de Saint-Albert. Il est si uni à son évêque, si dévoué aussi qu'il veut pouvoir lui rendre compte exactement de la vie de son immense diocèse. Soins vigilants d'un fils pour les biens du père de famille : habileté professionnelle de l'économe fidèle vis-à-vis de son maître, tels sont les titres du P. Leduc, à la reconnaissance de ses

frères en religion, et à ce souvenir très large que nous lui consacrons dans cette galerie des « Prêtres et religieux originaires d'Evron. »

XVII. — *LE RETOUR DE Mgr GRANDIN*

Notre compatriote sera heureux de revoir son évêque et il racontera son retour, au frère du prélat, le bon Chanoine Grandin (58) dans une lettre envoyée de Saint-Albert et datée du 19 avril 1894 (59).

Vénéré et bien cher Monsieur le Chanoine,

« Mgr Grandin est enfin de retour. Mardi dernier, de bonne heure, toute notre population était sur pied et se réunissait joyeuse autour de la cathédrale et de l'Evêché pour souhaiter la bienvenue à son saint évêque. La cathédrale était parfaitement décorée ; les bannières, les oriflammes et les drapeaux français canadiens, anglais, flottaient partout à l'Evêché, au couvent, sur les humbles maisons de nos chrétiens, comme sur l'arc de triomphe élevé à l'entrée de la ville naissante de Saint-Albert. Une longue avenue bordée de sapins aboutissait à la résidence épiscopale. Bientôt une nombreuse cavalcade s'organise : Canadiens-Français, Irlandais, Ecossais, Métis, Cris, etc... s'élancent sur leurs coursiers et partent au galop pour aller rencontrer Sa Grandeur à une distance de 6 ou 7 kilomètres. Nombre de voitures de toutes formes et de toutes dimensions les suivent. La fanfare de l'école, nos enfants sauvages armés de tambours, grosse-caisse, cymbales, cornets, flûtes « et omnia genera musicorum », tous entassés dans un immense véhicule, partent aussi au-devant de leur Père et de leur Pasteur. Dès qu'ils l'aperçoivent, ils entonnent au son de tous leurs instruments l'hymne national « Vive la Canadienne ».

« Mais le cortège arrive sur la colline opposée, en vue de la Cathédrale, de l'Evêché et du couvent ; aussitôt les cloches sonnent leurs plus joyeuses volées, le clergé descend la colline opposée et se hâte à son tour au devant de son Evêque bien-aimé.

---

(58) Jean-Louis Grandin, né à Saint-Pierre-sur-Orthe (La Mayenne), le 2 février 1821. Ordonné prêtre, le 17 juin 1848, vicaire à Saint-Loup-du-Gast, de 1848 à 1859 ; curé de Grenoux, de 1859 à 1866 ; de Martigné de 1866 à 1883 ; chanoine titulaire de Laval, le 15 février 1883, nommé par Mgr le Hardy-du-Marais. Fut un insigne bienfaiteur des missions oblates du Nord-Ouest Canadien. Il est mort à Laval, le 16 avril 1901.

(59) Sem. Rel. de Laval, 19 mai 1894, p. 505.

Monseigneur revêt les ornements pontificaux, prend place sous le dais et gravit, en bénissant la foule, la pente escarpée qui le conduit à son église. Vous pensez bien que je suis à mon poste. J'ai revêtu la chape; les deux vétérans de nos missionnaires, deux autres Manceaux, les RR. PP. Végreville et Rémas, en dalmatiques, sont avec moi sur le seuil de la Cathédrale où je présente l'encens à Sa Grandeur, pendant que les Pères et Frères de ce district continuent avec une visible et douce émotion le chant de l'action de grâces, le Te Deum, qu'ils interrompent un moment, car le chœur vient d'entonner la belle antienne si bien appropriée à la circonstance: « sacerdos et pontifex »... Sa Grandeur ne retient plus ses larmes, elle pleure de joie et de bonheur en traversant la nef de Saint-Albert et se prosterne aux pieds de Notre-Seigneur où elle prie avec piété et ferveur pendant qu'on achève l'hymne de la reconnaissance.

« Monseigneur va alors s'asseoir à son trône, et du pied de l'autel j'ai le bonheur de lui souhaiter la bienvenue au nom de tous ses missionnaires, Pères, Frères et Sœurs de charité. Tous, pendant son absence, j'ai le plaisir de le dire bien haut, ont fait noblement leur devoir; tous se sont dévoués sans mesure pour faire prospérer l'œuvre de Dieu; tous ont fidèlement agi d'après la douce, forte et pieuse impulsion donnée par le premier Pasteur lors de son départ pour l'Europe. Trois Canadiens et trois Irlandais députés à cet effet par la population toute catholique de Saint-Albert viennent auprès du trône présenter à Sa Grandeur, dans leurs langues respectives, leurs vœux et souhaits de bienvenue. Ils disent leur respect, leur vénération, leur filiale affection et protestent avec une généreuse énergie de leur union avec leur Evêque et leur clergé pour combattre toujours les ennemis de nos écoles et de nos libertés religieuses et nationales. Monseigneur remercie en termes émus, bénit avec bonheur et tous nous nous prosternons au pied de l'autel pour le salut solennel du Saint-Sacrement... » Et après avoir raconté la fête donnée par les enfants des écoles, le P. Leduc, termine sa lettre par des paroles de reconnaissance pour les bienfaiteurs des Missions de Saint-Albert.

« Veuillez dire à M. Hélie (60), mon condisciple et ami, que

---

(60) Félix-René-Pierre Hélie, né à la Roë (La Mayenne), le 1er juin 1841. Prêtre, le 24 septembre 1864. Successivement professeur au collège de Château-Gotier; vicaire à Saint-Aignan-sur-Roë, à Saint Clément de Craon, à la Cathédrale de Laval, puis curé d'Avénières, chanoine titulaire de Laval et curé-archiprêtre de la Cathédrale ; démissionnaire de sa charge de curé, pour raisons de santé en 1897 ; mort à Laval, le 9 septembre 1903.

je le remercie encore, lui et tous les confrères de mon cours, de tout ce qu'ils ont fait pour moi l'année dernière pendant mon séjour en France.

« Adieu, vénéré et bien cher Monsieur le Chanoine. A vous aussi mille fois merci de tout ce que vous avez fait, de ce que vous faites pour ce cher diocèse de Saint-Albert. Je me recommande à vos bonnes prières. Tous les Pères et Frères Oblats de Marie-Immaculée de ces missions s'unissent à moi pour vous dire toute notre reconnaissance et notre respectueuse affection. »

H. LEDUC, prêtre.

XVIII. — *LES EMIGRANTS DE TOUTES RACES, DE TOUTES LANGUES, ARRIVENT*

Les joies bienfaisantes aident à supporter les soucis partout et toujours et chez tous les hommes... Le travail d'évangélisation, intense et varié, se poursuit donc, non sans difficultés, dans les immenses contrées du Nord-Ouest canadien ; c'est qu'à cette époque, 1895, les émigrants européens y arrivent nombreux, en quête d'une fortune qu'ils trouveront bien moins que les aventures ! Accueillis charitablement par les missionnaires oblats, ils seront souvent heureux de les avoir comme conseillers dans leurs entreprises et ils leur demanderont le secours de leur ministère. Ce sera un nouvel aspect de l'apostolat missionnaire dans ces pays neufs en pleine transformation. Tâche délicate certes, car parmi ces nouveaux arrivants tout ne sera pas parfait et aux yeux des indigènes, le discrédit ou la mauvaise conduite de ces émigrants pourraient bien amoindrir l'action civilisatrice de leurs missionnaires. Le Père Leduc à la fois témoin et ouvrier de ces transformations matérielles et morales, nous en fait un tableau précis et intéressant, dans une lettre d'octobre 1895 (61) :

...« Le vaste diocèse de Saint-Albert, ouvert depuis trois ans seulement, par la voie ferrée, à la colonisation et à la civilisation, écrit-il, voit ses besoins grandir et se multiplier chaque année, à cause du grand nombre d'émigrants qui nous arrivent un peu de tous les pays du monde. Autour de la ville de Saint-Albert seulement, se trouvent plusieurs centaines de Belges, Flamands et Wallons ; ce n'est qu'une fois ou deux par an que Monseigneur peut procurer aux Flamands, à cause du petit

(61) Sem. Rel. de Laval, 19 octobre 1895, p. 25.

nombre de Pères flamands et à cause des distances considérables et presque infranchissables qui les séparent de nous, les secours fortifiants de la religion, par le ministère d'un prêtre parlant cette langue. Je pourrais en dire autant de plusieurs autres postes du diocèse de Saint-Albert. Chaque année, il nous faut grouper ces émigrants, les aider à former une nouvelle mission, une nouvelle paroisse, leur bâtir église, presbytère et école, car pour la plupart, ils ont besoin de toutes leurs petites ressources pour s'établir eux-mêmes. Ces chapelles, ces églises nouvelles sont nécessairement, au début surtout, d'une extrême pauvreté, pour ne pas dire d'une excessive misère. C'est ainsi que, dans les six premiers mois qui viennent de s'écouler, nous avons jeté les fondements de trois futures et belles missions ou paroisses; et là, mon Dieu, que de besoins! Notre-Seigneur ne dédaigne pas de venir habiter la pauvre hutte, la grande cabane qui ne diffère de celle du sauvage et de ses missionnaires que par ses dimensions plus vastes. C'est là que viennent prier avec piété nos nouveaux mais fervents chrétiens; c'est là, comme ils disent dans leur naïf langage, qu'ils viennent recevoir la « bonne médecine du bon Dieu qui rend le cœur fort », la sainte Eucharistie. Dans ces pauvres chapelles, on est à peu près à l'abri de la neige, de la pluie et de la rigueur des grands froids.

«A la fête de l'Immaculée-Conception, je bénissais une de ces nouvelles églises. En fait d'ornement, je n'y trouvais qu'une vieille chasuble, servant pour toutes les couleurs, pour tous les jours et pour toutes les fêtes. Nous nous trouvions ce jour-là trois missionnaires réunis pour la solennité; tous les trois, nous dûmes nous servir du même amict et du même purificatoire pour la raison bien simple qu'il n'y en avait pas d'autres. Le Père, chargé de desservir ce poste, n'avait pour richesse qu'une chapelle portative, aujourd'hui bien détériorée par le temps, par l'usage et les voyages. Votre envoi va nous permettre de remédier au mal et de fournir à ce missionnaire et à sa mission naissante une partie du moins du nécessaire.

« Vous trouvez dans ces détails, je le sais, vous et les personnes dévouées qui nous secourent, une première récompense de votre charité en même temps qu'un encouragement pour votre œuvre. Quelle plus douce joie et quel plus noble but que de faire régner partout le Dieu de l'Eucharistie!

« Lorsque j'arrivais ici, le 13 du mois d'août 1867, il n'y avait dans toute cette immense partie du Canada que huit prêtres Oblats de Marie-Immaculée et cinq missions établies. Depuis, ce cher diocèse de Saint-Albert a si bien prospéré, qu'il a

été divisé et que de lui est sorti le beau vicariat apostolique actuel de Saskatchewan, confié aussi à un évêque Oblat, Mgr Pascal.

« Au lieu de huit Pères et de cinq missions seulement, nous avons donc aujourd'hui deux évêques, soixante-dix à soixante-quinze missionnaires, de cinquante à soixante missions, de soixante à soixante-dix écoles et quatre communautés de religieuses, Sœurs de Charité ou enseignantes. A qui devons-nous ce résultat si consolant ? A la bénédiction du bon Dieu, à la protection de notre Mère Immaculée sans doute, mais ensuite nous le devons à la charité généreuse de la Propagation de la Foi et de la Sainte-Enfance, à la charité aussi de ces Associations de missions ou Œuvres apostoliques, qui sont venues et, comme vous, viennent à notre secours et nous aident si puissamment de leurs aumônes et de leurs ferventes prières. Oui, la prière, la prière fervente et persévérante avec l'aumône, deux choses que vous savez si bien pratiquer, voilà le secret de la bénédiction que le bon Dieu a bien voulu répandre sur nos œuvres.

« Encore une fois, merci ! au nom du vénérable Mgr Grandin, qui vous bénit du fond du cœur, et au nom de tous les missionnaires de Saint-Albert.

« Votre bien dévoué et reconnaissant en Jésus et Marie-Immaculée. »

H. Leduc, O.M.I., vic. gén.

XIX. — *LA PARABOLE DU SEMEUR*

« Exiit qui seminat seminare »,
« Le semeur sortit pour semer ».
(Luc, VIII, 5).

Le semeur de la parabole évangélique se retrouve dans tous les temps et dans tous les pays, chez ces missionnaires qui parcourent le monde à la conquête des âmes. Ils ne se lassent pas de prêcher et d'enseigner, d'encourager et de reprendre, comme aussi de construire églises, écoles, hôpitaux ou orphelinats. Pas plus que leur grand modèle, l'apôtre Saint Paul le premier et le plus puissant de tous les missionnaires, ils ne redoutent les périls venus de la force des éléments ou de la méchanceté des hommes, car s'ils ne sont que des soldats d'un jour dans une armée qui passe depuis près de vingt siècles, ils savent que son Chef, leur Chef par conséquent, a vaincu le monde et qu'Il leur fera partager sa gloire comme récompense de leur vaillance et

de leur fidélité à le servir. C'est cette idée que souligne le R. P. Leduc, dans une lettre qu'il adressait en janvier 1896, à M. l'abbé Fléchais, curé de Courbeveille (62).

...« Mgr Grandin, notre cher et saint évêque va bien, et le bon Dieu le conservera sans doute longtemps encore à notre affection. Toujours il nous donne l'exemple du zèle le plus pur et du dévouement le plus absolu.

« Nos missions se développent et se multiplient, mais hélas! le nombre des ouvriers reste stationnaire. Les jeunes missionnaires qui, de temps à autre, nous arrivent de différents pays, suffisent à peine pour remplacer ceux que l'âge, la maladie ou les infirmités mettent hors de combat, ou bien que la mort nous ravit.

« Dans le cours de l'année qui vient de finir, j'ai cru moi-même que ma dernière heure allait sonner. Je ne m'en affligeais pas trop, mais comme j'étais bien loin encore d'avoir mérité le ciel, Dieu n'a pas voulu me prendre ; il a laissé miséricordieusement sur terre l'arbre infructueux, afin de voir s'il produirait enfin autre chose que des feuilles stériles... Si pourtant il ne s'agissait que de courir pour acquérir des mérites, j'en aurais en abondance, car je ne reste guère en repos ; mais vous connaissez le proverbe : pierre qui roule n'amasse pas mousse... ! Dans nos missions du Nord-Ouest, il faut marcher, courir sans cesse de tous les côtés, d'une extrémité à l'autre de cet immense diocèse et tâcher de faire face au moins aux plus pressants besoins. Il nous faut, par la bonne volonté et l'énergie, suppléer au nombre. Malgré tout, nous devons chaque année établir de nouveaux centres d'action, multiplier nos stations et donner à tant de chrétiens dispersés dans ces territoires, la possibilité d'entendre la messe de temps en temps, de se confesser et de satisfaire au devoir pascal. Il nous arrive encore, cependant, de rencontrer beaucoup de catholiques de toutes les nations d'Europe et même du monde, qui ont passé plusieurs années sans voir un prêtre...

« Venit inimicus ejus et superseminavit zizania in medio tritici et abiit »... (Matt. XIII, 25).

« Son ennemi vint et sema de l'ivraie au milieu du blé et s'en alla ».

Et le narrateur raconte alors une page douloureuse pour la jeune église de Saint-Albert.

---

(62) Sem. Rel. de Laval, 25 janvier 1896, p. 238.

« Nous sommes de plus en plus débordés par les ministres protestants qui font irruption de tous côtés, soutenus par les sociétés bibliques et par l'or de l'Angleterre ; ils pullulent dans ce pays, depuis qu'il est ouvert à la civilisation et que les voies ferrées le traversent de l'Atlantique au Pacifique, et des Etats-Unis jusqu'à 12 kilomètres de Saint-Albert. Si encore nous n'avions qu'une secte à combattre ! Mais non, les innombrables sectes protestantes, divisées entre elles, s'unissent contre nous et travaillent de concert à combattre le catholicisme.

« Dans des villages nouveaux, bâtis sur le parcours du chemin de fer depuis deux ou trois ans tout au plus, et n'ayant que deux cents ou trois cents habitants, il n'est pas rare de voir trois ou quatre églises différentes, parfois cinq ou six. On y rencontre presque toujours un temple Anglican, un temple Presbytérien, un troisième Baptiste, un quatrième Méthodiste, etc... auxquels bien souvent il faut joindre l'étrange et bizarre Armée du salut. Je dis étrange et bizarre, car quoi de plus étrange que de voir des jeunes gens et des jeunes filles, en uniforme militaire, drapeau en tête, parcourir les rues au son du tambourin et de criardes cymbales, en chantant de prétendus cantiques qui ne sont au fond qu'une profanation du saint nom de Jésus et de son précieux sang ? Quoi de plus bizarre que d'entendre un capitaine féminin faire un sermon au coin des rues ou à la porte d'un hôtel plus ou moins mal famé !

« Quoiqu'il en soit des efforts combinés de l'enfer contre la vraie foi, le catholicisme fait des progrès bien consolants, et le règne de Jésus-Christ s'étend et se consolide. Nos farouches Pieds-Noirs eux-mêmes, pendant de si longues années, insensibles au dévouement, à la charité sans bornes de leurs bons missionnaires, montrent maintenant une véritable tendance à recevoir la lumière de l'Evangile. Leur église est plus fréquentée les dimanches et les jours de fêtes ; les mariages chrétiens sont plus nombreux, et les infidèles demandent le baptême pour leurs enfants. Plusieurs, dès qu'un enfant leur est né, avertissent le Père de le baptiser au plus vite, « parce que, disent ces pauvres gens, si le ministre anglais se présentait avant toi, nous n'aurions pas le courage de le refuser ». D'instinct, ils voient donc où est la vérité ; d'eux-mêmes, ils viendraient à nous si l'hérésie ne les achetait et ne spéculait sur leur misère aussi bien que sur la pauvreté des missionnaires catholiques eux-mêmes.

« Le croiriez-vous ? outre l'hérésie et le paganisme, il nous faut combattre comme vous la « Franc-Maçonnerie ». Ici, comme en Europe, cette armée de Satan veut détruire nos écoles, se

défaire de nos religieuses enseignantes, et établir des écoles athées, matérialistes, tolérant tout au plus une couche de vernis protestant.

« Sur la recommandation des évêques de la province, j'ai écrit une brochure d'une centaine de pages pour dénoncer devant la puissance du Canada tout entière, les agissements et la sourde persécution du « Conseil de l'Instruction Publique » (franc-maçon), dans nos territoires du Nord-Ouest. Cette brochure s'imprime en ce moment à Montréal et l'intention de Mgr Langevin (63), archevêque de Saint-Boniface, est qu'elle soit distribuée aux membres du Sénat et de la Chambre des Communes, à Ottawa, à l'ouverture du Parlement, afin d'éclairer l'opinion publique et d'amener nos législateurs à mettre un frein aux agissements de nos tyranneaux francs-maçons. Priez pour le succès de ce dessein : Exurgat Deus et dissipentur inimici ejus. » Agréez, etc.

H. LEDUC, O.M.I.

XX. — *LA LUTTE DES CATHOLIQUES POUR LEURS ECOLES*

La brochure annoncée fut publiée à Montréal en 1896, à la fois en français et en anglais et sous ce titre : « Hostilité démasquée » (Hostility unmasked). Elle mettait au jour les visées savantes et les artifices trompeurs et spécieux de l'ordonnance

---

(63) Mgr Louis-Philippe-Adélard LANGEVIN, né à Saint-Isidore-de-la-Prairie (Montréal), le 23 août 1855 était fils du notaire François-Théophile Langevin et de Marie Racicot, dont le frère fut longtemps vicaire général de l'archevêque de Montreal. Les Racicot appartiennent à une famille du pays de Laval, représentée au Canada depuis le XVIIe siècle; elle est probablement originaire du pays d'Evron où le nom est connu en 1576.

L'abbé Langevin fit ses études au Séminaire de Montréal, puis entré chez les Oblats de Marie, émit sa profession le 25 juillet 1882, et reçut le sacerdoce le 30 juillet 1882. Successivement missionnaire à Saint-Pierre-de-Montréal, puis dans la région du Manitoba, il fut ensuite professeur à l'université d'Ottawa et enfin supérieur du Grand séminaire d'Ottawa. Elu archevêque de Saint-Boniface, le 16 décembre 1894, succédant à Mgr Taché, il fut sacré dans sa cathédrale le 19 mars 1895, par Mgr Fabre, archevêque de Montréal, assisté de Mgr Duhamel, archevêque d'Ottawa et Mgr Grandin, évêque de Saint-Albert, en présence des évêques de Trois-Rivières, Nicolet, Valleyfield et Ogensburg, du coadjuteur de Saint-Hyacinthe et de l'abbé mitré d'Oka. Mgr Langevin est mort à Saint-Boniface, le 15 juin 1915. Sa vie a été écrite par le R. P. Morice, O. M. I.

de 1892, qui plaçait dans des mains non-catholiques le contrôle absolu et la direction des écoles catholiques et supprimait en fait le « Bureau d'Education du Nord-Ouest Canadien ». Cet organisme créé en 1884, modifié en 1885, à nouveau changé en 1888, se composait à cette dernière date de huit membres, dont 5 protestants et 3 catholiques: l'honorable Juge Charles B.-Rouleau, le R. P. Leduc et M. A.-E. Forget (64).

Les catholiquesc n'avaient donc plus leur liberté d'action pour l'enseignement de la jeunesse. C'était une violation de l'acte constitutionnel qui en 1870, annexant au Canada les Territoires du Nord-Ouest, garantissait l'usage officiel de leur langue et le maintien des écoles séparées.

« Monseigneur Grandin, écrit le R. P. Jonquet, suivait ce mouvement d'un œil attentif et avec un cœur rempli de tristes pressentiments. Il semblait plutôt né pour conclure des traités que pour livrer des batailles. Ce n'était pas une nature âpre et belliqueuse mais si sa charité était invincible dans la forme, il prétendait bien ne jamais faire capituler sa conscience devant les ennemis de sa foi ».

C'est sous son inspiration que le P. Leduc avait écrit sa vigoureuse et forte brochure, faisant éclater au grand jour, l'injustice dont étaient victimes les catholiques. A cette généreuse campagne qui provoqua la loi scolaire de 1901, plus libérale que l'ordonnance de 1892, Mgr Grandin sacrifia sa paix, sa santé, ses forces. Son vicaire général lui-même, victime des soucis les plus amers causés par cette longue lutte au service de l'enfance, tomba gravement malade à Saint-Albert, ainsi que nous l'apprend une lettre de Sœur Grandin, religieuse de la Charité de Montréal, en date du 10 septembre 1896 (65) :« Le R. P. Leduc, que Monseigneur avait chargé de défendre ses écoles, a été très gravement souffrant; ce bon Père est un vrai batailleur; il faut compter aussi avec lui; ses paroles et ses écrits avaient une haute portée et produisaient d'excellents résultats. Dans quelques jours la maladie l'a conduit aux portes de la mort. A la nouvelle de ce malheur, Monseigneur, pouvant à peine marcher et déjà condamné à garder le repos, se met en route malgré les missionnaires et les religieuses qui étaient auprès de lui; il arrive avec une peine inouïe auprès du cher P. Leduc qu'il trouve mourant. Le pauvre évêque se met à pleurer: « Administrez-moi au plus vite, Monseigneur, dit l'agonisant, vous pleu-

---

(64) A. Morice. - Histoire, t. II, p. 367; t. III, p. 52.
(65) Sem. Rel. de Laval, 10 octobre 1896, p. 831.

rerez demain ; le temps presse ». Le bon Dieu a rendu la santé à ce digne missionnaire qui aujourd'hui lutte et combat plus que jamais ».

Cette santé il saura l'employer au service des âmes, car s'il reste plus souvent, désormais, près de Mgr Grandin que les infirmités accablent de plus en plus, il s'efforce aussi en aidant ses confrères et les remplaçant au besoin, de continuer sa vie de missionnaire errant d'autrefois. Son affectueux dévouement entourera de prévenances délicates, les dernières années de l'évêque de Saint-Albert. On sent le fils aimant, le compatriote attentif quand il écrit le 24 janvier 1897 (66) : « Sa Grandeur souffre toujours beaucoup et je ne conçois pas comment le prélat peut travailler chaque jour comme il fait à sa correspondance et aux affaires de son diocèse. Il est toujours admirable de résignation, de patience et d'humilité. Il ne soupire qu'après la nomination de son coadjuteur, que nous attendons de jour en jour... »

Ce coadjuteur, Mgr Legal, O.M.I. (67), nommé le 13 mai 1897, appréciera les services de toutes sortes du Père Leduc et quand il succèdera à Mgr Grandin, il lui continuera la charge de vicaire général du diocèse.

---

(66) Sem. Rel. de Laval, 20 février 1897, p. 295.

(67) Mgr Emile-Joseph LEGAL, né à Saint-Jean-de-Boiseau (Loire-Inférieure), le 7 octobre 1849, fit de brillantes études aux séminaires de Nantes et les couronna par une licence en mathématiques. Ordonné prêtre le 29 juin 1874, il fut nommé professeur de mathématiques dans un collège du diocèse où il resta quatre ans. Entré au noviciat des Oblats de Marie à Nancy, en août 1878, il partit pour le Canada en 1880 et fit profession au noviciat de Lachine, en face la réserve iroquoise de Caughnawaga, le 24 septembre de la même année. Il exerça le ministère à Plattsburg, au bord du Lac Champlain, près de Montréal et se perfectionna en Anglais. Il gagna Saint-Albert, au printemps 1881, faisant en 100 jours, un voyage qui se fait maintenant en trois jours 1/2 de chemin de fer, et fut affecté à la mission des Pieds-Noirs, au sud de Calgary, au pied des Montagnes Rocheuses. Préconisé évêque de Pogla, le 29 mars 1897, il fut sacré le 17 juin 1897, dans la cathédrale de Saint-Albert, par Mgr Grandin dont il devenait le coadjuteur, puis en 1902, le successeur. Le siège épiscopal de Saint-Albert ayant été transféré par Pie X, le 30 novembre 1912, dans la ville plus importante d'Edmonton, Mgr Legal en devint le premier archevêque. Il y est mort le 10 mars 1920.

XXI. — *COMPAGNON FIDELE DE Mgr GRANDIN*

Compagnon fidèle de l'évêque de Saint-Albert, notre bon compatriote l'assistera jusqu'au terme de son existence terrestre, et sa disparition sera pour lui une épreuve douloureuse qui le frappa durement. C'est tout ému que le 5 février 1902, il écrit à son supérieur général : « J'ai eu, hier, la triste consolation de donner le saint viatique et l'Extrême-Onction à notre vénérable, tant aimé et si pieux Mgr Grandin. Avec quelle foi et quel amour il a reçu ces grâces si précieuses ! Avec quelle piété il a fait profession de foi et renouvelé ses vœux de religieux Oblat de Marie-Immaculée ! Avec quelle humilité, il nous a demandé pardon de ses négligences et des peines qu'il croit nous avoir faites ! Avec quel empressement il nous a bénis et a offert le sacrifice de sa vie pour son clergé, son diocèse et la conversion des pécheurs !

« Monseigneur est bien mal, sa vie est en danger. Mais prions, prions beaucoup pour lui, et supplions le Cœur de Jésus, par le Cœur de Marie, de le conserver encore longtemps à notre filiale et fraternelle affection, au bien des âmes, de la Congrégation des O.M.I. et des chers diocèse et mission de Saint-Albert. » (68)

Mgr Grandin entrait dans une longue agonie qui devait durer quatre mois. Ce vétéran des missions, doyen de l'épiscopat canadien, fut soigné avec amour par ses frères en religion et quand il mourut le 2 juin 1902, ce fut un deuil pour tous et spécialement pour son compatriote et ami de longue date, le R. P. Leduc. En tant que vicaire général il fut chargé de veiller à l'ordonnance des funérailles. De concert avec Mgr Legal, il fit creuser une fosse dans la vieille cathédrale en planches de Saint-Albert, pour y déposer le corps du vénéré défunt. Elle se trouvait sous la chaire que le Pontife avait occupée si souvent. Mais quand en 1906, la cathédrale en bois que notre compatriote avait élevée en 1872, dut faire place à une nouvelle, en pierres, Mgr Emile-J. Legal, procéda à la translation des restes de son saint prédécesseur.

Le R. P. Leduc, témoin de ce transfert en fit le récit suivant dans « Les Missions Catholiques » d'avril 1906. « Le 19 mars dernier, écrivait-il, le cercueil était mis à jour. Après quatre années écoulées, sous six pieds de terre, dans une fosse où l'eau s'était infiltrée, en quel état allions-nous contempler encore une

---

(68) Sem. Rel. de Laval, 19 avril 1902, p. 421.

fois ici-bas, les traits jadis si doux et si sympathiques du vénéré défunt ? La crainte et l'horreur naturelle d'une entière décomposition se mêlaient à l'espoir que nous entretenions dans nos cœurs et nos désirs. Nous constations bientôt que, si la mort avait fait son œuvre, ses ravages, néanmoins, semblaient ne se faire qu'à regret. Pas d'odeur de décomposition proprement dite, mais une odeur de moisissure assez prononcée provenant de l'humidité de la tombe. On pouvait très bien reconnaître les traits du saint évêque. Le bas de la figure était bien le même, mais le haut du visage, le nez et le front étaient boursouflés et d'une teinte rougeâtre telle qu'on aurait dit que le sang y affluait, comme dans une personne vivante. Les yeux étaient plus enfoncés dans leurs orbites. Ses vêtements pontificaux, étole, tunicelles violettes, avaient conservé toute la fraîcheur de leur couleur. La mitre blanche seule avait pris une teinte noirâtre.

« Le cercueil resta exposé toute la journé du lendemain.

« Le 21, à 10 heures, le service solennel fut célébré pontificalement par Mgr Legal. Le R. P. Lacombe, vicaire général, adressa la parole à la nombreuse et sympathique assistance et, dominant son émotion, prononça quelques mots du cœur à la mémoire du regretté pontife qui avait été son ami et qui avait su si éminemment conquérir, par son aménité, sa bonté et ses grandes vertus, l'estime, l'affection et la vénération de tous. Après l'absoute, le nouveau tombeau construit en arrière du maître-autel, fut béni par le digne successeur du vénéré défunt, et à 2 heures de l'après-midi, le cercueil fut pieusement déposé et le tombeau solennellement scellé. Puisse ce tombeau être ouvert un jour, quand un des successeurs de Pierre glorifiera le premier évêque de Saint-Albert, que nos chrétiens appellent encore aujourd'hui le bon, l'humble, l'aimable et saint Mgr Grandin. » (69)

Le vœu du P. Leduc devait être réalisé 30 ans après cette cérémonie, puisque le Pape Pie XI, signait le décret d'introduction de la cause du serviteur de Dieu, Mgr Grandin, le 24 février 1937. (70)

---

(69) Sem. Rel. de Laval, 4 août 1906, p. 685.

(70) Décret d'introduction de la cause du serviteur de Dieu, Vital-Justin GRANDIN, des O. M. I., évêque de Saint-Albert. Le procès informatif a été instruit en 1930 au diocèse d'Edmonton, avec procès rogatoires dans le vicariat apostolique de Grouard et dans les diocèses de Calgary, de Paris, de Prince-Albert et du Mans. Le procès de nonculte s'est terminé favorablement, de même que le procès sur les écrits sanctionné par le décret du 20 novembre 1935. Procès pour l'introduction

XXII. — *LES SŒURS DE N.-D. D'EVRON S'ETABLISSENT AU CANADA*

Nous avons dit que le successeur du premier évêque de St-Albert apprécia justement les conseils et services de notre compatriote. Il fut bien payé de cette longue et pleine confiance. Toujours en quête de progrès pour ses missions, le P. Leduc n'est pas seulement un constructeur, ou un administrateur, il est aussi un recruteur actif et intelligent. Les stations d'évangélisation se fondaient nombreuses, les anciennes se transformaient dans ces villes qui naissaient comme des champignons dans le Nord-Ouest canadien, il fallait du personnel religieux pour les écoles, orphelinats ou hôpitaux. Le P. Leduc avait souvent sollicité les Congrégations françaises de femmes de venir dépenser leur zèle au service de ces peuples neufs éveillés à la civilisation chrétienne. La Supérieure générale des Sœurs de la Charité de Notre-Dame d'Evron (71), alertée dans ce sens, lui ayant fait part de son dessein de faire des fondations au Canada, il lui répond par une lettre qui sonne joyeusement le bonheur du missionnaire recruteur d'ouvriers pour le champ du Père de famille (72).

« Combien je suis heureux, écrit-il, de voir les bonnes Sœurs d'Evron venir s'établir dans le diocèse de Saint-Albert.

---

de la cause : congrégation ordinaire, le 23 février 1937 ; le Saint-Père a signé la Commission d'introduction le lendemain. Le postulateur est le postulateur général des Oblats, P. Ferdinand Thiry ; le cardinal Granito di Belmonte était le ponent.

(71) Révérende Mère Marie-Françoise Cousin, née au Pas (La Mayenne), le 6 octobre 1844; compatriote de la R. M. Marie Mailay, restauratrice de la Congrégation, après la Révolution. Fut après sa profession envoyée comme maîtresse de classe à Quelaines. Elle quitta cet emploi en 1870, pour venir enseigner au pensionnat de la Communauté d'Evron. De décembre 1870 à avril 1871, elle est au service des blessés et varioleux, à l'hôpital du Mans. Le 10 août 1871, elle était nommée sous-secrétaire de la Congrégation, puis le 25 juillet 1877 devenait visitatrice des 311 écoles que comptait alors la Congrégation. Première assistante le 4 août 1886, elle était élue Supérieure Générale, le 21 avril 1901, succédant à l'inoubliable et grande religieuse que fut la R. M. Anaïs Coupris, qui avait gouverné l'institut du 25 juillet 1877 à sa mort, le 17 mars 1901, avec une sagesse reconnue de tous. La R. M. Cousin est morte à Evron, le 29 juillet 1913.

(72) R. P. Baffie, o. m. i. — Aperçu historique sur la Congrégation des Sœurs de la Charité de N.-D. d'Evron (p. 295). Mayenne, Lechevrel, 1920, in-8° ill. de 426 pages.

*** La Congrégation des Sœurs de la Charité de Notre-Dame d'Evron, (p. 324). Paris, Orphelins d'Auteuil, 1933, in-8° ill. de 356 pages.

Evron ! Evron ! c'est là que je suis né, que j'ai été baptisé, que j'ai fait ma Première Communion, que j'ai été confirmé ! C'est dans le cimetière d'Evron que reposent les corps de mes chers défunts.

« En 1860, j'entrais au noviciat des O.M.I. et en 1864, je recevais mon obédience pour les missions du N.-O. canadien. Parti de Boulogne à la fin du mois d'août, je débarquais à Québec à la fin de septembre, un mois ! De Montréal à la Rivière-Rouge, aujourd'hui Winnipeg et St-Boniface, encore un mois complet de voyage, partie en chemin de fer, partie en bateau, partie en charrettes ! Enfin de là à Saint-Albert, 70 jours à travers les prairies et les déserts de l'Ouest ; en tout, plus de 4 mois pour le trajet que vous allez faire en 15 ou 16 jours.

« Nous étions alors en dehors de toute civilisation et nous ne recevions la malle qu'une seule fois par année. Le pays était alors un immense désert, habité par des sauvages à la vie nomade et par quelques métis. Pas une seule ville, pas même un village proprement dit. Les changements opérés depuis, sont vraiment prodigieux ; des villes surgissent de tous côtés et des chemins de fer sillonnent maintenant notre Nord-Ouest.

« Au point de vue religieux, les progrès sont aussi merveilleux. Dans ce qui forme aujourd'hui le diocèse de Saint-Albert, nous n'étions que cinq Pères Oblats ; quand je suis arrivé, nous avions 4 missions et 8 Sœurs de Charité, dites Sœurs Grises de Montréal. Aujourd'hui, nous sommes une centaine de prêtres, Oblats, Prémontrés, Chanoines Réguliers, Franciscains, prêtres séculiers, etc. Nous avons près de 300 religieuses et il y a de la place pour bien d'autres encore ! Que n'êtes-vous venues dix ans plus tôt !

« En 1879, je visitais la Communauté d'Evron avec Mgr Grandin ; en 1893, je donnais une conférence à vos bonnes Sœurs. Si vous étiez venues dans ce temps-là, vous pourriez avoir aujourd'hui de nombreux établissements bien prospères dans l'Alberta. Mais il vaut mieux tard que jamais et dans quelques années vous aurez vous aussi, grandi et prospéré dans notre cher Nord-Ouest canadien, dans ce cher diocèse de Saint-Albert où j'ai passé plus de 42 ans de ma vie...

« Je me fais vieux ; j'ai tout à l'heure 67 ans accomplis ; je suis bien usé et cassé, mais ce ne sera pas pour moi une petite consolation de voir, avant de mourir, les Sœurs d'Evron à Saint-Albert. Ce sont les premières religieuses que j'ai vues et connues, et quand j'étais enfant, je croyais qu'il n'y en avait pas d'autres... »

Le P. Leduc emploiera toutes ses ressources ct multipliera son activité pour faciliter l'installation des Religieuses d'Evron. Celles-ci, parties de Paris le 24 février 1909, puis de Liverpool, accomplissaient de grand cœur ce voyage vers l'inconnu. Débarquées le 4 mars à Halifax, passant à Montréal, elles arrivèrent, après avoir traversé les immenses plaines du Nord-Ouest, le 14 mars, à Calgary. « Le froid était intense, lisons-nous dans la relation manuscrite des Sœurs d'Evron au Canada, la neige couvrait le sol que le verglas faisait dangereux. Que la France était loin ! Mais voilà qu'un monsieur de haute taille, enveloppé d'un gros pardessus de fourrure, et la tête protégée par un casque également de fourrure, fait arrêter la voiture, ouvre vivement la portière et leur jette les notes d'un joyeuse bienvenue dans la langue de la mère-patrie. C'était le P. Leduc, accouru d'Edmonton pour apporter à ses compatriotes d'Evron, les hommages de Mgr Legal, et le premier salut du diocèse de Saint-Albert. En sa compagnie, elles prirent le lendemain la route d'Edmonton où les attendait Mgr Legal, chez ses frères en religion, les Pères Oblats de Marie-Immaculée... »

Pendant quinze jours, le P. Leduc, fut le guide prévenant et le conseiller averti de la caravane évronnaise, dans ses démarches près des autorités religieuses et civiles. Il l'aida à fixer son choix sur Trochu, puis lui communiqua, à son retour à Evron, les dernières indications nécessaires pour le voyage des huit premières religieuses destinées à cette fondation (73).

« Depuis votre départ, leur écrit-il, j'ai été presque tout le temps en voyage, visitant des localités que je n'avais pas revues depuis plusieurs années. J'ai été surpris moi-même des changements opérés. J'ai vu de nouveaux centres déjà considérables où il vous faudra avant longtemps établir des missions, des écoles, des couvents, des hôpitaux. Quand vous aurez ici des sujets sachant bien l'anglais, avec diplôme de capacité et d'école normale, dans nos provinces de l'Ouest, vous ne manquerez pas de places où multiplier vos œuvres et vos établissements.

« La fondation de Trochu ne sera certainement pour vous que le commencement d'une série de fondations plus importantes. Depuis votre passage chez nous, non seulement de nouvelles églises ont été ouvertes au culte dans le diocèse de Saint-Albert, mais sur les frontières même du diocèse, un nouveau vicariat apostolique et un nouveau diocèse régulier vont être incessamment érigés. Revenez dans quelques années, et vous verrez avec

---

(73) R. P. BAFFIÉ. — Aperçu historique..., p. 305, 306.

bonheur combien vos chères Filles auront déjà poussé de profondes racines dans notre sol canadien ».

En présence d'un avenir aussi riche d'espérance, nul regret et nulle hésitation n'étaient plus possibles. La Supérieure générale l'écrivait au P. Leduc, en lui annonçant que le départ des Sœurs missionnaires était prévu pour le 30 juillet, et lui demandant de vouloir bien être leur guide à leur arrivée dans le diocèse de Saint-Albert.

Cette lettre avait pris depuis deux jours le chemin du Canada, quand parvint à Evron une double correspondance de Mgr Legal et du Père Leduc, qui remettait en question l'opportunité d'une fondation à Trochu, car on venait d'apprendre que probablement la ligne de chemin de fer ne passerait pas par la petite ville. Le vicaire général lui-même, ordinairement peu facile à émouvoir, se montrait perplexe dans la circonstance :

« Comme le chemin de fer ne doit pas passer à Trochu, écrivait-il au chanoine Lemanceau (74) et que la plus proche station sera probablement à une distance d'environ six milles, serait-il prudent pour vous de bâtir un vaste hôpital à Trochu ? Et cet hôpital aurait-il chance de succès ? Je vous avoue avec peine que, pour ma part, je ne le crois pas... »

La situation est nette, claire, sinon brillante et le P. Leduc n'est pas homme à esquiver les difficultés, comme nous l'avons déjà vu. Toutefois, il n'est pas à bout de ressources et après avoir étudié l'affaire de Trochu, suggère un autre projet qu'il estime tout à fait réalisable: «... Vous pourriez parfaitement, continue-t-il, avoir ce que nous appelons ici un « Cottage Hospital », c'est-à-dire une jolie maison de moindre dimension, où vous recevriez une dizaine de malades. Vous pourriez également avoir un petit pensionnat pour les jeunes filles, pensionnat libre, c'est-à-dire, n'étant pas sous le contrôle du gouvernement, n'exigeant pas, par conséquent, des maîtresses diplômées dans l'Alberta, et se soutenant par le prix de la pension. De plus, avec une Sœur ayant ses diplômes dans l'Alberta, vous pourriez avoir l'école du district à Trochu, et cette Sœur institutrice recevrait du district scolaire un salaire annuel variant de 500 à 700 piastres ».

---

(74) Jean-Baptiste-Marie-Alphonse-Charles LEMANCEAU, né à Châtelain (La Mayenne), le 10 mai 1841 ; prêtre le 10 juin 1865 ; successivement régent à la Psallette de Laval, vicaire à Saint-Martin-de-Mayenne, le 14 août 1865; 2e aumônier à la Maison-Mère des Sœurs d'Evron, le 13 juin 1872; 1er aumônier le 21 juillet 1883; chanoine honoraire le 7 août 1887, mort à Evron, le 8 juin 1916.

Avec un grand esprit de foi et d'abandon à la divine Providence, la vénérable Supérieure générale accepte le sage conseil du vicaire général et maintient son projet d'installation à Trochu. C'était le 16 juin 1909.

Sans tarder davantage, sept religieuses, sous la direction de Sœur Marie-Louise Recton (75), quittaient Evron, le 29 juillet, arrivaient à Montréal le 6 août, y restaient six jours pour se reposer et atteignaient Trochu le 16 août, accueillies par le R. P. Leduc, qui avait été l'initiateur et le bon ouvrier de l'entreprise nouvelle.

XXIII. — *A VEGREVILLE*

Toujours actif et désireux du bien des missions dans le diocèse de Saint-Albert, notre dévoué compatriote travaille à l'établissement des Sœurs d'Evron à Végreville. Il a choisi cette petite ville de 3.000 âmes, parce qu'elle perpétuait le souvenir, les travaux apostoliques, les privations et les vertus d'un des premiers missionnaires du Nord-Ouest canadien, le Père Végreville, Oblat de Marie-Immaculée, son compatriote, dont nous parlerons à la fin de cette étude. Là, les Religieuses d'Evron firent construire un hôpital qui fut inauguré sous le vocable de Saint-Joseph, le 6 octobre 1910 (76).

Cérémonie brillante devant Mgr Legal, le Lieutenant-Gouverneur de l'Alberta, les Pères Lacombe et Leduc, le Maire de la ville, Dr Goodwin, le député Holden, le R. P. Bernier, curé, huit médecins et de nombreuses personnalités. L'évêque de Saint-Albert célébra la sainte messe dans la nouvelle chapelle ; après quoi eut lieu la visite de l'hôpital qui se termina par les

---

(75) Sœur Marie-Louise-Julienne RECTON, née à Aron (La Mayenne), le 9 décembre 1876. Ayant fait de bonnes études à l'école des Sœurs d'Aron, elle entra ensuite au pensionnat Saint-Etienne à Laval. Le 27 avril 1895, elle est admise au noviciat des Sœurs d'Evron. Après une année au Pensionnat de Notre-Dame de la Couture au Mans, elle est envoyée comme maîtresse de musique et de dessin à Sillé-le-Guillaume, puis en 1901 passe à « l'Ave Maria » de la Chapelle-au-Riboul. En 1905 est à la maison de Filey en Angleterre. En février 1909, elle servit d'interprète à la R. M. Cousin lors de son voyage d'exploration au Canada. Désignée pour y fonder une maison, elle quitte Evron avec sept religieuses, le 29 juillet 1909, et arrive à Trochu le 16 août. La Province canadienne des Sœurs d'Evron ayant été érigée le 9 décembre 1912, sœur Recton en devient supérieure le 25 janvier 1913. Elle fonde Bonnyville en 1919 et Tisdale en 1925 ; elle est morte à Trochu, le samedi 22 août 1930. C'était un beau caractère de religieuse.

(76) « Le Courrier de l'Ouest » (journal canadien) du 7 octobre 1910.

chants du « God Save the King » et de l'hymne « O Canada ». Dans l'après-midi, au cours de l'assemblée médicale présidée par le Lieutenant-Gouverneur qui exprima sa bienveillance pour les œuvres catholiques, le Père Leduc fit avec beaucoup de talent et d'esprit l'historique des Religieuses de la Charité d'Evron et de l'œuvre qu'elles accomplissent en France, depuis près de trois siècles. Rappelant le nom dont s'honore la ville de Végreville, il fit remarquer que si son cher compatriote n'était jamais venu dans la vallée qui porte son nom depuis 1894, il méritait cependant bien cette gloire humaine, signe de reconnaissance des colons pour ses 51 ans d'apostolat dévoué dans l'Ouest-Canadien.

Ainsi donc dans tous les domaines où les missionnaires exercent leur activité, on voit qu'ils font à la fois, œuvre chrétienne et civilisatrice. L'ombre de la croix, en effet, n'a jamais été que bienfaisante là où elle a pu s'étendre.

Qu'était au début du XIX[e] siècle, le Nord-Ouest Canadien que Voltaire appelait si dédaigneusement « quelques arpents de neige », comme pour excuser le honteux traité de Paris, du 10 février 1763, qui le cédait, avec le pays entier, à l'Angleterre ? Assurément une contrée immense, mystérieuse parce que jamais encore explorée, mais pas impénétrable et qui ne demandait qu'à s'ouvrir et à être mise en valeur. L'avenir devait se charger de le prouver surabondamment.

Sans parler du Canada, véritable pays de race et de caractère français, découvert et sanctifié par des explorateurs et des missionnaires de notre nation, les vastes régions de l'Ouest ne devaient manifester leurs richesses naturelles qu'à la suite de leur évangélisation. L'abbé Provencher y arriva en 1816, comme vicaire général envoyé par le seul évêque que comptait alors le Canada, Mgr Plessis, de Québec. Deux ans après, il était nommé vicaire apostolique de la Rivière Rouge ; en 1844, avec le même titre, il recevait la charge du territoire du Nord-Ouest, et enfin le 4 juin 1847 était élu évêque de Saint-Boniface, alors érigé en siège épiscopal. Jugeant la tâche de conquête de l'ouest, trop lourde pour les prêtres séculiers pas assez nombreux, Mgr Provencher (77) appelle les Oblats de Marie-Immaculée. Ceux-ci

---

(77) Mgr Provencher, né à Nicolet (Bas-Canada) le 12 février 1787 ; ordonné prêtre le 21 décembre 1811 ; vicaire dans une paroisse de Québec ; curé de Sainte-Claire près Montréal en 1814 ; curé de Kamouraska en 1816 ; vicaire général de Mgr Plessis, évêque de Québec, et missionnaire à la Rivière-Rouge (fort Garry, aujourd'hui Winnipeg) le 29 avril 1818. Evêque de Juliopolis en 1820 ; vicaire apostolique du Nord-Ouest en 1844 ; élu premier évêque du siège de Saint-Boniface le 4 juin 1847 ; il y est mort le 7 juin 1853. (Moriee — I. p. 322.)

qui avaient missionné dans le diocèse de Montréal en 1844, arrivent le 25 août 1845, envoyés par leur fondateur le Saint Mgr de Mazenod (78). Et depuis ils n'ont cessé d'occuper ces lointaines missions qu'ils ont faites si propères. Mgr Taché, coadjuteur de Mgr Provencher, venu en Europe pour être sacré à Viviers par Mgr de Mazenod, le 23 novembre 1851, emmènera en 1852, les Pères Végreville et Rémas du Mans, le P. Grollier (79) de Montpellier et l'abbé Lacombe, vicaire dans le diocèse de Montréal. Puis d'autres partiront, d'autres encore, pour être fidèles à la mission d'évangéliser les pauvres.

Depuis 1867, dans le Nord-Ouest, le Père Leduc a participé et bien à cette œuvre, la première de toutes. Son activité pleine de zèle s'est étendue partout dans ce diocèse de Saint-Albert qu'il avait vu fonder, grandir, être divisé pour le bien des âmes. S'il a vieilli dans sa rude tâche, il reste toujours jeune d'esprit et de cœur.

---

(78) Mgr Charles-Joseph-Eugène DE MAZENOD, né à Aix-en-Provence le 1er août 1782 ; ordonné prêtre le 21 décembre 1811 par Mgr de Mandolx, évêque d'Amiens, allié de sa famille. Vécut en exil à Venise, Naples, Palerme, de 1791 au 11 octobre 1802. Entre au Séminaire de Saint-Sulpice à Paris en octobre 1808, reçoit le diaconat en juin 1810 et la prêtrise en 1811. Exerce son ministère à Aix, où il donne avec grand succès, en langue provençale, les conférences du Carême de 1813. — Le 25 janvier 1816, fonde les O. M. I. avec le R. P. Tempier et missionne en Provence jusqu'en 1823. — Promu évêque d'Icosie par Grégoire XVI, il est sacré à Rome par le cardinal Odescalchi (1786-1841), le 14 octobre 1832, et devient évêque de Marseille le 24 décembre 1837, succédant à son oncle Mgr Fortuné de Mazenod. — Il est mort à Marseille le 21 mai 1861.

(79) Pierre-Henri GROLLIER, né à Montpellier le 30 mars 1826 ; Profès O. M. I. ; prêtre le 29 juin 1851, par Mgr de Mazenod, arrive en 1852 à la mission de la Nativité, au lac Athabaska, pour seconder le P. Faraud. En 1853, il connaît le montagnais et fonde la mission de N.-D. des Sept-Douleurs à Fond-du-Lac (Athabaska), qu'il laissera en 1858 pour le Grand lac des Esclaves où il établit la mission de Saint-Joseph, le 22 juillet 1858. Il est également le fondateur des missions du Saint et Immaculé Cœur de Marie à la Grande-Ile, du Sacré-Cœur au fort Simpson, de Sainte-Thérèse au fort Normann (13 août 1859). Le 31 août 1859 il est à Good-Hope et le 2 septembre célèbre la sainte messe au Cercle polaire où il crée la mission de Notre-Dame de Bonne-Espérance. Le 14 septembre 1860, il réconcilie les Loucheux et les Esquimaux au fort Mac-Pherson, près l'Océan Glacial. Le P. Grollier, apôtre de feu, surnommé le François-Xavier des glaces, va mourir à 38 ans, à Good-Hope, prononçant le 29 mai 1864, lors de la bénédiction de la Croix de la mission, ces belles paroles : « Je meurs content, ô Jésus, maintenant que j'ai vu votre étendard élevé aux extrémités de la terre ». Il rendait le dernier soupir, le samedi 4 juin 1864.

XXIV. — *RENCONTRE DU FRERE ET DE LA SŒUR A EVRON*

En 1910, une grande joie lui est accordée, il revient en Europe visiter son cher pays d'Evron qu'il aima toujours. Nous eûmes alors le plaisir de rencontrer notre vénéré compatriote, étant bien loin, toutefois, de penser qu'un jour notre plume tracerait la biographie de ce bon missionnaire que nous voyions pour la première et aussi la dernière fois... La vie ménage de ces rencontres, en apparence indifférentes ou inutiles, mais dont l'avenir se chargera de nous expliquer et de nous faire comprendre le pourquoi.

A Evron, le P. Leduc eut le bonheur de retrouver sa sœur Aimée, religieuse de la Sainte-Famille, au Basutoland (Afrique du Sud), qu'il n'avait pas revue depuis 43 ans, c'est-à-dire depuis son départ pour le Nord-Ouest Canadien. Tous deux passèrent l'été en France. Ils allèrent ensuite à Rome, où le Souverain Pontife Pie X, leur accorda l'audience dont le P. Leduc nous a laissé le récit très intéressant et si touchant que nous citons sa lettre que publièrent les « Semaines Religieuses d'Angers et de Laval » (80).

Saint-Albert, Alta, 3 janvier 1911.

Mon bien cher Monsieur,

« Depuis Noël me voici de retour dans nos chères missions « de l'Ouest Canadien et ma sœur doit avoir débarqué hier ou « avant-hier à Durban, au sud africain, pour de là se rendre au « Basutoland en deux jours de chemin de fer et deux jours de « voiture. Elle arrive chez elle dans les plus grandes chaleurs « de l'été et ici, à Saint-Albert, nous commencions l'année avec « 50° centigrades au-dessous de zéro.

« Quel bon et agréable souvenir ma sœur et moi avons rap« porté de notre visite à Azé ! Ma sœur désirait tant vous voir, « vous connaître et vous remercier ! Quel bonheur pour nous de « vous avoir rencontré avec Mme Leroyer et l'un de vos chers « fils ! Nous ne nous reverrons plus, ici-bas, mais nous nous « retrouverons tous au Ciel, notre éternelle et véritable Patrie.

« De retour d'Azé à Evron, je reçus une lettre de notre Ré« vérendissime Père Général m'invitant à me rendre auprès de « lui jusqu'à Rome et ma sœur obtenait de ses supérieures la

(80) Sem. Rel. de Laval, 4 février 1911 p. 249.

« permission de m'accompagner. C'est donc à Rome que nous « nous sommes rendus avant de nous séparer de nouveau pour « toujours sur cette terre. C'est donc à Rome que nous sommes « allés raviver notre foi et aussi notre amour pour Dieu, pour « l'Eglise et pour Pierre, vivant dans son successeur le pieux « et auguste Pie X. Que vous dire de l'audience si paternelle et « si touchante que le Souverain Pontife a daigné nous accorder « à tous les deux ? C'était au milieu de novembre, un dimanche, « à 10 h. 1/2 du matin. Nous étions depuis quelques minutes « seulement au Vatican, dans l'antichambre du modeste appar- « tement où le Vicaire de Jésus-Christ donne ses audiences pri- « vées, quand le prélat introducteur nous fit signe d'approcher « et d'entrer chez l'auguste Pontife. Aussitôt entrés, nous nous « agenouillons devant le Représentant de Dieu lui-même sur la « terre. Pie X est debout resplendissant de douce majesté et « d'une immense bonté. Il nous fait signe de la main d'appro- « cher de son auguste personne. « Accedite, accedite », nous « dit-il, approchez-vous, approchez-vous ; puis, nous montrant « deux sièges tout à côté du sien : « accommodate, nous dit-il « encore, asseyez-vous, et il s'assied lui-même. Il m'adresse « alors la parole en ces termes : « Ah ! vous venez de bien loin, « vous arrivez du Canada, du diocèse de Saint-Albert. Il y a « bien longtemps que vous travaillez dans ces missions, parlez- « moi de ces missions et de vos œuvres. Etes-vous content ?

« Très Saint-Père, lui répondis-je, lorsque j'arrivais à St- « Albert, il y a quarante-six ans, nous n'étions guère alors « qu'une demi douzaine de prêtres, nous n'avions que quatre « ou cinq petites chapelles, deux petites écoles et un petit orphe- « linat, écoles et orphelinat tenus par douze Sœurs de Charité, « et c'était tout. Aujourd'hui cette mission de Saint-Albert for- « me trois grands diocèses ou vicariats apostoliques et dans ce « qui fait actuellement le diocèse seul de Saint-Albert nous som- « mes une centaine de prêtres missionnaires appartenant à « plusieurs Congrégations religieuses, nous avons une vingtaine « de prêtres séculiers, une centaine d'églises ou chapelles, une « centaine d'écoles, des pensionnats florissants pour la haute « éducation des jeunes filles, de beaux et bons couvents, un « séminaire diocésain et environ 400 Sœurs de Charité et de « différentes Congrégations pour diriger nos écoles et soigner « nos malades dans de nombreux hôpitaux...

« Ah ! bene, bene, bien, bien, interrompit Pie X, ah ! vous « avez bien travaillé, le bon Dieu vous a béni et vous bénira « encore ; je vous bénis aussi et je vous félicite.

« Très Saint-Père, j'arrive du Canada, j'ai eu le bonheur « d'assister au Congrès Eucharistique de Montréal...

« Ah! Montréal, Montréal, le Congrès Eucharistique de « Montréal, « miraculo, miraculo », et un éclair de joie passa « sur les traits du pieux Pontife.

« S'adressant alors à ma sœur: « Et vous, « Poverina », « dit-il, il y a bien longtemps que vous êtes chez les noirs, au « sud de l'Afrique, vous avez, vous aussi, bien travaillé et bien « souffert, sans doute? Parlez-moi de vos travaux et de vos « nègres.

« Très Saint-Père, il y a trente-six ans que je suis au Basu- « toland. La première mission et la première école venaient « alors d'être fondées. Quelques catholiques, quelques enfants « à l'école et rien de plus. Aujourd'hui les missions se sont mul- « tipliées et nos écoles sont à présent déjà nombreuses et floris- « santes. Nous avons pu dans nos écoles préparer des milliers « d'enfants et même d'adultes au baptême et à la Première « Communion...

« Oh! « bene, bene », vous aussi ma pauvrette, (Poverina) « vous avez bien travaillé et vous avez beaucoup souffert au « milieu de ces nègres infidèles, je vous félicite et je vous bénis.

« Très Saint Père, dis-je alors, je vous demande une béné- « diction spéciale pour Mgr Legal, l'évêque de Saint-Albert, « pour le diocèse, nos communautés religieuses, notre clergé...

« Oui, oui, oui, je bénis votre évêque, votre diocèse, votre « communauté, toutes vos œuvres. Je bénis vos parents, vos « bienfaiteurs, tous ceux que vous avez en vue, que vous avez « dans la pensée, dites-leur que le Pape les bénit. Et vous « Po- « verina », je bénis votre Mère Générale, votre famille reli- « gieuse, tous ceux que vous voulez que je bénisse...

« Très Saint-Père, indulgences et bénédictions aussi sur « tous ces objets de piété...

« Oui, oui, toutes les bénédictions et toutes les indulgences « du Pape, oui, toutes les indulgences que vous désirez et que « le Pape accorde.

« Le Souverain Pontife se lève, c'est la fin de l'audience. « Nous sommes debout auprès de son auguste Personne. Priez « bien pour moi, me dit-il, priez bien pour moi, je me recom- « mande à vos prières; (et à ma sœur), vous aussi, « Poverina », « priez, priez bien pour moi, je me recommande à vos prières. « Quelle condescendance, quelle humilité! nous tombons à ge- « nous, le Vicaire de Jésus-Christ nous bénit et nous adresse « cette divine parole: Je vous remercie de votre visite, comme si

« ce n'était pas lui, le Pape, le successeur de Pierre, le Chef
« suprême de l'Eglise de Jésus-Christ, qui nous accordait la
« plus grande faveur, le plus grand honneur que nous puissions
« ambitionner. Encore une fois, quelle condescendance, quelle
« humilité !

« Le lendemain, nous reprenions la route de Paris où, le
« jeudi suivant, nous nous disions, ma sœur et moi, un dernier
« adieu ici-bas. Elle se rendait en Espagne auprès de sa Supé-
« rieure générale pour aller de là s'embarquer le 18 décembre
« pour l'Afrique, et ce même jour j'arrivais moi-même à Mont-
« réal.

« Inutile de vous dire, mon bien cher Monsieur, que lorsque
« je demandais les bénédictions du Souverain Pontife, vous
« étiez bien des premiers, vous, Madame, vos enfants et vos
« petits-enfants dans mon cœur et ma pensée. Vous y étiez aussi
« lorsque j'ai eu le bonheur de célébrer la Sainte Messe sur le
« tombeau de Saint-Pierre et sur le tombeau de Sainte Cécile,
« dans les Catacombes ; vous y êtes encore tous les jours, lors-
« que je monte au saint autel.

« Adieu, bonne, heureuse et sainte année, priez pour moi :

« Votre tout dévoué et reconnaissant en J. M. J. »

H. Leduc.

Magnifique récompense pour ces deux vétérans des missions, que cette audience du Saint-Père. Elle dut les encourager dans leur tâche évangélique : le premier, dans le froid et les poudreries de neige du grand Nord Canadien et la seconde, sous l'implacable soleil de l'Afrique du Sud.

XXV. — *DE RETOUR DANS LE GRAND-NORD*

Ayant repris ses travaux, le Père Leduc continue à donner des nouvelles de ses missions à son bon ami, le R. P. Gasté, alors retiré à Laval. Il sait que cela l'intéressera et après un préambule général, il ajoute (81)... « Un nouveau diocèse, une nouvelle province ecclésiastique viennent d'être érigés dans nos chères missions de l'Ouest-Canadien. Hier, dimanche, j'avais l'honneur et le bonheur de promulguer, dans la cathédrale de Saint-Albert, la Bulle du Saint-Père que venait de recevoir Mgr Legal.

---

(81) Semaine Religieuse du diocèse de Laval, 22 mars 1913, p. 357.

« Le diocèse de Saint-Albert est encore une fois divisé! Calgary est érigé en siège épiscopal et l'église Sainte-Marie que je venais de faire construire et d'ouvrir pour la première fois, le 8 décembre 1889, au 25e anniversaire de ma première messe, est aujourd'hui élevée par le Souverain Pontife à la dignité de cathédrale du nouveau diocèse de Calgary. Bien plus, le cher diocèse de Saint-Albert, avec la nouvelle circonscription qui lui est assignée, est élevée à la dignité d'archidiocèse et Mgr Legal nommé Archevêque d'Edmonton depuis le 30 novembre 1912. Sa résidence néanmoins reste à Saint-Albert, jusqu'à ce que Rome en décide autrement. Il est tout probable que d'ici quelques années Saint-Albert sera incorporé à la ville d'Edmonton, qui grandit avec une rapidité extraordinaire et atteint déjà une population de 60.000 habitants. Il n'y en avait que quelques centaines il y a dix ans! Nous avons déjà huit paroisses catholiques à Edmonton et plusieurs autres sont en bonne voie de formation.

« Mgr Legal, archevêque d'Edmonton, aura pour suffragants le nouvel évêque de Calgary, dont nous attendons maintenant de jour en jour la nomination officielle, et NN. SS. Grouard et Breynat (82), vicaires apostoliques d'Athabaska et de Mackensie.

« Que nous sommes loin, bien cher Père, du temps où nous arrivions tous les deux dans le Nord-Ouest Canadien! Combien étions-nous alors dans cet immense contrée?... Huit ou dix missionnaires !

« Et voilà que, depuis, ont été érigés : l'archidiocèse de Saint-Boniface, les diocèses de Saint-Albert, de Prince-Albert et de Régina, les vicariats apostoliques d'Athabaska et de Mac-

---

(82) Mgr Gabriel-Joseph-Elie Breynat, né à Saint-Vallier-sur-Rhône (Drôme), le 6 octobre 1867. Après de brillantes études au Petit séminaire de Valence, il entra au Scolasticat des O. M. I. à Liège, et y fut ordonné prêtre, le 21 février 1892, par Mgr Grouard. Parti en avril 1892 pour les missions de l'Athabaska-Mackensie, il travailla durant neuf ans aux postes de la Nativité et du Fond-du-Lac, à N.-D. des Sept-Douleurs et chez les mangeurs de caribous. Elu le 31 juillet 1901, évêque d'Adramyte, il fut sacré à Saint-Albert, par Mgr Grouard, le 6 avril 1902, et devint vicaire apostolique du Mackensie, l'Athabaska restant à Mgr Grouard. Toujours vaillant et actif, Mgr Breynat vit pleinement sa devise : « Peregrinari pro Christo », dans les immenses territoires de son vicariat. Le gouvernement français l'a fait Chevalier de la Légion d'honneur en 1936, et dans le Consistoire du 11 décembre 1939, Sa Sainteté Pie XII, l'a préconisé archevêque titulaire de Garella.

kensie, et hier, le diocèse de Calgary et l'archidiocèse de Saint-Albert sous le nouveau titre d'archidiocèse d'Edmonton !

« Jamais je n'aurais osé espérer être le témoin d'un tel progrès. Que le bon Dieu en soit éternellement béni !

XXVI. — *AU DECLIN D'UNE BELLE VIE : DERNIERS TRAVAUX, DERNIERES JOIES*

Les années ont passé ramenant pour le T. R. P. Leduc, le 17 février 1912, le cinquantenaire de sa profession d'Oblat de Marie-Immaculée. En cet anniversaire si doux au cœur de notre compatriote, on le voit heureux de renouveler son oblation entre les mains de son évêque et supérieur Mgr Legal. Il sait ce qu'il doit à Dieu pour sa vocation; il comprend combien la Vierge Marie l'a béni et protégé durant ce demi-siècle et il mesure l'étendue des bienfaits spirituels et temporels qu'il a reçus de sa chère Congrégation pour l'honneur de laquelle il a voulu missionner de toute son âme dans cet immense Nord-Ouest canadien. Il s'est rappelé la devise de sa famille religieuse: « Evangéliser les pauvres », et a essayé de la réaliser partout où ses supérieurs l'ont placé durant ces cinquante années de mission. S'il avait été évêque, ainsi que l'avaient proposé ses confrères, il aurait pu, croyons-nous, prendre à juste titre pour devise, celle de Saint Martin le grand apôtre des Gaules, patron secondaire de sa paroisse natale d'Evron: « Non recuso laborem », je ne refuse pas le travail, car à son imitation et à celle de ses frères d'apostolat, il n'a cessé de marcher dans les immenses prairies du Nord-Ouest; de naviguer sur les fleuves dangereux; de construire résidences et églises, écoles et hôpitaux; de prêcher, d'enseigner toutes les nations; d'écrire et de parler pour la défense de la foi des fidèles évangélisés et pour la protection de leurs intérêts matériels; d'accepter enfin les mortifications innombrables d'une vie dévorée par les espaces infinis et grignotée par les exigences des hommes, afin de gagner toujours plus d'âmes à Dieu dont il s'est efforcé partout et toujours d'être le bon et fidèle ouvrier.

Noble tâche, grande ambition, l'une et l'autre dignes de l'apôtre de tous les temps et de tous les pays. Pour le P. Leduc, témoin des transformations profondes opérées depuis un demi-siècle par la civilisation chrétienne dans ces contrées qu'il connaît et qu'il aime, il peut se réjouir des résultats obtenus et envisager avec confiance l'avenir de ces peuples nouveaux.

Si son activité est moins grande qu'autrefois, c'est que ses forces se sont usées dans les multiples travaux de l'apostolat. Il peut attendre la relève du Seigneur, et comme les beaux soirs d'été ont un éclat apaisé plus doux et plus agréable que l'aveuglante clarté des pleins midis, sa vie, riche d'expérience sera utilisée à la formation de ses jeunes confrères, à la rédaction de nombreuses notes pour « l'Histoire de l'Eglise catholique dans l'Ouest-Canadien » qu'écrivait alors son compatriote mayennais, le R. P. Adrien Morice (83) et au ministère de paroisse à

---

(83) Adrien-Gabriel MORICE, né à Saint-Mars-sur-Colmont (La Mayenne), le 27 avril 1859, fit ses études secondaires à Notre-Dame de Sion. Le 15 août 1878, il prononçait au noviciat de Nancy, ses premiers vœux de religion. Profès O. M. I. à Autun le 9 octobre 1879, il partait, n'étant que minoré, le 26 juillet 1880, pour la Colombie Britannique où il fut ordonné prêtre, le 2 juillet 1882, à la mission Sainte-Marie, sur les bords du Fraser, par Mgr d'Herbomez. Deux mois près, l'évêque l'envoyait à William's Lake, où le jeune Père passa 3 ans. Le 20 août 1885, il allait à la mission du lac Stuart où il devait séjourner jusqu'en septembre 1904, créant des succursales de sa mission, étudiant les langues aborigènes, inventant un système d'écriture syllabique. imprimant des livres pour les Indiens.

Né écrivain, le R. P. Morice mania la plume dans tous les genres de connaissances intellectuelles. Comme historien il écrivit plusieurs ouvrages en un français classique ou en un anglais impeccable. Tous les faits sont rapportés méthodiquement et les dates scrupuleusement données.

Voici la bibliographie de ses ouvrages, fruits d'un labeur considérable :

« Premier livre de lecture », (en syllabiques dénées). — Lac Stuart, 1890.

« Petit Catéchisme », (en syllabiques dénées). — Lac Stuart, 1890.

« The Western Dénés », — Toronto, 1890

« Notes on the Western Dénés ». — Toronto, 1893.

« The Great Déné Race ». — Vienne, 2 vol.

« Au pays de l'ours noir ». — Paris, 1897.

« The history of the Northern Interior of British Colombia, 1660 à 1880 », Toronto - William Briggs. - 1 vol. 350 pages avec une carte et 32 gravures sur acier et hors texte.

« Du lac Stuart à l'océan Pacifique ». — Neufchâtel, 1904.

« Aux sources de l'histoire du Manitoba ». — Québec, 1907.

« History of the catholic Church in Western Canada ». — Toronto, 1910. 2 vol.

« Dictionnaire historique des Canadiens et des Métis français de l'Ouest ».

« Histoire de l'église catholique dans l'Ouest-Canadien du Lac Supérieur au Pacifique, 1659-1905 ».

Montréal, Granger frères. — 1912. 3 vol in-8° ill. — I. - XXIV - 436 pages ; II. - 456 pages ; III. - 404 pages.

« Vie de Mgr Langevin, O. M. I., archevêque de Saint-Boniface (1855-1915). - 1916.

Edmonton. C'est là que le 8 décembre 1914, il célébra ses noces d'or sacerdotales dans une cérémonie voulue spécialement belle par son archevêque, Mgr Emile Legal. Il aura la joie de voir, en ce jour de fête, son cher ami et condisciple du Petit Séminaire de Précigné, son ancien dans l'apostolat missionnaire, Mgr Grouard, venu prier avec lui. Par sa présence, le bon évêque d'Athabaska avait voulu prouver son affection au Père Leduc et acquitter envers lui une dette de reconnaissance datant du 1er août 1891. Le vicaire général de Saint-Albert avait en effet, ce jour-là, prêché en français au sacre de Mgr Grouard dans la cathédrale de Saint-Boniface, devant les évêques, les autorités fédérales du Canada et une foule de fidèles. Quel beau portrait il avait tracé du missionnaire en général et comme il avait su éloquemment émouvoir ses auditeurs en leur rappelant l'œuvre de Dieu accomplie par sa Congrégation dans les plaines de l'Ouest-Canadien ! Avec quelle délicatesse il avait parlé de son confrère élevé à l'épiscopat ! Ah ! sans doute, il n'avait pas caché que le jeune Grouard, étant enfant, n'annonçait pas, à cause de sa dissipation, la vie qu'il mènerait un jour et les honneurs qu'il recevrait, mais il avait dit l'énergie de son père, gendarme à la foi profonde, consacrant si bien son fils à la Vierge Marie que celle-ci le lui prendrait un jour pour en faire un de ses Oblats bien méritant de l'Eglise et de la France.

On comprend donc ce que cette rencontre eut de saisissant pour ces deux vétérans des missions en raison des souvenirs variés et prenants qu'elle évoquait dans le cœur de l'un et de l'autre. Elle se complétait par la présence de deux autres amis bien chers, venus en ce jour, s'associer au P. Leduc, pour le fêter

---

— Le P. Morice étant à Duck-Lake, en Saskatchewan, au mois de juillet 1910, prit une part active à la fondation du vaillant journal canadien, « le Patriote de l'Ouest ».

Licencié-ès-lettres ; lauréat de la Société de Géographie de Paris, le P. Morice qui revint souvent en Europe pour assister à des congrès scientifiques, était membre de la Société Historique et scientifique du Manitoba, — de la société Historique de Saint-Boniface, — de l'Association artistique, historique et scientifique de Vancouver, — de la société d'Histoire naturelle de la Colombie Britannique, — de la société Philologique de Paris, — de l'Association anthropologique d'Amérique, — de l'Institut canadien de Toronto, — des sociétés de Géographie de Neufchâtel (Suisse), de Québec, et du Comité ethnologique, et de l'Association britannique pour l'avancement des sciences.

Ce savant religieux missionnaire est mort à Winnipeg (Canada), le 21 avril 1938.

(Semaine Religieuse de Laval, 14 mai 1938, p. 168. — 11 mars 1905, p. 341. La Croix, 8 juin 1938.)

dans son jubilé d'or. Nous avons nommé le R. P. Albert Lacombe et le P. Henri Grandin. Le premier, grand Oblat canadien, était son vieux compagnon des temps héroïques des premiers débuts, déjà auréolé par la légende, dont la mort ne l'a point dépouillé, de voyageur infatigable, et de prêtre à la fois orateur et diplomate ; le second portait dignement un nom connu du monde entier, toujours prononcé avec vénération par les peuples du Nord-Ouest canadien et qui rappelait le saint Evêque dont notre compatriote avait été longtemps le vicaire général et l'auxiliaire affectueux et dévoué.

Halte de bonheur dans une vie tout entière consacrée à Dieu et au salut des âmes et qui au soir d'une existence si remplie est déjà comme un avant-goût de la récompense céleste. Des honneurs humains viendront, auréolant le missionnaire et par ricochet sa grande famille religieuse. La terre qu'il aura fécondée de ses travaux apostoliques gardera, en un point géographique lointain, un nom aux syllabes claires et bien françaises, hommage de reconnaissance et d'affection.

« Sur la ligne du Canadian-Pacific, nous trouvons deux « localités appelées Lacombe et Leduc, ces noms sur la carte de « l'Extrême-Ouest, sont d'éloquents témoins de l'estime dont « y jouissaient deux des plus dignes prêtres de l'Eglise catholi- « que ayant missionné au XIXe siècle dans ces lointaines con- « trées, autrefois incultes et sauvages, mais maintenant prospè- « res dans et par la Foi chrétienne qu'ils y prêchèrent ». Ainsi « s'exprimait un écrivain du Canada traçant un tableau du développement de sa civilisation.

Voici d'ailleurs, comment fut nommée la ville de Leduc. C'était vers 1890, le Lieutenant-Gouverneur Dewdney ayant établi à vingt mille au sud d'Emonton une station de télégraphie, lui donna le nom de notre compatriote évronnais. Avec la pénétration du chemin de fer, cette place se développa au point de nécessiter l'érection de l'église catholique dont elle est pourvue, bien que sa population soit en majorité protestante.

Les faits prouvent donc, une fois de plus, que l'Eglise se trouve toujours à l'avant-garde du progrès et de la civilisation, et cela se comprend puisque la doctrine qu'elle répand est elle-même génératrice d'avancement pour l'individu comme pour les sociétés.

XXVII. — « *EUGE, SERVE BONE ET FIDELIS : VIENS BON ET FIDELE SERVITEUR* »

Mais pour le Père Leduc, ces joies et ces satisfactions ont été achetées au prix de sacrifices de toutes sortes qui ont ruiné sa santé. Confiné désormais dans un ministère très restreint, il se donne davantage encore à la prière, pensant que les dernières années de la vie sont les plus précieuses et les plus importantes pour l'avenir, comme dans la nature, les derniers soleils de l'été sont bien souvent les plus féconds pour les récoltes et les moissons. Il médite cette profonde pensée du prix de la vie, que Lamartine, dans une riche poésie, a revêtu d'une forme somptueuse, lorsqu'il écrivait :

Le livre de la vie est le livre suprême
Qu'on ne peut ni fermer, ni rouvrir à son choix ;
Le passage adoré ne s'y lit pas deux fois,
On voudrait revenir à la page où l'on aime,
Et la page où l'on meurt est déjà sous nos doigts.

Hélas ! l'auteur sacré de l'Ecclésiaste avait déjà parlé de la brièveté de la vie qui fuit comme l'ombre ou s'écoule rapide comme l'eau du torrent !... Le P. Leduc est arrivé à la fin de sa carrière ; il peut regarder avec fierté le sillon qu'il a tracé dans le champ du Père de famille ; il est profond et long aussi et, grâce à Dieu, a déjà donné de beaux fruits ; l'ouvrier peut se reposer et répondre à l'appel du divin Maître qui va le récompenser ; d'autres laboureurs viendront le relever de sa faction vigilante et jusqu'à la fin de l'Eglise, c'est-à-dire jusqu'à la consommation des siècles dans l'éternité, renouvèleront le geste auguste du semeur, générateur de grâce et de salut pour les âmes ici-bas.

Notre bon compatroite trahi par ses forces, usé par les misères de la vieillesse est obligé de se retirer à l'hôpital général d'Edmonton tenu par les Sœurs Grises de Montréal. Soigné avec un respectueux dévouement, visité fraternellement par son archevêque et ses confrères, il languit quelque temps et rend son âme à Dieu, le 29 juin 1918. Il était dans la 76e année de son âge, la 56e de sa profession religieuse et la 54e de son sacerdoce et de sa vie missionnaire dans le Nord-Ouest canadien.

C'était un grand religieux qui disparaissait et Mgr Legal voulant honorer d'une manière spéciale le missionnaire et l'apôtre dévoué que fut le T. R. P. Leduc, ordonna que sa dépouille mortelle reposât dans la crypte de l'ancienne cathédrale de St-Albert, près de celles de Mgr Grandin et du P. Lacombe, réunissant ainsi dans la mort ceux qui avaient été si unis dans la vie.

Notre tâche est achevée. Pour la mener à bien nous n'avons épargné ni démarches, ni soins, afin d'évoquer le plus fidèlement possible la physionomie de notre cher compatriote, le 48e dans la liste des 76 prêtres et religieux d'Evron ayant vécu de 1800 à 1940. Puissions-nous avoir fait œuvre utile et bonne ; ce fut la toute notre ambition et notre récompense serait d'y avoir réussi. Aussi bien notre modeste et confraternel hommage serait peu de chose en lui-même, s'il ne s'était trouvé appuyé et renforcé par celui d'un écrivain glorifiant la mémoire des premiers missionnaires séculiers et Oblats de Marie dans le Nord-Ouest canadien. Nous l'avons noté avec satisfaction pensant que ce serait d'ailleurs la meilleure conclusion de notre étude biographique.

« Si le Nord-Ouest canadien, écrivait le R. P. Duchaussois, il y a quelques années, porte aujourd'hui sur ses champs fertilisés d'opulentes colonies ; si les richesses des montagnes et des forêts se dévoilent ; si les pêcheries des grands lacs sont exploitées, c'est aux missionnaires qu'on le doit. Ils ont révélé l'Ouest et le Nord du Canada au Canada lui-même, qui les ignora jusqu'en 1867. Les premieurs défricheurs, les pionniers véritables furent Mgr Provencher, Mgr Taché, Mgr Grandin, Mgr Faraud, Mgr Clut, Mgr Grouard, M. Thibault, M. Bourassa, les Pères Végreville, Tissot, Maisonneuve, Leduc, Husson, Mérer, Lacombe surtout, dont un orateur canadien qualifia si justement la carrière, en disant « qu'il avait ouvert des chemins pour aller plus loin, et élevé des autels pour monter plus haut ». (84) Noble pensée qui résume magnifiquement l'œuvre des Oblats de Marie-Immaculée dans le Nord-Ouest Canadien.



(84) Aux glaces polaires, Indiens et Esquimaux, p. 14.

Note sur le portrait du R. P. LEDUC

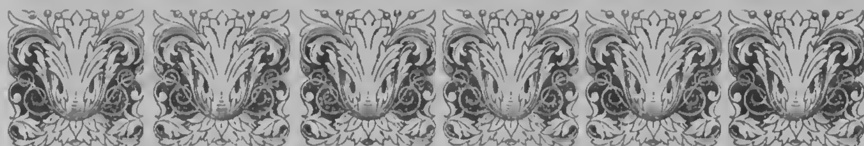
Le dessin qui au début de ce travail représente le P. Leduc est l'œuvre de M. *Léon Patrie*, artiste-amateur de Château-Gontier (La Mayenne). Normand d'origine, il était né à Alençon le 27 mars 1868, il avait su comprendre et aimer notre Mayenne et spécialement Château-Gontier où comme chef de gare, il fut un fonctionnaire consciencieux, bienveillant, aimé de ses subordonnés et estimé de ses chefs et du public.

Son talent de dessinateur, il le mit avec libéralité au service de toutes les causes catholiques, artistiques ou sociales. Ses croquis étaient d'une vie et d'un naturel parfaits. Innombrables sont les pastels, dessins et lavis qu'il a crayonnés sur les sites et monuments de la Mayenne. L'église d'Evron et ses richesses artistiques lui inspirèrent une quarantaine de travaux exactement et finement traités.

Catholique sincère et sans reproche, citoyen clairvoyant et généreux, ami du beau, du vrai, du bien. M. Léon Patrie a laissé le souvenir d'un homme charmant et simple, qu'on ne pouvait connaître sans l'aimer, car il était la bienveillance même. Il est mort à Château-Gontier, le 2 avril 1938.

Par ces quelques lignes, l'auteur de ce travail a voulu rendre un hommage de gratitude respectueuse à la mémoire si sympathique de son bon ami, M. Léon Patrie, qui, connaissant la présente étude, avait voulu y contribuer par le crayon délicat qui l'orne en son début.

A. C.



Aimée-Eugénie LEDUC

en Religion, Sœur Nativité

(1848-1928)

Aimée-Eugénie Leduc naquit à Evron le 14 août 1849. Jusqu'à sa Première Communion elle fut élève des Sœurs à Evron, puis durant trois années, chez les mêmes religieuses à Torcé-en-Charnie, où elle avait un oncle. Dès son enfance, elle entendit l'appel à la vie religieuse, mais malgré la reconnaissance et l'affection qu'elle avait vouées et qu'elle conserva toute sa vie, aux Sœurs d'Evron, elle ne se sentit pas attirée vers leur institut.

Son frère et parrain, le R. P. Hippolyte Leduc, missionnaire Oblat de Marie-Immaculée, était le confident de ses désirs. Il lui parlait souvent dans ses lettres, de la Congrégation de la Sainte Famille, que des liens particuliers unissent aux Oblats. Avant de partir pour le Canada, en août 1864, lui-même sollicita et obtint l'admission de sa sœur au noviciat.

En attendant son entrée, elle fut reçue à Laval, le 3 décembre 1864, chez les Sœurs de la Sainte-Famille. Un jour que le R. P. Audruger, O. M. I. (85) visitait la maison, il interrogea la jeune Aimée-Eugénie Leduc, lui demandant pourquoi elle voulait se faire religieuse. Avec assurance, elle lui répondit : « Pour

---

(85) Alexandre-Benjamin AUDRUGER, né à Port-Brillet (La Mayenne), le 13 avril 1824 ; Profès O. M. I. le 21 novembre 1850 à Notre-Dame de l'Osier (Isère) ; prêtre le 29 juin 1851, à Marseille, appartenait à une famille de notaires de Vitré (XVII[e] siècle). Il fonda en 1872, la résidence des Oblats de Marie, installés pour le service du pèlerinage de Notre-Dame de Pontmain, en fut le premier chapelain et y resta trois ans. Nommé supérieur du couvent de Limoges, il fut ensuite Provincial en résidence à Tours. C'était un missionnaire zélé, un orateur puissant, un travailleur tenace et acharné qui disait souvent : J'ai besoin de besogner », pour traduire son impérieux penchant vers la vie active. Il est mort à Angers le 26 octobre 1884.

être missionnaire et le plus tôt possible ». Le Père un peu surpris de cette énergie qui semblait bien réfléchie, la regardant profondément prononça lentement ces paroles, comme s'il avait voulu scruter l'avenir et le dévoiler : « Vous aussi, mon enfant, vous irez dans les missions étrangères, vous irez quand vous aurez vingt-sept ans ». Les supérieures guidées par les événements devaient réaliser la prévision du sage religieux.

C'est le 29 avril 1865 qu'Eugénie franchit le seuil du noviciat de Bordeaux. Le 24 décembre suivant, elle avait la faveur de recevoir le saint habit avec le nom de Sœur Nativité. Deux ans plus tard, le 21 octobre 1867, elle se liait au bon Dieu par les premiers vœux temporaires et, le 25 septembre 1870, faisait sa profession perpétuelle. Sœur Nativité se trouvait alors à Mont-de-Marsan (Landes), chargée de la direction de la salle d'asile pour laquelle elle obtint un brevet en mars 1872. Une mention honorable, témoignage de la satisfaction des inspecteurs lui fut décernée en août 1874.

Sœur Nativité avait toujours manifesté de l'attrait pour les missions étrangères, aussi fut-elle heureuse d'être désignée pour celles du Basutoland (Afrique du Sud). Le 8 juillet 1876, elle s'embarquait pour ces contrées lointaines et arrivait à Roma, mission centrale du Basutoland, le 30 novembre suivant. Les débuts furent un peu pénibles, mais la nouvelle missionnaire se mit généreusement à l'œuvre. Ses aptitudes pour l'enseignement lui permirent de rendre de grands services quand elle eût été familiarisée avec la langue du pays, le sesutho, qu'elle arriva à posséder avec perfection. Première maîtresse de l'école indigène de Roma, Sœur Nativité s'y dévoua avec succès jusqu'en septembre 1889.

La mission de Montolivet, actuellement une des plus florissantes du Basutoland, allait être créée ; notre compatriote fut désignée pour être une des fondatrices en attendant d'en prendre la direction en qualité de Sœur première, en 1896. C'est là qu'elle déploya tout son zèle de missionnaire, non seulement à l'école, mais aussi dans un apostolat actif auprès des indigènes de tous âges. Durant les fréquentes absences du R. P. missionnaire obligé de visiter les autres villages de son district, Sœur Nativité le suppléait dans la mesure du possible, administrant le baptême dans les cas urgents, organisant et présidant les cérémonies religieuses, même les enterrements, etc. Elle aimait à raconter finement les traits se rapportant à ses fonctions de « vicaire » du missionnaire.

Dans le courant de l'été 1898, Sœur Nativité avait eu la consolation de faire un premier séjour en Europe. Cette joie lui

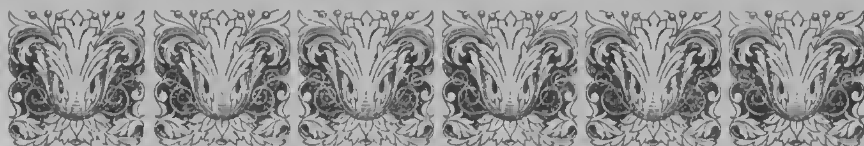
fut renouvelée en 1910 à l'occasion d'une visite en France de son frère, missionnaire en Amérique du Nord. On devine combien cette recontre fut douce et réconfortante pour le frère et la sœur. La Providence y ajouta la grâce d'un pèlerinage à Rome où la zélée missionnaire reçut la bénédiction du Saint-Père Pie X, de vénérée mémoire, ainsi que nous l'avons raconté dans la biographie du R. P. Leduc.

De retour auprès de ses Basutos, la cher Sœur n'avait pas d'autre désir que de terminer ses jours dans la mission de Montolivet qu'elle avait vu naître, grandir et prospérer. Le bon Dieu en avait décidé autrement. La Sainte-Famille venait d'accepter la fondation de la mission de Matsieng, établie près de la résidence du grand chef des Basutos, Griffith, mais elle devait céder celle de Montolivet aux Sœurs de la Croix pour en faire le centre de leur district. Le personnel de Montolivet se transporta donc à Matsieng et, le 8 janvier 1919, Sœur Nativité et ses compagnes prenaient possession de la mission Saint-Louis.

Les forces de la chère Sœur commençaient alors à décliner. Cinq ans encore, elle continua à diriger la mission de Matsieng, jusqu'au 30 juillet 1924, où elle fut appelée à Roma pour y prendre un repos bien mérité. Ce repos ne fut pas inactif. Sœur Nativité l'employa à faire des traductions en sesutho pour les Sœurs indigènes. Jusqu'à la fin, elle suivit autant que possible la vie de communauté, mais les forces diminuaient de jour en jour. En mars 1928, la chère Sœur accepta de recevoir les derniers sacrements qui lui furent administrés par Son Exc. Mgr Cénez, Vicaire Apostolique du Basutoland. Elle n'était pas encore complètement arrêtée, mais peu de jours après, les signes précurseurs de la fin se manifestèrent, et notre vénérée compatriote s'éteignait doucement le Mardi-Saint, 4 avril 1928, dans la 79e année de son âge et la 63e de religion.

Ses obsèques furent un véritable triomphe. Une grande affluence de noirs venus des missions de Montolivet et Matsieng pour se joindre à la population de Roma, accompagnèrent la chère missionnaire jusqu'au champ du repos. Beaucoup lui témoignèrent leur reconnaissance en faisant célébrer des messes à son intention.

Lettre de la Maison-Mère de la Sainte-Famille à Bordeaux.
Notes personnelles.



Le R. P. Valentin-Théodore VEGREVILLE

(1829-1903)

Valentin-Théodore Végreville, né à Châtres-la-Forêt près d'Evron, le 17 septembre 1829, est mort au lac Sainte-Anne (Canada), le 9 juillet 1903, comme religieux Oblat de Marie-Immaculée. Il était le 3e enfant de Jacques Végreville, marchand et minier de Mézangers et de Marie-Madeleine Ferrand, d'Evron, qui s'étaient mariés à Assé-le-Bérenger, le 1er juin 1824.

Installés tout près d'Evron, mais dans une maison située sur le territoire de Châtres-la-Forêt, ils y eurent trois enfants: Clément (1826), Aurélie (1828), Valentin-Théodore, le futur O.M.I. (1829), puis à Evron même, Hippolyte (1831) et Edmond (1833), qui fut curé du Bignon.

Sur cette famille de notre compatriote, si semblable à beaucoup de ces foyers chrétiens établis en notre Mayenne, rien de particulier à dire. Vie simple, amour du travail bien fait, fidélité aux devoirs religieux, telles étaient les caractéristiques de ce milieu familial où naquit et grandit le P. Végreville avec ses frères et sa sœur.

Le futur apôtre du Nord-Ouest canadien fit profession à Notre-Dame de l'Osier (Isère), le 23 avril 1851. Ordonné prêtre à Marseille l'année suivante, le 27 mars 1852, il allait partir le 1er juin 1852 pour les missions du Canada disant adieu pour toujours à la France et à son pays d'Evron qu'il ne reverrait jamais.

Son guide était un jeune évêque et Oblat canadien de 28 ans, Mgr Taché, venu se faire sacrer par le fondateur de sa Congrégation, le vénéré Mgr de Mazenod. Ses compagnons seraient le P. René Rémas, un manceau, bon et fraternel compatriote et le frère Alexis Reynard, qui devait mourir si tragiquement en juillet 1875.

Après une longue traversée, les missionnaires touchèrent enfin Saint-Boniface au mois de septembre 1852. De là étaient partis, sept ans plus tôt, exactement le 25 août 1845, les premiers semeurs de l'Evangile, le Père Pierre Aubert, O. M. I. et le même Mgr Taché, alors simple frère Oblat et sous-diacre. C'étaient donc presque les débuts ou en tout cas, la reprise avec des moyens accrus de l'évangélisation du Grand-Nord canadien.

Précédant de deux années, le R. P. Vital Grandin, plus tard évêque de Saint-Albert, le P. Végreville était le premier missionnaire mayennais O.M.I. venant travailler à l'évangélisation de ces immenses contrées. Il s'initia aux missions avec Mgr Alexandre Taché, cet O. M. I. canadien, que ses rares talents firent préconiser évêque-coadjuteur de Saint-Boniface à vingt-sept ans, et qui était descendant de Joliette, le découvreur du Mississipi, et arrière-neveu de Varennes de la Vérandrye, découvreur de l'Ouest-Canadien. A son école, il ne pouvait qu'acquérir expérience des hommes et des choses. C'était la période plus qu'héroïque des débuts avec les missions sans logement, sans ressources et perdues dans une immensité terrestre qu'agrandissait encore une neige aveuglante recouvrant pistes et rivières.

Ayant appris rapidement la langue des Montagnais, notre compatriote fit ses premières armes au lac Froid. Un matin de mars 1853, accompagnant son évêque dans une course à l'Ile à la Crosse, il lui arriva un bien curieux incident. Mgr Taché abattu de faim et de fatigue, s'évanouit. Revenu à lui, il reprend sa marche. Une nouvelle défaillance se produit dont il revient encore.

« — Vous n'avez qu'un moyen de me sauver, dit-il alors au Père Végreville, son jeune compagnon, si je retombe : faites un trou dans la neige et m'y ensevelissez ; allez à la mission aussi vite que vous pourrez et envoyez un homme avec des chiens pour me chercher. »

Mgr Taché s'étant évanoui bientôt pour la troisième fois, le Père Végreville l'ensevelit, sans prendre garde qu'il était tout en transpiration et s'en fut chercher du secours.

La sueur se glaçant ranima l'évêque assez tôt pour l'avertir que son tombeau de neige n'allait pas le défendre de la mort. Il se releva donc afin de se réchauffer un peu en marchant. Il allait retomber sur la glace vive qu'il atteignait, lorsqu'il aperçut au loin l'homme et les chiens accourant vers lui.

On pense combien le missionnaire fut heureux de retrouver son évêque, qui longtemps après racontait encore son ensevelis-

sement anticipé par le bon Père Végreville qui s'en amusait beaucoup.

A la fin de 1853, il reçoit la charge de la mission de Saint-Jean-Baptiste de l'Ile à la Crosse, près du grand portage La Loche. Fondée par M. l'abbé Laflèche (86) et le P. Taché, la station qui n'avait qu'onze années d'existence à l'arrivée du P. Végreville, avait cependant fourni bien des consolations. Presque tous les sauvages étaient baptisés et fervents chrétiens. On n'en comptait guère qu'un millier en résidence habituelle, mais chaque année, ils arrivaient en grand nombre de toutes les directions, pour vendre leurs fourrures aux postes de la Compagnie.

C'est là que vinrent le visiter en juillet 1855. Mgr Taché et le P. Grandin. Ce dernier relatant son passage écrivait peu après: « Je fus bien ému en visitant pour la première fois cette mission. Bon nombre de sauvages nous attendaient réunis dans l'église, pauvre baraque en bois, couverte en écorce, éclairée par de grossiers parchemins peinturés en rouge et en vert. Le P. Végreville entonna un cantique en langue sauvage que les chrétiens continuèrent avec entrain. De mon côté, je pleurais avec non moins d'entrain ».

Pourtant en 1858, la mission est menacée d'un bouleversement général, d'une ruine complète. Un jeune sauvage, un peu fou, se croyant et se disant « Le Fils de Dieu », prêche une nouvelle religion ; il entraîne les Montagnais qui brûlent tout et s'en prennent aux blancs. Le P. Grandin qui passait l'hiver à l'Ile à la Crosse, aida son confrère et réussit non sans peine, à calmer l'effervescence et à ramener peu à peu le pauvre fou et ses partisans.

---

(86) Louis-François Laflèche, né à Sainte-Anne-de-la-Pérade, province de Québec, le 4 septembre 1818. Il était prêtre et professeur de rhétorique au collège de Nicolet, quand Mgr Provencher le gagna à la cause des missions. Parti en canot d'écorce pour la Rivière Rouge, le 27 avril 1844, il resta douze ans missionnaire dans le Nord-Ouest canadien ; s'occupa des Sauteux à l'Ile à la Crosse. Nommé évêque coadjuteur de Mgr Provencher en 1848, il refusa et fut alors désigné comme vicaire général. A la mort de Mgr Provencher, le 7 juin 1853, il resta à Saint-Boniface. Au début de 1856 il va alors refaire sa santé au Collège de Nicolet dont il est nommé supérieur. En 1862, Mgr Cooke lui confie les intérêts matériels du diocèse de Trois-Rivières. Le 25 février 1867, il était sacré évêque d'Anthedon, comme coadjuteur avec future succession de Mgr Cooke.

Pendant 31 ans il fut évêque de Trois-Rivières. C'était un prélat éloquent, combattif et éducateur, mortifié et charitable, qu'on allait voir prier, tant sa piété transparaissait en sa personne. Il est mort à 80 ans, le 14 juillet 1898, au cours d'une tournée pastorale.

Le 28 octobre 1860, le P. Végreville devient premier supérieur de la mission Saint-Pierre au lac Caribou. Située à 102° de longitude et 58° de latitude, cette station était la plus difficile à desservir en raison de son isolement, du froid excessif qui rendait les cultures presque impossibles, dans un sol de sable et de roches. De plus, on n'y pouvait trouver de bois de chauffage ou de construction.

Simplement, comme il fit tout dans sa vie, notre courageux compatriote travailla à l'évangélisation des indigènes à lui confiés. Il se rappela que le missionnaire doit voyager, enseigner, réprimander, encourager, écrire; que chacun de ses actes, chacune de ses aspirations doit être un élan de son être pour la gloire de Dieu et le salut des âmes. Il ne manqua pas à ces obligations, aidé par les Pères Gasté et Perreard. Ceux-ci seront obligés de le laisser seul au moment de la grande famine de 1863; qu'importe, il continuera sa vie apostolique de missionnaire et pourra sauver son peuple avec les secours et les vivres que lui apporteront ses deux compagnons revenus à temps à la mission. Le bon Père Gasté lui succédera comme supérieur et le restera jusqu'en 1901, y réalisant seulement à partir de 1875-1880, de véritables conversions parmi ses sauvages toujours difficiles à atteindre parce que très nomades.

En 1865, nous trouvons le Père Végreville dirigeant le collège de Saint-Boniface en l'absence de l'évêque, Mgr Taché. Mais sitôt terminé ce remplacement il regagne les missions qu'il aime trop pour ne pas les reprendre et reçoit en charge celle très importante du lac La Biche. De nombreuses années durant, il la dirigera, devenant aussi très souvent le compagnon de Mgr Faraud ou de Mgr Grandin, visitant les stations de leurs vicariats.

Lors des menées de l'agitateur Riel, qui en 1885, souleva les Métis mécontents de l'arpentage et de la répartition des terres, le P. Végreville et ses compagnons les Pères Moulin, Fourmond, Le Goff, Touzé, essaieront de faire entendre raison aux révoltés. Peine perdue. Ils seront emprisonnés à Batoche, ainsi que 5 Sœurs Fidèles compagnes de Jésus et ne seront libérés que trois mois après au moment où l'insurrection sera matée. On a lu le récit de ces événements tragiques dans la biographie du P. Leduc.

Du lac La Biche, le P. Végreville passera au lac Sainte-Anne, y séjournera quelques années, puis sera envoyé dans plusieurs autres postes, assurant des intérims de chef de mission, ce que lui facilitait sa grande connaissance des langues indigè-

nes: Cris et Assiniboines, dont il avait rédigé la grammaire, tracé les caractères et groupé en un dictionnaire que ses confrères compléteraient au fur et à mesure, un bon nombre de mots. Ses dernières années, il les vécut au lac Sainte-Anne (87), assurant le service de la mission et du pèlerinage très fréquenté le 26 juillet de chaque année, bien que ses forces usées par tant de travaux apostoliques, eussent grandement diminué. C'est là qu'il mourut le 9 juillet 1903, à 74 ans, ayant missionné dans le Grand Nord durant 51 ans. Il se repose enfin de ses innombrables courses entreprises pour gagner des âmes et étendre le règne du Christ; il a vu la gloire de Dieu, nul doute, pour lui, comme pour ses confrères, en apostolat, qu'il n'en ait été rassasié et se soit trouvé grandement récompensé du labeur immense accompli durant un demi-siècle.

Ainsi que nous l'avons noté dans la vie du R. P. Leduc, le nom de Végreville fut donné en 1894, à un centre de population qui commençait à se grouper à l'est d'Edmonton. Cette attribution fut faite par un prêtre canadien français, l'abbé Jean-Baptiste Morin, « agent zélé de colonisation et organisateur émérite »; il voulait, disait-il, perpétuer le souvenir et les travaux apostoliques d'un vétéran parmi les missionnaires Oblats de Marie-Immaculée.

Les premiers habitants de Végreville furent des Canadiens-français, rentrant dans leur patrie, après un stage au Kansas. Ils arrivèrent dans la vallée le 2 mai 1894; quelques deux mois après, un Oblat venait y résider, célébrant la première messe le 14 juillet 1894.

Aujourd'hui, Végreville qui se trouve sur la ligne du chemin de fer canadien septentrional est une belle petite cité de 3.000 âmes, dotée de tous les organismes religieux, civils et sociaux de la civilisation canadienne. Son parrain, l'abbé Morin put en constater le développement rapide, car il n'est mort que le 23 décembre 1911, au collège de Joliette où il était retiré.

---

(87) La mission du lac Sainte-Anne est la plus ancienne du diocèse d'Edmonton. Elle fut fondée par M. l'abbé Thibault, avant même l'arrivée des O. M. I. dans le Nord-Ouest. Elle tire son importance du fait du pèlerinage à Sainte-Anne. Dans une lettre du 23 août 1894, la seule que nous ayons du Père Végreville, le religieux raconte le voyage qu'il fit avec 500 personnes de Saint-Albert allant vénérer la bonne aïeule du Sauveur, ce que fut la fête qui dura les 25, 26, 27 juillet, la grande piété des pèlerins et les prodiges qui parfois s'opèrent dans le modeste mais cher sanctuaire de ce pauvre pays.

Donner son nom à une ville n'est qu'une gloire humaine, diront certains ! Soit ! Mais les circonstances qui présidèrent à cette désignation prouvent que celui qui la voulut et ceux qui en permirent la réalisation, n'eurent pas d'autre but que de rendre hommage à un missionnaire français et par là même à l'Eglise catholique dont il avait été le bon ouvrier et le fidèle serviteur en ces pays auxquels il avait apporté de toute son âme, les bienfaits de la civilisation chrétienne. Et cela est quelque chose et mérite bien considération.

On a toujours parlé des mères des grands hommes, devenus grands parce qu'elles l'étaient elles-mêmes de cœur ou d'esprit, et qu'elles les enfantaient à la gloire comme elles les avaient enfantés selon la chair; on n'a rien dit des mères de prêtres qui deviennent saints parce qu'elles-mêmes sont saintes, et qu'elles les enfantent à l'apostolat après les avoir enfantés à la vie.

J. DE PESQUIDOUX,

de l'Académie Française.

BIBLIOGRAPHIE

R. P. A.-G. MORICE, O.M.I. — « *Histoire de l'Eglise catholique dans l'Ouest Canadien, du lac Supérieur au Pacifique* (1659-1905) ».
Montréal (Canada), Granger frères, 1912, 3 vol. ill.; I, XXIV-436 pages; II,. 455 p.; III, 494 p.

R. P. JONQUET, O.M.I. — *Mgr Grandin, Oblat de Marie-Immaculée, premier évêque de Saint-Albert.*
Montréal, 1903, in-8 ill., VII-532 pages.

R. P. DUCHAUSSOIS, O.M.I. — « *Aux Glaces polaires, Indiens et Esquimaux* ».
Œuvre Apostolique de Marie-Immaculée à Lyon, 1921, un vol. in-8 de XIV-476 pages, orné de deux cartes hors-texte et de 100 photographies originales.

» « *Apôtres inconnus* ».
» Paris, Editions Spes, 1931, un vol. in-8 de 278 pages avec nombreuses gravures hors-texte.

» « *Femmes héroïques, les Sœurs Grises Canadiennes aux Glaces polaires* ».
Paris, Editions Spes, 1923, un vol. in-8 de 256 pages, avec 24 pl. hors texte.

Mgr GROUARD, O.M.I. — « *Souvenirs de mes soixante ans d'apostolat dans l'Athabaska-Mackensie* ».

R. P. O. WERNER, S. J. — « *Atlas des Missions catholiques* ».
Fribourg-en-Brisgau, B. Herder, 1886.

BIBLIOTHÈQUE DE L'UNION MISSIONNAIRE DU CLERGÉ. — *L'Evangélisation du Canada.*
Paris, 1929, in-8, de 44 pages.

SEMAINE RELIGIEUSE DU DIOCÈSE DE LAVAL.

Les Missionnaires Oblats de Marie-Immaculée

La Congrégation des Oblats de Marie-Immaculée, fondée à Aix-en-Provence en 1816, par l'évêque de Marseille, Mgr de Mazenod, comptait au 8 décembre 1937, y compris les novices, 5.462 membres, soit 5.043 profès et 419 novices.

Il y avait en outre 2.251 aspirants, dont 2.151 junioristes dans les écoles apostoliques. Les dignitaires de la Congrégation comportaient 1 cardinal: Mgr Villeneuve, archevêque de Québec; 3 évêques résidentiels, à Jaffna, Haileyburg et Gravelbourg; 13 évêques titulaires (vicaires apostoliques et coadjuteurs) et 2 préfets apostoliques.

Le personnel était réparti de la façon suivante :

En Europe, il y a 10 provinces avec 2.191 profès, 229 novices et 1.509 aspirants.

En Amérique du Nord, 2.189 profès, 179 novices et 694 aspirants répartis en 5 provinces et 6 vicariats au Canada; 4 provinces aux Etats-Unis; deux districts au Paraguay et Uruguay-Argentine.

En Asie : 2 diocèses (Ceylan) et un district (Laos) avec 241 profès et 5 novices.

En Afrique : 5 vicariats et une préfecture, comportant 400 profès et 5 novices.

En Australie: il y a 3 maisons avec 17 profès.

Le Très Révérend Père Théodore LABOURÉ, Supérieur Général des O. M. I.

Le Supérieur général actuel des O. M. I. est le T. R. P. *Théodore Labouré*, né à Montsûrs (La Mayenne), le 19 mai 1883. De famille profondément chrétienne, il ne compte pas moins de neuf prêtres et dix religieuses, dans sa proche parenté. Inspiré par l'exemple de son oncle le R. P. Théodore-Constant Labouré, missionnaire à Ceylan (mort en 1935), le jeune Théodore entre dès 1895, au juniorat des Oblats à Pontmain. A 17 ans, ses études classiques achevées sous l'égide de Notre-Dame de Sion, le futur supérieur général frappait au noviciat d'Angers, puis en 1901 était envoyé au scolasticat de Rome où sept années durant, il suivra les cours de l'Université grégorienne. Profès le 15 août 1902 à Rome, il y fut ordonné prêtre le 14 avril 1906 et reçu brillamment docteur en philosophie et en théologie. En 1908, il partait pour le Texas.

Professeur de théologie dogmatique au scolasticat de San-Antonio, il devient à 30 ans, supérieur de cette institution. Mais sa santé s'accommode mal d'un poste sédentaire, ses supérieurs lui confient tour à tour les paroisses de Del Rio, de la cathédrale Saint-Louis, puis de

Sainte-Marie de la Nouvelle-Orléans, et pour aider ses confrères, il ajoute encore, au prix de rudes chevauchées dans les pampas mexicaines, l'apostolat des Ranchos.

En 1926 il est provincial du Texas qui comprend la Californie, la Louisiane, l'Amérique du Sud et même l'Espagne. Durant les six années de sa charge, le P. Labouré prodigua surtout sa sollicitude aux juniorats et aux scolasticats, qu'il sut peupler de jeunes vocations américaines et mexicaines, mettant ainsi la province dans le cas de se suffire à elle-même et d'envoyer quelques sujets dans l'Extrême-Nord, tout en fondant de nouvelles maisons dans l'Amérique du Sud.

Possédant parfaitement la langue anglaise, il fournit à divers périodiques américains, notamment à l'*Ecclesiastical Rewiew*, de Philadelphie, des articles remarquables, objets de controverses qu'il soutint victorieusement. Son *Proper of the Sundays* (Propre des Dimanches), est fort apprécié d'un très grand nombre de paroisses et sa *Procedure in diocesan matrimonial course* est consultée par tous les canonistes.

Cet ensemble de qualités réunies dans un homme de piété profonde, le désigna au choix des Oblats de Marie Immaculée, qui le 8 septembre 1932, dans leur chapitre général assemblé à Rome, le choisirent pour Supérieur Général, poste auquel il a été réélu en 1938. Il avait succédé à Mgr Augustin *Dontenwill*, O. M. I., né à Bischwiller, diocèse de Strasbourg, le 4 juin 1857. Prêtre le 30 mai 1875. O. M. I. le 15 août 1880; élu évêque titulaire de Germanicopolis le 3 avril 1897, et coadjuteur de Mgr Durieu, à New-Westminster; sacré le 22 août 1897. Evêque de New-Westminster le 1er juin 1899. Archevêque de Vancouver. 5e supérieur général des O. M. I. le 20 septembre 1908. Archevêque de Ptolemais de Phénicie le 19 janvier 1909 ; assistant au Trône pontifical le 23 décembre 1915. Mort à Rome le 30 novembre 1931 .

La Croix, 9 septembre 1932
(Semaine Religieuse de Laval, 24 septembre 1932, p. 461).

Notions historiques, géographiques et autres sur le Nord-Ouest Canadien

AURORE BOREALE. — Phénomène céleste aux splendeurs féeriques qui se produit dans le voisinage du pôle magnétique, par suite de la résistance opposée par l'air deusifié par le froid, aux radiations électriques qui se dégagent de la terre. — L'aurore boréale n'obéit qu'à une règle; ravir toujours l'œil humain par l'harmonie de ses mouvements si désordonnés qu'ils paraissent et par l'agrément des couleurs dont elle se pare, si hardies qu'elles soient. Il y a des aurores vivement teintées, ce ne sout pas les plus belles; d'autres blafardes et safranées out pour elles la beauté de l'aurore ; les troisièmes enfin, blanches et orangées, les plus entièrement belles, de l'avis des missionnaires, surtout lorsque leurs fusées, faisceaux de lances, ou colonnades diamantées sont dansantes. « *Et nox sicut dies illuminabitur* », « *Et la nuit s'illuminera comme le jour* ». (Ps. CXXXVIII, 12.)

BARGE. — Graude barque rectangulaire à fond plat, à peine relevée en avant et en arrière, et manœuvrée par des rames énormes.

BORDILLONS. — Ou bourguignons; amas de glaçons entrechoqués, fixés dans un pêle-mêle extraordinaire, qui présentent leurs arêtes vives et acérées comme des lames de sabres, sur les rivières congelées; ou les nomme bourrelets sur les grands lacs du Nord-Ouest canadien.

CARIBOU. — N'est autre que le renne de Laponie. Dans les steppes polaires qui lui offreut la mousse de leurs rochers, il va en troupeaux innombrables. Il passe son été sur le tapis spongieux des bords de l'Océan Glacial. Traversant ensuite la Terre Stérile, il se réfugie pour l'hiver, daus la lisière des bois où il trouve encore le lichen.

COMPAGNIE DE LA BAIE D'HUDSON. — Société organisée le 22 mai 1670 par Charles II, roi d'Angleterre, sur la demande du prince Rupert pour assurer aux « aventuriers » du Grand Nord, la possession sans réserve du sol, le droit exclusif de pêche et de chasse et le privilège de la traite des pelleteries sur toutes les terres arrosées par les eaux coulant vers la fameuse baie d'Hudson. Elle eut une rivale « la Compagnie du Nord-Ouest», composée d'actionnaires canadiens et écossais, fondée en 1783, et qui pratiquait son commerce à l'intérieur du pays, vers les Grands Lacs canadiens. Elle disait bien haut qu'elle avait à son service des français, ce qui était vrai pour les petits emplois, mais non pour la direction générale qui était anglaise. Le plus célèbre des «bourgeois » (chefs-facteurs) fut

Alexandre Mackensie, qui en compagnie d'un allemand et de quatre canadiens français découvrit le graud fleuve qui porte aujourd'hui son nom ct le parcourut jusqu'à l'Océau Glacial. C'était en 1789.

L'histoire des deux compagnies n'est guère connue qu'au point de vue mercantile. Aucune pensée de civilisation n'entrait dans leurs entreprises. Leur unique but était de faire la fortune de quelques iudividus. D'ailleurs leur rivalité n'était pas uationale, mais simplement commerciale. Après des luttes sanglantes où la Compagnie du Nord-Ouest faillit l'emporter, les deux sociétés se fondirent en une seulc qui prit le uom d' « *Honorable Compagnie de la Baie d'Hudson* », en 1821. Nombre de touristes d'un été dans les régions arctiques ont proclamé cette fameuse Compagnie, comme la mère unique du progrès daus le Nord-Oucst. Affirmation bieu osée, car la vérité est que, tout en s'avançaut, à la faveur des *coureurs des bois,* dans les solitudes profondes, elle les fermait aussitôt le plus qu'il lui était possible au reste du monde. Elle choisissait systématiquement les détours les plus compliqués et les plus aptes à dérouter toute tentative de recounaissance. Ne moutre-t-on pas telles rivières, telles fondrièrcs, tels précipices, où elle jetait, chaque printemps, ses ponts de passages, pour les démolir aussitôt, de peur d'être suivie! La loi non écrite du silence absolu pesait sur tous les employés, et était toujours respectée. Lorsque ces hommes paraissaient dans les milieux de race blanche, « ils évitaient les journaux comme la peste »; et non sculement se gardaient-ils de révéler les mystères du Nord, mais ils « entretenaient soigneusement la légende des arpents de neige », et dépeiguaient en couleurs effrayantes « ces pays à jamais inhabitables ».

Si la haute administration de « l'Houorable Compagnie », n'entrava jamais le développement des œuvres des missionnaires, bien des ennuis leur furent ménagés, dans les débuts surtout, par certaines administrations locales. En 1869, le gouvernement canadien réduisit, contre une indemnité de 7.500.000 francs, sou territoire en lui achetant deux millions et demi de milles carrés, dont elle fit la province actuclle du Manitoba, de la Saskatchewan, de l'Alberta et de la Colombie anglaise. La Compagnie n'a plus le monopole de la traite, mais continue d'une manière plus souple et loyale son immense commerce dans les « Pays d'en Haut ».

COUREURS DES BOIS. — Canadiens ayant suivi les premiers traiteurs qui s'étaient avaucés dans le Grand Nord, après l'expédition de la *Vérandrye* qui avait duré 14 ans, de 1731 à 1745. C'étaient de hardis trappeurs dans les forêts vierges et les prairies qu'on nommait aussi « Voyageurs des pays d'en Haut ». Ils contractèrent de nombreuses unions parmi les tribus indiennes et donnèrent naissauce aux « métis ».

INDIENS. — Nom passé abusivement aux indigènes d'Amérique du Nord, d'où le nom d'Indes occidentales.

LACS DU NORD-OUEST CANADIEN :

1° Le *Grand lac des Esclaves* a 600 km. de longueur, sur 100 km. dans sa plus grande largeur ; superficie : environ 27.100 km2 ; 25 cours d'eau connus l'alimentent.

2° *Le Petit Lac des Esclaves* a 120 km. de longueur sur 12 à 16 km. de largeur.

3° Le *Lac Athabaska* a 350 km. de longueur sur 30 km. de largeur.

4° Le *Grand lac de l'Ours* a 250 km. N.-E. au N.-O. de longueur et 20 km. N.-O. au S.-S.-O. de largeur.

LIARDS. — Peupliers balsamiques.

MACKENSIE. — Ou fleuve géant (Naotcha pour les Indiens) a un bassin de 2.600.000 km2 qui compte un habitant par 250 km2. Il a 4.000 km. de longueur et se jette dans l'Océan Glacial par une embouchure qui va de 50 km. de largeur à 80 km. Il porte le nom d'un anglais *Sir AlexandreMackensie,* hardi voyageur qui avait fait le rêve de découvrir ce fameux passage du Nord que l'on cherchait depuis longtemps, et d'atteindre l'Océan Glacial. Avec le concours d'un allemand et de quatre canadiens français, il réussit dans son exploration qui dura trois mois, en 1789.

En réalité, mais à tort, car c'est un fleuve bien un, les indigênes lui donnent dans son début le nom de « *rivière Athabaska* » (largeur moyenne : 1 km.) ; en son milieu celui de « *rivière des Esclaves* » et dans sa fin l'appellent « *fleuve Mackensie* », (largeur moyenne : 1 km. 1/2). Il prend sa source dans le mont « *Brown* » des « *Montagnes Rocheuses* » ; reçoit plus de cent rivières connues ; draîne le trop plein de lacs nombreux parmi lesquels : le Petit Lac des Esclaves, le Lac la Biche, le Lac Athabaska, le Grand Lac des Esclaves, le Lac la Martre, le Grand Lac de l'Ours. Le Mackensie sort du Grand Lac des Esclaves par une porte royale de 35 km. environ de largeur. C'est un fleuve magnifique dans son cours, très périlleux par endroits, et qui présente un spectacle d'Apocalypse au moment de la débâcle de ses glaces.

NUIT POLAIRE. — Dure 44 jours du 30 novembre au 13 janvier. Le soleil de décembre et de janvier ne s'appuie qu'à peine vers midi, sur l'horizon du Grand Lac des Esclaves et son regard est aussi glacial que l'haleine de la nuit dans laquelle il se recouche aussitôt.

ORIGINAL. — Sorte d'élan au poil rude et foncé, au corps trop court sans appendice caudal, au dos bossu, à la large encolure garnie d'une raide barbiche, au bois caduc en deux vastes palettes dentelées d'andouillers aigus, au mufle allongé de cheval, aux pieds de vache, aux pattes de devant si hautes, que comme le chameau, il

ne peut brouter qu'à genoux l'herbe basse. A un flair et une ouïe remarquables et peut atteindre le poids d'un cheval.

PEMMIKAN. — Est un mélange à parties égales d'une viande pilée nullement cuite et d'une graisse fondue.

PORTAGE. — Est un chemin de terre parrallèle à un fleuve à cet endroit impraticable à la navigation, et destiné à faire passer un convoi de personnes ou de marchandises et le bateau (barge) d'une eau navigable dans une autre. Le plus célèbre des portages est le *Portage la Loche* au seuil de l'Extrême-Nord ; c'est le point culminant de la séparation des eaux qui se déversent dans la baie d'Hudson et l'Océan Arctique.

PRAIRIE. — Est une grande plaine sauvage qui a pour rivière la Saskatchewan. Transformée, l'hiver, en Sahara de neige, elle a son simoun violent et impitoyable nommé la « *Poudrerie* ».

SAISONS. — *Printemps:* mai (neige fondante) ; juin (débâcle). — *Eté:* juillet. — *Automne:* août (chute des feuilles) ; septembre (neige). — *Hiver:* octobre (rivières gelées) ; novembre, décembre, janvier, février, mars, avril. Température : moyenne 30 degrés au-dessous de zéro ; maximum : 60 degrés au-dessous de zéro.

SOLEIL DE MINUIT. — Qui brille après la nuit polaire est un jour continu de 150 jours. Le soleil suspendu par le solstice, à partir du 14 janvier, ne se couche plus sur le champ arctique, il flotte sans déclin dans le ciel, au bord du cercle polaire. A Good Hope « sol nescit occasum ».

TERRE STERILE. — (The Barren land). Se trouve au-delà du cercle polaire, c'est l'avenue vers la mer polaire, vaste étendue de terre « ubi umbra mortis, et nullus ordo, sed sempiternus horror inhabitat ». « Ici c'est le séjour de la mort, du chaos et de l'horreur éternelle ». (Job, x, 22.)

« Afin qu'en toutes choses, Dieu soit glorifié »

S. Benoît, Règle.

Index des noms de personnes ayant leur notice dans l'ouvrage

Angot, abbé, historien 21
Audruger, O. M. I. 85
Belcourt, abbé 11
Bellay, curé 9
Blanchet, O. M. I......... 28
Bourgine, O. M. I.......... 21
Bowes, O. M. I............ 26
Breynat, (Mgr) 77
Brunet, O. M. I. 30
Chapellière, O. M. I....... 30
Chauvin, (Mgr) 13
Clut, (Mgr) 48
Cousin, Rév. Mère, d'Evron. 66
Dewdney, gouverneur 81
Dontenwill, (Mgr) 96
Drouet, O. M. I........... 15
Durieu, (Mgr) 48
Fabre, sup. gén. O. M. I... 37
Fafard, O. M. I. 45
Faraud, (Mgr) 36
Fillion, chanoine 9
Fléchais, curé 51
Fourmond, O. M. I......... 30
Gasté, O. M. I. 32
Gendry, abbé 20
Gourdelier, chanoine 27
Grandin, (Mgr) 11, 65
Grandin, H., O. M. I....... 51
Grandin J., chanoine 54
Grant, ministre protestant. 22
Grollier, O. M. I......... 72
Guigues, (Mgr) 10
Grouard, (Mgr) 12
Hélie, chanoine 55
Herbomez, (Mgr d') 48
Labouré, supérieur général. 96
Lacombe, O. M. I........... 43
Laflèche, (Mgr) 91
Langevin, (Mgr) 61
Leduc, Sœur de la Sainte-Famille 85
Legal, (Mgr) 63
Legeard, O. M. I. 10
Lemanceau, aumônier 69
Leroyer, chanoine 13
Mackensie, Alexandre (sir), explorateur 97, 98
Marchand, O. M. I......... 45
Mazenod, (Mgr de) 72
Morice, O. M. I........... 79
Morin, abbé 93
Pascal, (Mgr) 50
Patrie, Léon, dessinateur.. 84
Provencher (Mgr) 71
Recton, Sœur d'Evron..... 70
Riel, agitateur 44
Rémas, O. M. I. 28
Reynard, O. M. I. 34
Soulier, sup. gén. O. M. I. 42
Taché, (Mgr) 48
Végreville, O. M. I. 89
Verandrye (de la), explorateur 48

TABLE DES MATIÈRES

Avant-Propos 5

Biographie du R. P. Leduc (1842-1918)

I. — Profil de missionnaire 9
II. — Qu'appelle-t-on Sauvages ? leur état social, physique et intellectuel ; les tribus à évangéliser 16
III. — Qu'appelle-t-on Métis ? qualités physiques et intellectuelles 19
IV. — Le Père Leduc, missionnaire et administrateur 21
V. — Le bâtisseur 26
VI. — Le recruteur de missionnaires 27
VII. — En obédience au lac Labiche 29
VIII. — Epreuves et dangers du missionnaire 34
IX. — Vicaire général de l'évêque de Saint-Albert 37
X. — Le condamné à mort du fort 38
XI. — L'arpentage du Nord-Ouest canadien ; les difficultés qu'il soulève 39
XII. — Les noces d'argent épiscopales de Mgr Grandin 41
XIII. — Le soulèvement des Métis ; massacre de deux religieux Oblats 44
XIV. — Le Concile de l'Eglise du Nord-Ouest à Saint-Boniface.. 47
XV. — Le Père Leduc proposé comme évêque 49
XVI. — Voyage en France et à Rome 51
XVII. — Le retour de Mgr Grandin 54
XVIII. — Les émigrants de toutes races, de toutes langues arrivent. 56
XIX. — La Parabole du Semeur : « exiit qui seminat seminare ; venit inimicus ejus ».. 58
XX. — La lutte des catholiques pour leurs écoles 61
XXI. — Compagnon fidèle de Mgr Grandin 64
XXII. — Les Sœurs de Notre-Dame d'Evron s'établissent au Canada 66
XXIII. — A Végreville 70
XXIV. — Rencontre du frère et de la sœur à Evron 73
XXV. — De retour dans le Grand-Nord 76
XXVI. — Au déclin d'une belle vie ; derniers travaux ; dernières joies 78
XXVII. — « Euge serve bone et fidelis » ; viens bon et fidèle serviteur 82

Biographie de Sœur Nativité (Aimée-Eugénie Leduc). (1849-1928).. 85

Biographie du R. P. Végreville (1829-1903.) 89

Bibliographie consultée 95
Note sur la Congrégation des Oblats de Marie Immaculée 96
Notions historiques, géographiques et autres sur le Nord-Ouest Canadien 98
Index des noms de personnes ayant leur notice dans l'ouvrage 102

DU MÊME AUTEUR :

1. *Monographie d'Evron*, 1920 (épuisé).
2. *L'Abbaye bénédictine de Notre-Dame d'Evron*, 1922 (épuisé).
3. *L'Eglise et l'Abbaye bénédictine d'Evron*, 2e éd. 1931. 7 fr.
4. *Le Grand Orgue de Notre-Dame d'Evron*, 1929. (épuisé).
5. *M. le chanoine J. M. [illegible], curé-doyen d'Evron* (1852-1929) (épuisé).
6. *La statue de Notre-Dame de l'Epine*, 1933 (épuisé).
7. *La statuaire en terre cuite du XVII[illegible] dans l'église de Notre-Dame d'Evron* .... 5 fr
8. *La Maison Saint-Joseph d'Evron* (1638-19[illegible]) .... 6 fr.
9. *Pour visiter Evron*, plaquette du S.I. de la [illegible] .... 1 fr
10. *M. le chanoine Benjamin Heurtebize, vicaire général du Mans* (1796-1867), 1937 .... 5 fr.
11. *Un chouan de la Grande Charnie : Jacques Bouteloup, dit Va-de-bon-Cœur* (1776-1841), 1937 .... 10 fr.
12. *M. l'abbé Jean-Baptiste Poupin, principal du Collège d'Evron* (1758-1814), 1941 .... 5 fr.
13. *Prêtres et Religieux originaires d'Evron et Curés-Doyens d'Evron de 1800 à 1939*. Mayenne, J. Lechevrel, 1941, in-8 de 170 pages .... 25 fr.
14. *Amand Dagnet (1857-1933), folkloriste, [illegible] manceau et breton*, 1941 .... 5 fr.

EN PREPARATION :

1. *La Réforme de Saint-Maur à l'Abbaye Notre-Dame d'Evron* (1640-1791), *et son dernier prieur claustral, Dom Alexandre Barbier* (1741-1819).
2. *Cardinaux et Evêques originaires de la Mayenne, aux* XIXe *et* XXe *siècles.*
3. *Trois Pays de la Charnie : Torce, Viviers et Blandouet.*